

ÉDITION POPULAIRE ANARCHISTE

PROMESSE D'ANGLETERRE

**VERSION IMPRIMABLE
PARTAGEABLE
INTERDIT À LA VENTE**

Augustin Thierry
préface d'Ernest Renan

*"Tapisserie de Bayeux" (extrait)
Moines anonymes (après 1066) Domaine public*



PROMESSE D'ANGLETERRE
de Rouen à Londres en passant par Hastings

PRÉFACE EN FORME
D'HOMMAGE D'ERNEST RENAN¹
À AUGUSTIN THIERRY
(1795-1856)

Augustin Thierry n'a pas besoin de ces éloges vulgaires par lesquels on cherche à faire revivre pour quelques moments sur une tombe une gloire déjà oubliée. Ses écrits sont connus de tous. Qui ne se rappelle les pages pleines de candeur et de charme de *Dix ans d'études* et des *Récits mérovingiens*, où l'auteur nous a initiés aux secrets les plus intimes du développement de sa pensée ? On s'abstiendra donc de raconter ici cette vie presque miraculeuse, cette lutte héroïque d'une âme forte contre la douleur, cette légende qui pour tant de vocations éprouvées, a été un encouragement et un soutien. On laissera au culte pieux de ses amis le souvenir de tant de rares qualités, de cette simplicité, de cette droiture, de cette bonté qui n'appartient qu'à l'homme de génie, et qui tant de fois, au sortir de ses entretiens, à sa haute intelligence fit préférer son cœur. Il ne sera question que de ce qu'il a aimé et de ce qui lui a fait supporter la vie, je veux dire de son œuvre : on essaiera d'en montrer la valeur scientifique, de la défendre contre des reproches injustes, d'en pénétrer l'esprit, d'en faire comprendre le sens élevé.

I

Les grandes vocations sont irrésistibles et se déclinent de bonne heure par un singulier caractère de précision et de fermeté. Au début de ses études et presque au sortir du collège. M. Thierry eut la vue claire de la mission qu'il devait accomplir ; il annonça avec assurance que l'Histoire serait le cachet du dix-neuvième siècle, et qu'elle lui donnerait son nom, comme la philosophie avait donné le sien au dix-huitième. Ce paradoxe du jeune homme de vingt ans est aujourd'hui un fait pleinement vérifié. Oui, l'Histoire est, en un sens, la création propre et originale de notre temps.

Chaque siècle a ainsi un genre particulier de littérature qui lui sert de prétexte pour tout dire et sous lequel les nuances les plus déli-

cates de la pensée trouvent à s'exprimer. Il faut avouer que la société contemporaine forme un milieu peu favorable au développement de la poésie, de l'art, de toutes les productions spontanées. Ces sortes de productions supposent une foi et une simplicité que nous n'avons plus ; on ne redevient pas enfant, et la dose de naïveté qu'il faut pour la composition des œuvres franches et absolues est la qualité du monde qu'on se donne le moins. Un génie à l'ancienne manière, s'il paraissait de nos jours, semblerait lourd et grossier. Sa foi exclusive nous fatiguerait ; nous aurions bientôt découvert son peu d'instruction, sa manière partielle et étroite de juger les choses. Mais ce qui fait notre impuissance dans les genres qui supposent une grande originalité d'esprit ou de caractère est précisément la cause de notre supériorité en Histoire. L'ampleur des événements qui ont signalé la fin du dernier siècle et le commencement de celui-ci, le nombre et la variété des incidents qui ont suivi, notre réflexion si exercée à saisir le jeu et les lois des révolutions humaines, tout cela forme une excellente condition pour l'intelligence du passé. De même qu'en philosophie nous sommes incapables d'inventer un nouveau système, mais mieux placés qu'on ne le fut jamais pour les juger tous ; de même on peut affirmer qu'aucun moment ne fut plus favorable que le nôtre pour comprendre des mouvements que la roideur dogmatique du dix-septième siècle et l'âpreté philosophique du dix-huitième ne pouvaient saisir dans leur fuyante vérité. La critique commence où finit le génie créateur, et c'est précisément lorsque l'âge des grandes choses est passé que l'on aperçoit dans les œuvres anciennes un caractère de puissance dont les contemporains de ces œuvres n'avaient qu'à demi le secret.

Ainsi entendue, il n'y a nulle exagération à le dire, l'Histoire n'a pas quarante ans et se rattache à une série d'études qui se continue et s'achève sous nos yeux. Certes, l'antiquité et quelques époques des temps modernes ont eu de merveilleux narrateurs, qui nous ont transmis la vivante image de la société de leur temps et des événements dont ils furent les témoins. Jamais les luttes intérieures de la cité et les alternatives de la vie politique ne seront décrites avec plus de vivacité qu'elles ne l'ont été par les historiographes de la Grèce, de Rome, de la Renaissance italienne, et en gé-

¹ (1823-1892), écrivain, philologue, philosophe et historien.

néral des pays grecs et latins. Israël eut un autre don, celui de l'Histoire prophétique et apocalyptique, l'idée d'une formule providentielle, entraînant les empires à l'exécution d'un plan divin, idée qui a trouvé dans Bossuet son dernier interprète, et qui renfermait le germe de la philosophie de l'Histoire, telle que les modernes l'ont conçue. Mais nulle part avant notre temps je ne trouve le sentiment immédiat de la vie du passé. Les plus intelligents historiens de l'antiquité veulent-ils nous représenter une époque un peu éloignée de la leur, ce sont d'étranges méprises, d'énormes anachronismes. Ne comprenant que ce qu'ils avaient sous les yeux, jugeant tout à la mesure du présent, ils commettent sur les questions d'origine des contresens qui nous font sourire. Tite Live² est ici à la hauteur de Mézeray³ ; le génie grec lui-même, malgré son extrême pénétration, n'eut rien de ce que nous regardons comme essentiel à l'intelligence critique des époques reculées. Notre siècle, le premier, a eu ce genre de finesse qui saisit, dans l'uniformité en apparence incolore des récits anciens, des traits de mœurs et de caractère qui n'ont plus d'analogues dans l'état actuel de la société. C'est la gloire d'Augustin Thierry d'avoir travaillé pour une large part à cette conquête, l'une des plus belles du dix-neuvième siècle. Le sens historique se manifesta en lui spontanément et comme par une sorte de révélation. Lui-même a raconté l'impression que lui fit, dès son enfance, au collège de Blois, une page de Chateaubriand, pleine du vif sentiment des époques et des races. Dès 1817, il montrait l'insuffisance de l'ancienne école et traçait les lignes essentielles de la méthode qui lui a depuis inspiré des œuvres accomplies. Qu'on songe à l'état des études historiques à ce moment décisif. Millot⁴ et Anquetil⁵ passaient pour de bons auteurs : l'Empire, qui, suivant la piquante expression de M. Thierry, [avait

mis l'Histoire], comme les autres forces sociales, en régie administrative⁶, faisait continuer sous la direction de ses ministres l'insignifiant abrégé de Hénault⁷, la très médiocre histoire de Velly⁸. M. de Montlosier⁹ voyait la permission de paraître refusée à ses travaux, qui, sous leur forme paradoxale, renfermaient tant de vues ingénieuses. Érigée en théorie nationale, l'histoire la plus fausse régnait et se défendait avec l'intolérance d'un dogme établi. M. Thierry lui-même devait voir la censure de la Restauration biffer ses considérations sur l'époque mérovingienne, parce qu'elles retranchaient malignement à la monarchie française cinq siècles d'existence. Les collections bénédictines¹⁰, doctement poursuivies par l'Académie des inscriptions et belles lettres, contenaient le germe d'un meilleur avenir, mais ne comptaient encore qu'un bien petit nombre de lecteurs.

Heureusement de ce nombre étaient quelques hommes destinés à substituer au mensonge de l'Histoire convenue de plus vraies images du passé. *Dans les premiers mois de 1820, écrit M. Thierry, j'avais commencé à lire la grande collection des historiens originaux de la France et des Gaules. A mesure que j'avais dans cette lecture, à la vive impression du plaisir que me causait la peinture contemporaine des hommes et des choses de notre vieille Histoire, se joignait un sourd mouvement de colère contre les écrivains modernes qui, loin de reproduire fidèlement ce spectacle, avaient travesti les faits, dénaturé les caractères, imposé à tout une couleur fausse ou indécise. Mon indignation augmentait à chaque nouveau rapprochement qu'il m'arrivait de faire entre la véritable Histoire de France, telle que je la voyais face à face dans les documents originaux, et les plates compilations qui en avaient usurpé le titre et propagé comme articles de foi les plus inconcevables bévues dans le monde et dans les écoles... Au calme d'esprit avec lequel je par-*

² Tite-Live (v.60 av. J.C.-17 ap. J.C.), historien de la Rome antique, auteur de la monumentale œuvre de *l'Histoire romaine (Ab Urbe condita libri)*. Pour les amateurs d'Histoire, on trouvera sur google books le tome I de cet ouvrage dans une traduction en français de Charles Nisard (J.-J. Dubochet et C^{ie}, éd. Paris 1844).

³ François Eudes de Mézeray (1610-1683), historien.

⁴ Claude-François-Xavier Millot (1726-1785), abbé et historien.

⁵ Louis-Pierre Anquetil (1723-1808), historien.

⁶ "Considérations sur l'Histoire de France", dans "Récits des temps mérovingiens", page 99 (Furne et C^{ie} éd., Paris 1851).

⁷ "Nouvel abrégé chronologique de l'Histoire de France" de Charles Hénault (1685-1770).

⁸ Paul François Velly (1709-1759), jésuite et historien.

⁹ François Dominique de Reynaud, comte de Montlosier (1755-1838), homme politique et écrivain.

¹⁰ "Notice des diplômes, des chartes et des actes relatifs à l'Histoire de France".

*courais ce labyrinthe de doutes et de difficultés, il me semblait que je venais enfin de rencontrer ma véritable vocation. Cette vocation, que j'embrassai dès lors avec toute l'ardeur de la jeunesse, c'était non de ramener un peu de vrai dans quelque coin mal connu du Moyen Âge, mais de planter, pour la France du dix-neuvième siècle, le drapeau de la réforme historique. Réforme dans les études, réforme dans la manière d'écrire l'Histoire ; guerre aux écrivains sans érudition qui n'ont pas su voir, et aux écrivains sans imagination qui n'ont pas su peindre ; guerre à Mézeray, à Velly, à leurs continuateurs et à leurs disciples ; guerre enfin aux historiens les plus vantés de l'école philosophique, à cause de leur sécheresse calculée et de leur dédaigneuse ignorance des origines nationales ; tel fut le programme de ma nouvelle tentative.*¹¹

Quelques hommes, dont il serait injuste de séparer le nom du sien, Fauriel¹², Chateaubriand, Walter Scott, lui servirent d'initiateurs dans cette œuvre de résurrection ; le premier par sa vaste curiosité et sa rare ouverture d'esprit, les deux autres par leur profonde entente des instincts éternels de l'humanité.

Si nous cherchons, en effet, à déterminer quel fut, entre les dons que se partagèrent les génies historiques de notre siècle, celui qui échut au maître illustre dont nous essayons de caractériser la manière, nous trouverons que ce fut l'intuition directe des sentiments et des passions du passé. Où des historiens plus portés à la spéculation ont vu soit le résultat de formules générales, soit l'accomplissement de desseins providentiels, M. Thierry a vu l'action des hommes. Nul n'a saisi d'un coup d'œil aussi clair le jeu des mobiles humains ; nul n'a rendu une vie si active aux générations éteintes ; nul n'a ressenti d'une manière aussi personnelle les joies et les douleurs des hommes d'autrefois.

Loin de nous la pensée même d'un reproche contre l'école qui veut voir dans la suite des affaires de ce monde l'application de lois supérieures à la volonté des individus. L'Histoire admet une extrême variété de méthode et donne lieu à des modes d'exposition profondément divers. Depuis la théorie la plus

abstraite, à condition bien entendu qu'elle ne soit pas chimérique, jusqu'au récit le plus minutieux, à condition qu'il soit exact, tout a sa valeur et son prix quand il s'agit de ressaisir la chaîne infinie de causes dont le présent est le dernier anneau. Si l'on envisage sur une petite étendue les rides qui, en se croisant, forment le mouvement des eaux de la mer, on est tenté de prendre ce mouvement pour un va-et-vient fortuit, qu'il serait impossible d'assujettir à une loi régulière ; considérées sur une plus grande échelle, les rides, en s'ajoutant l'une à l'autre, deviennent des vagues qui constituent par leur réunion des vagues plus grandes encore ; enfin, en se plaçant de manière à embrasser l'ensemble de l'Océan, on saisit des marées, des courants irrésistibles, qui transportent d'un pôle à l'autre des masses gigantesques. De même en Histoire, le mélange des événements divers qui forment le tissu des choses humaines ne paraît d'abord qu'une mêlée confuse de passions et d'intérêts, sous lesquels il est difficile de saisir un mouvement général. Mais l'existence et la formule de ce mouvement se révèlent à celui qui possède une vue plus étendue de l'ensemble. L'Histoire n'est ni une géométrie inflexible, ni l'œuvre nue de la liberté humaine, ni un jeu du hasard ; elle est conduite par de profondes raisons, mais ces raisons sont appliquées par des hommes. La comédie de ce monde est à la fois divine et humaine. Le jeu des individus et le jeu des formules sont donc également essentiels à montrer ; l'Histoire théorique et l'Histoire narrative se complètent et se supposent l'une l'autre, loin de s'exclure et de se contrarier.

Un illustre contraste m'est ici nécessaire, et je m'y arrête d'autant plus volontiers qu'il est tout à fait propre à montrer comment deux génies supérieurs peuvent contribuer à une même œuvre par des côtés divers. Pendant qu'Augustin Thierry, dans des récits pleins d'intérêt, prêtait une voix à des sentiments qui depuis des siècles n'avaient point trouvé d'interprète, un professeur, dans une chaire alors entourée d'applaudissements, captivait son auditoire par le tableau des progrès de la civilisation et l'analyse des éléments qui la composent. Qui a songé à désirer quelque chose dans ces volumes admirables qui sont restés le modèle de la philosophie de l'Histoire dans sa manière à la fois la plus

¹¹ "Lettres sur l'Histoire de France", page 319 (Riga éd., Bruxelles 1839).

¹² Charles-Claude Fauriel (1772-1844), historien, linguiste, critique, professeur de littérature à la Sorbonne.

élevée et la plus sûre ? Et pourtant sont-ce des hommes avec leurs passions et leurs vues personnelles qu'on voit se mouvoir dans la grande esquisse tracée d'une main si magistrale par M. Guizot¹³ ? Non ; ce qu'on y trouve, ce sont des lois, des raisonnements, des abstractions, toutes choses très réelles (car, en un sens, ce sont des abstractions qui mènent le monde), mais choses qui ne sont pas toute la réalité. Que sentons-nous au contraire dans les récits d'Augustin Thierry ? Des êtres comme nous, des passions comme celles qui s'agitent sous nos yeux. Peu philosophe, si l'on prend ce mot pour synonyme de métaphysicien, mais grand philosophe, si on l'entend dans son acception la plus large, Thierry a vu dans l'Histoire une lutte d'agents libres, où chacun se fait sa destinée : la nature humaine a été sa grande loi, et, si j'ose le dire, sa Providence ; l'explication des événements que d'autres cherchent dans une volonté supérieure aux causes finies ou dans la force des choses, il ne l'a demandée qu'aux instincts du cœur de l'homme, à l'opposition des races et à l'éternelle inégalité qui maintient à travers les âges la distinction primitive des vainqueurs et des vaincus.

Là est la raison du charme infini que les écrits d'Augustin Thierry ont exercé sur toutes les classes de lecteurs. Il n'est pas donné à tous de suivre le fil délié d'inductions subtiles, de saisir des aperçus qui supposent la comparaison d'une grande masse de faits, de s'intéresser à des êtres collectifs que les personnes peu familières avec la réflexion philosophique sont tentées de prendre pour des fictions arbitraires. Mais tous comprennent la nature humaine agissant et se déployant avec largeur dans un sympathique récit, quelque éloignés de nos mœurs que soient les faits racontés. Le Moyen Âge ne semble si souvent aride, uniforme, incolore, que parce qu'on ne sait pas interpréter les monuments qu'il nous a laissés. Les personnages de cette époque nous apparaissent comme des êtres abstraits, et pourtant ces roides et pâles figures ont vécu aussi bien que nous. Si l'Histoire, au lieu de nous les montrer avec leur physionomie propre, revêtues de lumière et de vie, ne nous présente que des images sans expression ni relief, c'est la faute de l'historien. Les gens du

monde, excellents juges, non du travail scientifique nécessaire pour la connaissance des faits, mais de la vérité générale du récit, ne refusent d'ordinaire leur intérêt aux événements des époques reculées que parce qu'on ne leur en présente qu'un tableau inanimé qui ressemble à la vraie Histoire comme une mosaïque byzantine, où tous les personnages sont isolés et vus de face, ressemble à la peinture complète, où les acteurs sont mis dans leurs rapports naturels. M. Thierry possédait avec une lucidité qui tenait du prodige la faculté essentielle à ce genre de restitution, je veux dire le sens intime qui, sous la lettre morte des chartes et des chroniques, sait découvrir l'esprit. Peu d'historiens ont mieux su tirer d'un texte tout ce qu'il renferme sur les relations sociales et les mœurs d'une époque. Chargé quelquefois par son amitié de faire pour lui quelques recherches, je n'assistais jamais sans étonnement à la vive et prompt opération par laquelle il saisissait le document original, l'embrassait, le devançait parfois, et l'assimilait à son récit. Le moindre débris lui révélait un ensemble organique qui, par l'effet d'une sorte de puissance régénératrice, jaillissait complet devant son imagination. Quand ses yeux affaiblis ne lui permirent plus de lire les monuments écrits, ce don singulier d'intuition se porta sur l'architecture. Parcourant avec M. Fauriel le midi de la France, et n'ayant tout juste de vue que ce qu'il fallait pour se conduire, il retrouvait, en présence des ruines, toute sa facilité de lecture. Son œil, si incertain dans les circonstances ordinaires, était alors d'une merveilleuse promptitude : aucune des lignes principales, aucun trait caractéristique ne lui échappait.

Où puisait-il ce souffle fécond qui, passant sur le champ des morts, comme dans la vision d'Ezéchiel¹⁴, leur rendait la vie, et d'ossements épars faisait des hommes ? Dans le vif sentiment de son époque et l'ardeur de sa propre passion. L'ensemble d'idées que la Restauration qualifia du nom de libéralisme est l'âme de son histoire, la muse qui l'inspire, la foi qui le soutient. Les scènes de l'invasion dont il fut témoin à Compiègne, où il remplissait une humble fonction dans

¹³ François Guizot (1787-1874), historien et homme d'État.

¹⁴ Livre d'Ezéchiel 37:1-14.

l'enseignement¹⁵, lui apprirent les lois de la conquête, de même que la réaction féodale qui suivit le retour de l'ancienne dynastie lui en montra les conséquences sociales les plus éloignées. Peu d'années ont été aussi fécondes que celles-là en grands enseignements et en soudaines ouvertures sur les choses de l'esprit. *Incaluere animi*¹⁶. La guerre de 1812 à 1815¹⁷ est la seule de notre siècle qui ait eu quelque chose d'épique et d'élevé. Les autres campagnes de l'Empire n'offrent guère qu'un exercice de pure stratégie, dénué d'intérêt ; celle dont je parle, au contraire, correspondit à un mouvement d'idées et eut une vraie signification intellectuelle. Un homme qui prit part à cette lutte grandiose me racontait que, réveillé par la canonnade, dès la première nuit qu'il passa parmi les corps francs réunis en Silésie, il crut assister à un immense service divin. De vagues espérances et un fond d'idées mystiques se cachaient sous la coalition d'éléments fort divers qui prit le nom de Sainte-Alliance. Madame de Krüdener¹⁸ ne fut pas la seule qui y vit l'aurore d'une nouvelle rédemption : Saint-Simon, avec lequel, par une coïncidence qui ne fut à vrai dire qu'un hasard, Augustin Thierry eut ses premières relations littéraires, prit d'abord le même événement comme point de départ de sa réforme sociale. Enfin, l'idée féconde qui devait fournir à M. Thierry la base de son système historique, l'idée des nationalités, dont le dix-huitième siècle, uniquement occupé de sa philosophie générale, n'offre aucune trace, et dont les conquêtes du commencement de ce siècle furent la négation, date du soulèvement que produisirent les tendances unitaires de la Révolution et de l'Empire chez les peuples rendus à la conscience d'eux-mêmes par le joug de l'étranger.

On a soutenu que la part active que prit M. Thierry aux luttes du temps de sa jeunesse nuisit aux qualités de l'historien, comme si la première qualité pour écrire l'Histoire était

une sorte d'impersonnalité passive, reproduisant, sans les transformer ni les expliquer délicatement, les témoignages des chroniqueurs. C'est lui reprocher ce qui fut le principe même de son génie. Le sens étendu des choses humaines ne s'obtient que par l'intelligence du présent, et le présent ne livre son secret qu'en proportion de l'enjeu qu'on y prend. Certes, l'étude la plus patiente peut seule faire apercevoir le vrai, quand il s'agit des caractères et des événements d'une époque éloignée de nous. Les bénédictins et les auteurs des grandes collections du dix-septième et du dix-huitième siècle, en réunissant les documents originaux, ont posé la condition de l'Histoire ; mais ils ne l'ont pas faite. Ces laborieux diplomatistes, qui connaissaient si bien les sources de nos annales, n'ont pas réformé un seul des faux points de vue de l'Histoire conventionnelle. Ils sont bien plus sensés que les Mézeray et les Velly, parce qu'ils n'essayent de rien voir au-delà des textes qu'ils publient ; mais s'ils se fussent proposé d'interpréter ces textes et d'en tirer les conséquences, ils l'eussent fait sans doute avec aussi peu de pénétration que les historiens rhéteurs de leur temps. Il fallait pour cela une pratique de la vie profane que ne donnent ni la vie monastique ni les paisibles investigations du paléographe. Un jeune homme de vingt ans, jeté dans un milieu passionné et doué de cette perspicacité que donne l'habitude des choses politiques, a pu relever du premier coup dans l'œuvre de ces grands maîtres une foule de lacunes et de vues erronées. Les documents sont muets pour qui ne sait pas les animer de cette lumineuse, conscience du passé qui certes n'est point exclue par l'érudition, mais que l'érudition ne suppose pas de toute nécessité.

Thierry a, du reste, marqué avec une admirable précision la mesure de ce qu'il devait à ses savants devanciers et la limite dans laquelle il se croyait novateur : *A Dieu ne plaise, dit-il, que j'atténue en quelque chose la gloire de la grande école d'érudits, antérieure à la Révolution ! Quel que soit le progrès actuel, quel que puisse être le progrès à venir, cette gloire restera belle et intacte. Les œuvres des bénédictins de Saint-Maur et de Saint-Vannes et celles des savants laïques qui les ont imités sont, comme l'a dit un écrivain de génie, l'intarissable fontaine où nous puis-*

¹⁵ Le 15 mars 1814, lorsque les Prussiens attaquent Compiègne, Augustin Thierry y est pour y enseigner les humanités depuis 1813.

¹⁶ Animé de chaleur, "être chaud". NdE

¹⁷ Guerre de la Sixième Coalition rassemble le Royaume-Uni, la Russie, la Prusse, puis la Suède, l'Autriche et la plupart des petits États allemands.

¹⁸ Juliane von Krüedener (1764-1824), auteure allemande d'expression française, connue en France sous le nom de Mme de Krüdener.

sons tous. Ils ont recueilli et mis au jour tout un monde de faits enfouis dans la poussière des archives ; ils ont fondé la chronologie, la géographie, la critique de l'histoire de France ; mais en histoire, il y a deux tâches distinctes, deux ordres de travaux que l'ambition de l'esprit humain tente simultanément, mais qui, pour le succès, en dépit de notre volonté, vont toujours à la suite l'un de l'autre. La recherche et la discussion des faits, sans autre dessein que l'exactitude, n'est qu'une des faces de tout problème historique ; ce travail accompli, il s'agit d'interpréter et de peindre, de trouver la loi de succession qui enchaîne les faits l'un à l'autre, de donner aux événements leur signification, leur caractère, la vie enfin, qui ne doit jamais manquer au spectacle des choses humaines. Or, comme j'ai déjà eu l'occasion de le montrer, toutes les tentatives faites, avant 1789, pour répondre à la première de ces tâches, ont été bonnes et grandes ; mais celles qui ont eu pour objet de répondre à la seconde, furent presque toutes mesquines et fausses. Le succès en ce genre était réservé à des temps postérieurs ; l'ordre logique des idées et la nature des travaux le voulaient ainsi, et de plus, il y eut à cela des motifs irrésistibles, nés de circonstances extérieures, étrangères au développement de la science. L'histoire donne des leçons, et à son tour, elle en reçoit ; son maître est l'expérience, qui lui enseigne, d'époque en époque, à mieux voir et à mieux juger. Ce sont les événements, jusque-là inouïs, des cinquante dernières années, qui nous ont appris à comprendre les révolutions du Moyen Âge, à voir le fond des choses sous la lettre des chroniques, à tirer des écrits des bénédictins ce que ces savants hommes n'avaient point vu, ce qu'ils avaient vu d'une façon partielle et incomplète, sans en rien conclure, sans en mesurer la portée. Il leur manquait l'intelligence et le sentiment des grandes transformations sociales. Ils ont étudié curieusement les lois, les actes publics, les formules judiciaires, les contrats privés ; ils ont discuté, classé, analysé les textes, fait dans les actes le partage du vrai et du faux avec une étonnante sagacité ; mais le sens politique de tout cela, mais ce qu'il y a de vivant pour l'imagination sous cette écriture morte, mais la vue de la société elle-même et de ses éléments divers, soit jeunes, soit vieux, soit

barbares, soit civilisés, leur échappe, et de là viennent les vides et l'insuffisance de leurs travaux. Cette vue, nous l'avons acquise par nos propres expériences, nous la devons aux prodigieuses mutations du pouvoir et de la société qui se sont opérées sous nos yeux.¹⁹

Loin donc que la participation au mouvement politique ait nui aux travaux de M. Thierry, ainsi qu'on a pu le croire, il faut dire au contraire que c'est parce qu'il fut attaché passionnément à une cause, qu'il fut historien. Le dix-septième siècle n'a pas eu d'historiens éminents, parce qu'il n'a pas eu de vie publique. L'Histoire n'est pas une de ces études que l'antiquité nommait umbratiles²⁰, pour lesquelles il suffit d'un esprit calme et d'habitudes laborieuses ; elle touche aux problèmes les plus profonds de la vie humaine ; il y faut l'homme complet avec toutes ses passions. L'âme y est aussi nécessaire que dans un poème ou une œuvre d'art, et l'individualité de l'écrivain doit s'y refléter. C'est la gloire de la grande école à laquelle appartient M. Thierry d'être arrivée à l'Histoire par la politique, et d'avoir compris l'activité libérale du passé par celle qui l'animait. Que cette agitation ait été un médiocre avantage au point de vue de l'investigation des documents, j'hésite à le concéder ; car je vais bientôt essayer d'établir que, même à ce point de vue, de véritables progrès ont été réalisés ; mais s'il s'agit de l'Histoire complète, la question ne saurait être douteuse. Soyons supérieurs par l'érudition, par l'exactitude, par la menue recherche du détail ; soyons meilleurs paléographes, meilleurs généalogistes ; recueillons le bénéfice d'une impartialité devenue facile et d'un repos qui nous permet les patients labeurs. Rien de mieux : ces qualités ont leur valeur, et je ne veux pas les déprécier. Mais ne faisons pas de reproches à ceux que des mérites supérieurs ont privés d'humbles avantages, qui sont peut-être le prix de notre abaissement. Ils étaient plus hommes que nous, et le droit de critique que nous conservons sur eux ne doit point nous faire oublier le suprême honneur qu'ils eurent de tirer tout un mouvement intellectuel non de leurs loisirs, mais de leurs viriles facultés.

¹⁹ op. cit. page 120 et 121 (Furne et C^{ie} éd., Paris 1851).

²⁰ Synonyme d'ombrageux, de réservé. NdE

II

J'ai essayé de répondre aux critiques que certaines personnes, exclusivement préoccupées de la recherche des sources historiques, ont cru devoir adresser à la manière de M. Thierry. J'ai montré que l'école qu'on peut appeler bénédictine, en ce sens qu'elle cherche surtout ses ancêtres dans la docte congrégation de Saint-Maur, a pour mission de fournir les matériaux de l'Histoire, mais non de construire l'Histoire elle-même ; que pour cela le concours de l'homme du monde et de l'homme politique est nécessaire. J'irai plus loin encore, et j'oserai dire que la connaissance des sources elle-même a infiniment gagné à la méthode plus large et plus libre qui depuis quarante ans a été introduite dans l'Histoire. Sans doute il n'était pas réservé à notre temps de mettre au jour pour la première fois un ensemble de documents aussi considérable que celui qui s'offrit d'abord aux collecteurs du dix-septième siècle. En ce genre de travaux, la moisson est pour les premiers travailleurs ; à ceux qui viennent ensuite, quelle que soit leur supériorité, il ne reste qu'à glaner. Mais si le champ des découvertes proprement dites est désormais limité, une ample compensation nous a été réservée. Reconnaître la valeur d'un texte est en un sens le découvrir. Des témoignages sur lesquels l'ancienne critique avait passé avec indifférence sont devenus des traits de lumière. Une foule de renseignements que le dix-septième et le dix-huitième siècle avaient jugés secondaires ont pris, aux yeux d'une critique plus éclairée, un sens inattendu. Comment se fait-il, par exemple, que les érudits de Saint-Germain-des-Prés, qui ont publié tant de textes de médiocre utilité, aient laissé à un académicien de nos jours le soin d'éditer un des monuments les plus précieux pour les antiquités franques, le *Polyptyque d'Irminon*²¹, qu'ils avaient dans leur bibliothèque, et dont ils ont fort bien connu l'existence ? Comment se fait-il qu'en suivant la route que tant de laborieux maîtres ont ou-

²¹ Le *Polyptyque d'Irminon* est un inventaire rédigé vers 823/828 par Irminon (?-829), abbé de Saint-Germain-des-Prés. Il décrit les possessions de l'abbaye situées principalement dans la région parisienne, entre Seine et Eure.

verte, la critique contemporaine trouve des trésors qui leur ont échappé ? C'est que rien ne supplée à cet enseignement de la vie pratique que ne donnent ni les livres ni les veilles laborieuses. Ouvrir une nouvelle série d'aperçus historiques, c'est presque toujours créer une série de documents négligés jusque-là, ou montrer dans ceux qui étaient déjà connus ce qu'on n'avait pas su y voir. Quelques lambeaux de textes, médiocrement entendus quant à la lettre, révélèrent plus de choses à M. de Chateaubriand que n'en avait, appris aux érudits de la vieille école l'étude la plus consciencieuse des monuments du Moyen Âge et de l'antiquité. La rénovation des études historiques qui a eu lieu de notre temps est due avant tout à l'initiative de trois ministres, savants sans doute, mais dont la profession particulière n'est pas la recherche de première main : M. Guizot, M. Villemain²², M. Cousin²³, par leurs vues nouvelles sur l'Histoire politique, littéraire, philosophique, ont indirectement fourni autant de textes à la science que le plus laborieux compilateur.

A Dieu ne plaise que je subordonne l'étude à la vie pratique, et que je fasse de l'agitation extérieure une condition pour écrire l'Histoire ! Si telle pouvait être ma pensée, la vie de M. Thierry serait assurément ma meilleure réfutation, puisque de cruelles infirmités²⁴ le saisirent au moment où il eût pu jouer dans les affaires un rôle important. Durant sa période de complète activité, il ne prit part à la politique militante que par un carbonarisme inoffensif. Cela même dura peu, et ne remplit que les années 1821 et 1822 : c'étaient des conspirateurs peu dangereux que ceux qui, le lendemain d'une échauffourée, revenaient plus laborieux que jamais à leurs livres et à leur atelier. Mais de toute cette passion, souvent égarée quant à son objet immédiat, toujours généreuse en son motif, sortait une grande éducation tant du caractère que de

²² Abel François Villemain (1790-1870), écrivain, universitaire et homme politique, qui a notamment été professeur à la Sorbonne et à l'Ecole normale supérieure, et ministre de l'Instruction publique de 1839 à 1845.

²³ Victor Cousin (1792-1867), philosophe et homme politique.

²⁴ Un labeur acharné, long de plusieurs années, lui cause de graves problèmes de vue. En 1826, il doit engager des secrétaires. Quelques années plus tard, il est presque aveugle.

l'esprit, et, comme le fait remarquer M. Thierry lui-même, *le plus beau mouvement d'études sérieuses succéda, presque sans intervalle, à l'effervescence révolutionnaire*²⁵. On doit rendre cette justice à la Restauration, qu'elle comprit ce qu'il faut de latitude au développement spontané de la science, de la littérature et de l'art. Le libéralisme étant la forme essentielle de toute production intellectuelle quelque peu distinguée, tout pouvoir qui prend à cœur les intérêts de l'esprit doit faire sa part à l'opposition libérale, au moins en la tolérant noblement. La Restauration faisait mieux encore, elle l'encourageait. Peu s'en fallut qu'en 1828 M. Thierry, alors au plus fort de sa lutte contre les idées dominantes, ne reçût par ordonnance royale le titre de membre de l'Institut, qu'il dut plus tard à la source plus pure de l'élection. On a dit, je le sais, que c'est pour avoir ainsi conspiré avec ses intelligents adversaires que la Restauration a péri. Hélas ! Elle eût péri sans cela, comme toute chose, et il ne lui resterait pas la gloire d'avoir attaché son nom à un des moments les plus brillants et les plus animés de l'esprit français. Que l'école historique qui, par système, se préoccupe uniquement de l'exactitude des détails trouve à redire à certaines généralisations hardies, à certaines interprétations de faits ou de caractères, telles qu'on en trouve dans les écrits de M. Thierry, il ne faut point s'en étonner. Les dons de l'intelligence sont d'ordinaire exclusifs : les esprits fins goûtent peu les pesantes vérités où se complaisent les esprits solides ; les esprits qui se croient solides font peu de cas des subtiles nuances que poursuivent les esprits délicats. Pour apercevoir ces nuances, il faut un sens spécial ; la démonstration littérale et le raisonnement sont ici non moins inféconds que la logique scolastique l'est en philosophie. L'Histoire comme l'a entendue M. Thierry est beaucoup moins vraie dans le détail que dans l'ensemble. Le récit exige plus d'un parti pris : la distribution des rôles n'a pas pu être dans la réalité aussi tranchée que le veut l'ordonnance du tableau. Dans les *Récits des temps mérovingiens*, en particulier, M. Thierry adopta une manière qui, pour ne pas donner lieu à des malentendus, a besoin d'être expliquée. En général, disons-le, le

menu détail en Histoire est un mensonge, si on le prend à la lettre. Grégoire de Tours, par exemple, dans ses dramatiques récits, raconte avec une admirable vivacité les actes et les dires de ses héros. C'est là une fortune inappréciable, grâce à laquelle l'Histoire peut pénétrer au cœur même de la vie barbare avec une étonnante profondeur. Et pourtant, en adoptant textuellement les narrations de Grégoire de Tours, est-on sûr de ne reproduire que l'exacte vérité ? Ce naïf conteur était-il présent aux scènes qu'il décrit ? Les témoins dont il s'est servi ont-ils pris des notes sur place pour nous conserver tant de particularités ? Y avait-il des sténographes pour saisir au vol ces paroles si animées ? Il est clair que, dans presque tous les récits détaillés qui nous ont été transmis, les circonstances sont la création personnelle de l'historien, qui, au lieu de raconter sèchement les faits, a préféré les mettre en action. De pareils textes ne doivent être envisagés que comme des à-peu-près ; il ne faut pas s'en écarter d'une manière arbitraire, mais on ne saurait non plus les regarder comme vrais à la lettre. Essayons de nos jours, avec nos innombrables moyens d'information et de publicité, de savoir exactement comment s'est passé tel grand épisode de l'Histoire contemporaine, quels propos s'y sont tenus, quelles étaient les vues et les intentions précises des acteurs ; nous n'y réussirons pas. J'ai souvent essayé pour ma part, comme expérience de critique historique, de me faire une idée complète d'événements qui se sont passés presque sous mes yeux, tels que les journées de février, de juin, etc. ; je n'ai jamais réussi à me satisfaire. Il faut donc choisir entre ces deux systèmes : ou ne faire que de l'Histoire générale, ne tracer que les grandes lignes des révolutions politiques, sociales et religieuses, qui seules sont rigoureusement certaines, ou bien prendre son parti sur ce qu'il y a de convenu dans les circonstances, et les accepter, non comme la vérité absolue, mais comme des traits de mœurs dignes d'être pris en considération.

Un exemple fera comprendre le genre de reproche qu'on a cru pouvoir adresser aux écrits de M. Thierry, et la réponse que la bonne critique conseille d'y faire. Un des épisodes de *l'Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands* dont tous les lecteurs ont gardé le plus attachant souvenir est l'épisode de

²⁵ "Dix ans d'études historiques", page XXV et XXVI (Louis Hauman et C^{ie} éd., Bruxelles 1835).

Thomas Becket. On sait avec quelle finesse l'illustre historien a su montrer, dans la résistance de ce personnage à l'autorité royale et dans sa popularité, la dernière protestation de la race anglo-saxonne contre la dynastie normande. C'est là certes une interprétation qui renferme une très grande part de vérité, mais qui n'est pas si nécessairement indiquée par les textes qu'on n'ait pu la contester au point de vue d'une critique purement littérale. Les adversaires de M. Thierry triomphèrent à la découverte d'un document d'où il résultait, croyaient-ils, que Thomas Becket²⁶, érigé par Thierry en représentant de la nationalité anglo-saxonne, était en réalité né en Normandie, d'une famille normande, et que son nom, loin d'être anglais, devrait s'écrire Béquet, suivant les habitudes de l'orthographe française. Les savantes discussions de M. Édélestand du Méril²⁷ ont récemment démontré²⁸ que rien n'était moins certain que le fait matériel dont on s'appuyait. Mais, en supposant qu'il eût été prouvé, était-ce là en réalité une difficulté capitale, et le plus beau chapitre de l'*Histoire de la Conquête* eût-il été à retrancher ? Non, certes. Le rôle d'un personnage est fort souvent en contradiction avec son origine. Le Tiers-État de 1789 fut représenté en grande partie par des gentilshommes ; la cause des gentilshommes de nos jours a trouvé ses plus chaleureux avocats parmi les plébéiens. L'Église en particulier a toujours eu le don d'arracher puissamment l'homme à sa race, à sa caste et à sa famille, pour en faire le défenseur abstrait d'une idée et d'un droit. Que Thomas Becket soit né en Normandie, c'est donc là une circonstance au fond secondaire ; l'important est que son rôle dans l'Histoire ait été, par des nécessités de position, un rôle anglo-saxon. Ce rôle, je le reconnais, est quelque chose de plus encore ; il est avant tout ecclésiastique, et on peut douter que Thomas Becket ait eu bien clairement cons-

cience de la cause nationale et patriotique qui s'abritait derrière lui. Mais l'Église, en maintenant une opinion et des intérêts distincts de ceux des vainqueurs, était l'alliée naturelle des vaincus ; la sympathie des classes déshéritées devait s'attacher à quiconque essayait de réfréner l'avidité des nouveaux maîtres, et c'est ainsi que, sans le savoir et presque sans le vouloir, Thomas Becket, fût-il né en Normandie, serait pour l'Histoire un Anglo-Saxon.

La plupart des reproches adressés à Thierry peuvent se résoudre de la même manière. Toute généralisation est attaquant, et la seule manière d'écrire l'Histoire qui échappe à la critique est la manière plate qui se borne à d'insignifiantes particularités. Mais que dis-je ? Celle-ci est la plus fausse de toutes, et la prétendue exactitude dont elle est si fière n'est au fond qu'un mensonge. L'imagination, que les historiens exclusivement érudits proscrirent avec tant d'anathèmes, a souvent plus de chances de trouver le vrai qu'une fidélité servile, qui se contente de reproduire les récits originaux des chroniqueurs. Les gravures des ruines de Rome, de Piranesi²⁹, sont essentiellement fautives, si on les envisage comme des images de monuments existants : elles changent une foule de détails, elles en ajoutent, elles intervertissent les plans et les distances. Et pourtant, si on les prend, non comme une représentation des traits matériels du paysage, mais comme un essai pour en rendre l'impression générale, elles sont plus exactes que la meilleure photographie : celle-ci, en effet, ne nous montre que des lignes inanimées, elle dissimule l'âme et le type idéal de l'objet qu'elle reproduit, tandis que la gravure en donne le sens moral et esthétique, c'est-à-dire, au point de vue d'une philosophie élevée, sa plus intime réalité.

Cessons donc de reprocher aux grands créateurs de la première moitié de notre siècle les inexactitudes de détail qu'ils ont mêlées à leur œuvre. Dans tous les ordres d'étude, il arrive nécessairement que la seconde génération, en reprenant par l'analyse minutieuse l'œuvre des premiers maîtres, y trouve des erreurs, des vues anticipées, des conjectures qu'un plus mûr examen ne confirme pas. Un commençant relève maintenant des fautes dans les tra-

²⁶ Thomas Becket (v.1118-1170), archevêque de Cantorbéry. Au cours des années 1160, il est engagé dans un conflit avec le roi d'Angleterre Henri II Plantagenêt sur les droits et privilèges de l'Église catholique. À la suite de cela, il est assassiné par des partisans du roi en 1170.

²⁷ Édélestand du Méril (1801-1871), philologue et paléographe.

²⁸ "La Correspondance littéraire : critique, beaux-arts, érudition", page 270, n° de novembre 1857 à octobre 1858 (A. Durand éd. Paris).

²⁹ Giovanni Battista Piranesi (1720-1778), graveur et un architecte.

vaux de M. Fauriel, grâce à M. Fauriel lui-même. Quand M. Cousin inaugurait en France l'Histoire de la philosophie, il était loin de la connaître aussi bien que la connaît aujourd'hui tel docteur ès lettres ou tel agrégé, qui sans lui pourtant en saurait peu de choses. On ne crée qu'avec l'amour, et, si j'ose le dire, avec la passion ; on ne jette les fondements d'une étude qu'en tranchant bien des points sur lesquels la science est loin d'avoir dit son dernier mot. La gloire d'inventer est souveraine ; la critique elle-même ne saurait l'atteindre, car la plus belle récompense du génie créateur est d'avoir produit un mouvement par suite duquel il est dépassé.

L'Histoire d'ailleurs est un art autant qu'une science : la perfection de la forme y est essentielle, et toute critique qui ne tient compte, dans l'appréciation des œuvres historiques, que des recherches spéciales est par là même défectueuse. Dès qu'il s'agit de sujets touchant à la morale et à la politique, la pensée n'est complète que quand elle est arrivée à une forme irréprochable, même sous le rapport de l'harmonie, et il n'y a pas d'exagération à dire qu'une phrase mal agencée correspond toujours à une pensée inexacte. La langue française est arrivée sous ce rapport à un tel degré de perfection, qu'on peut la prendre comme une sorte de diapason dont la moindre dissonance indique une faute de jugement ou de goût. On ne comprendra jamais l'artifice infini que M. Thierry mettait dans sa composition, ce qu'il dépensait de temps et de labeurs pour fondre les tons, pondérer les parties, construire un ensemble harmonieux avec des matériaux barbares, ici maigres, là surabondants. Toute son œuvre, soumise au plus rigoureux examen, n'offrirait pas un trait de déclamation : la peinture y résulte des faits vivement présentés, sans aucun des procédés artificiels de couleur locale par lesquels les novices croient suppléer à l'art savant, dont ils n'ont pas le secret.

Le soin du style était poussé chez lui à un degré incomparable. Cette humble partie du travail littéraire, qui consiste surtout à éteindre et à effacer. Partie si peu comprise des personnes inexpérimentées, qui ne peuvent se figurer ce qu'il en coûte à l'art pour se cacher, était celle qu'il affectionnait le plus. Il dictait quinze à vingt lignes par jour, et ne les fixait qu'après les avoir amenées au dernier degré

de perfection dont il était capable. Admirable leçon, au milieu de l'abaissement des mœurs littéraires dont nous sommes les témoins ! L'œuvre d'un maître tout adonné à sa pensée ne dépasse pas cinq volumes. Il sut résister à l'entraînement du succès, et protesta par son inaltérable conscience contre les scandales qui ont souillé en ces dernières années le champ de l'Histoire. Les récits improvisés, les misérables compilations décorées d'un nom illustre, par lesquels on a exploité la bienveillance d'un public qu'on savait favorable, tous ces procédés de littérature mercantile appliqués à son étude de prédilection lui paraissaient des sacrilèges. Pline³⁰ avait déjà remarqué que l'Histoire a le privilège de plaire, même quand elle n'est point soutenue par des qualités essentielles dans tous les autres genres. Cette observation ne pouvait échapper au génie industriel qui, de notre temps, a envahi jusqu'au domaine de l'esprit. L'Histoire, en effet, a souffert plus qu'aucune autre étude de la grande dépréciation dont le travail sérieux a été frappé depuis quelques années. Des gens sans vocation s'y sont abattus comme sur une proie facile, et ont détruit la fleur même de ce qu'ils n'ont pas touché. Les honteuses excuses par lesquelles on essaye de justifier tant de profanations trouvaient Thierry sans pitié. La fonction de l'homme voué aux travaux intellectuels lui apparaissait comme sacrée : il croyait que les droits de la beauté et de la vérité sont imprescriptibles, et qu'aucune circonstance atténuante ne peut être invoquée en faveur de l'écrivain qui sacrifie à des nécessités extérieures le développement spontané de sa pensée.

La fermeté de principes littéraires qui le prémunit toujours contre les dangereux succès de la littérature frivole tenait au profond sérieux de son esprit, à son horreur pour la légèreté et le mauvais goût, au merveilleux éveil qui le passionnait pour tout ce qui appartient au noble exercice de l'intelligence. Ceux qui l'ont connu dans sa jeunesse ont gardé un frappant souvenir de la vivacité qu'il portait dans les directions les plus variées. Les cruelles infirmités qui eussent écrasé tant d'autres existences n'enlevèrent rien à la plé-

³⁰ Pline l'Ancien (23-79), écrivain et naturaliste romain, auteur d'une monumentale encyclopédie, "Histoire naturelle" (traduit par Émile Littré, Firmin-Didot et Cie, éd., Paris 1877).

nitude de la sienne. Il avait fait, suivant sa touchante expression, *amitié avec les ténèbres*³¹. J'ai sous les yeux une correspondance des premiers temps de sa cécité, adressée à un intime et illustre ami. Les impatiences et les illusions qui ont laissé leur trace dans ces feuilles jaunies par les années sont chose surprenante. Son ardeur, loin d'être abattue par une épreuve qui eût surpassé tout autre courage, est plus grande que jamais. On sent que le mobile de son activité n'est point atteint par la mort des organes et que la forte passion qui l'attache à la vie est supérieure aux coups du sort.

Ce tour d'esprit, qui le portait beaucoup plus vers les considérations de fait que vers les spéculations idéales, détermina chez lui, dans ses dernières années, un mouvement religieux singulier, dont la portée n'a pas été bien comprise³². Les problèmes religieux et philosophiques n'avaient jamais été l'objet des réflexions de M. Thierry. L'Histoire n'était pour lui que le tableau de la vie civile des peuples, et la religion n'avait figuré dans ses récits que subordonnée à la politique. Il connaissait peu sous leur forme théologique les dogmes dont il a su présenter avec tant d'intérêt le rôle social. Aussi, quand les besoins religieux, que l'âge et le spectacle des révolutions font toujours naître, se réveillèrent chez lui, se trouva-t-il novice et candide en présence du problème qui exige le plus de réflexion et de finesse d'esprit. Peu ami des abstractions, toujours porté à prendre les choses par le côté pratique, il accepta la religion comme un fait établi, et ne porta pas dans son adhésion de grands raffinements. Son goût délicat lui disait qu'il faut mourir dans une religion ; or le catholicisme lui apparaissait comme la plus complète des religions, et surtout comme la religion de la France. Il s'y attacha sincèrement, mais sans prétention dogmatique, ajournant les actes qui eussent

supposé une foi trop absolue, et écartant par des précautions habiles les sollicitations importunes. Un jour qu'on lui faisait observer ce que certaines croyances avaient d'étroit : « Ce ne sont pas des pensées larges qu'il me faut maintenant, répondit-il, ce sont des pensées étroites. » Le sentiment des convenances et cette merveilleuse entente qu'il avait de l'art de construire une belle vie ne l'abandonnèrent jamais ; il les porta jusque dans la mort. Quand les dogmes lui étaient présentés d'une manière tranchée, il refusait d'entendre et ne voulait rien savoir qui contrariât le désir qu'il avait de croire. Sa théologie n'allait pas au-delà. Il prenait et il laissait ; les moments de zèle étaient presque toujours suivis de retours ; il restait ainsi suspendu entre le doute et la foi, à l'état de dispute curieuse et de bonne volonté.

De là une situation contradictoire, mais pleine de charme pour qui savait l'observer, où la candeur de sa belle âme, la finesse de son esprit et sa naïveté d'enfant se montraient dans tout leur jour. L'objection lui souriait autant que la réponse, et, dans l'abandon de l'intimité, il se laissait aller à des concessions dont il eût été facile d'abuser. Parfois il s'y mêlait une fine et douce ironie, que les personnes d'un esprit étroit et dogmatique n'apercevaient pas. Le genre de politesse exquise qu'il avait pour les femmes, il l'avait pour le prêtre. Moins réservé dans ses paroles que dans ses actes et ses écrits, il dépassait quelquefois en conversation l'exacte mesure de sa pensée. Il ne tenait à son opinion que quand il lui avait donné par le travail du style un caractère suprême de mesure et de netteté. Dans ses livres, il n'accordait rien à la complaisance. Il avait entrepris, il est vrai, de corriger ses principaux écrits et d'en faire disparaître quelques inexactitudes, où la précipitation d'un premier travail l'avait entraîné. Parmi les innombrables objections qui lui furent adressées, il en avait trouvé quelques-unes de justes, et il y faisait droit. Tel était d'ailleurs son amour pour le vrai, que la critique, même peu sérieuse, le trouvait docile et prêt à se réformer. Mais rien en tout cela ne ressemblait à un désaveu. Doué d'un merveilleux talent pour la retouche, il savait modifier ce qui avait paru attaquant dans un morceau, sans en changer la physionomie. La publication prochaine de l'édition revue de la *Con-*

³¹ op. cit. page XXXIII (Louis Hauman et C^{ie} éd., Bruxelles 1835).

³² J'ai communiqué les lignes qui suivent à des personnes de l'intimité de M. Thierry : ces personnes, qui m'autoriseraient à les nommer au besoin, ont trouvé que ma rédaction exprimait bien l'état des derniers sentiments de l'illustre historien. M. Bourquelot, son collaborateur, initié à ses plus secrètes pensées, a déjà traité ce point de la biographie de M. Thierry avec une parfaite exactitude. (Voir l'*Athenaeum français*, 31 mai 1856)

*quête*³³ prouvera ce que j'avance ici ; mais la connaissance anticipée que l'amitié de M. Thierry m'a permis de prendre d'une partie du texte corrigé m'autorise à affirmer que l'esprit du livre paraîtra le même, et que les changements ne se révéleront qu'à une comparaison attentive des deux textes. Les légères erreurs, inévitables dans un ouvrage écrit d'abord sous le feu de la passion, auront seules disparues.

Ainsi se conserva jusqu'au bout le beau feu de cette vie si limpide et si pure. Le dégoût, l'ennui, le désespoir, ne l'atteignirent jamais. Le monde comprend peu un pareil stoïcisme et voit souvent une sorte de sécheresse dans l'âpreté de ces grandes âmes, dures pour elles-mêmes et par conséquent un peu pour les autres, qui ont l'air de se consoler de tout, pourvu que l'univers reste livré à leur contemplation. Mais, au fond, c'est là le plus haut degré du désintéressement et le plus beau triomphe de l'âme humaine. Ce que la conscience timorée des âmes tendres et vertueuses appelle l'égoïsme du génie n'est d'ordinaire que le détachement des jouissances personnelles et l'oubli de soi pour l'idéal. Comme toutes les saines et fortes natures, peu préoccupées d'elles-mêmes, passionnées pour les choses, M. Thierry garda au milieu des souffrances le goût de la vie, l'amour de son œuvre, la grande curiosité. Je le vis peu de jours avant le moment où la paralysie gagnant de proche en proche atteignit l'organe même qui servait de foyer à la vie de l'esprit, la seule qui lui restât. De funestes symptômes faisaient pressentir une fin prochaine ; il n'en était pas moins ardent, moins empressé de vivre. Une seule pensée l'occupait : aurait-il le temps d'achever les corrections qu'il avait commencées ? Le jour où il cessa d'exister pour la pensée, il réveilla à quatre heures du matin son domestique et lui dicta un léger changement à une phrase de la *Conquête*, que lui seul pouvait désirer meilleure qu'elle n'était. En dictant cette correction, sa langue s'embarrassa, et dès lors s'étendit sur son intelligence un voile qui ne se dissipa plus. Insatiable de perfection, il est mort, comme tous les grands artistes, en rêvant mieux encore que ce qu'il a fait, et pourtant nul plus que lui n'eut le droit d'emporter au tombeau la satis-

faction de l'œuvre achevée. Ses écrits, empreints du double sceau du génie, la hardiesse dans la création et le fini du détail, resteront comme un monument de ce que peut la volonté humaine contre des obstacles en apparence insurmontables, et sa vie aura réalisé le prodige, sans exemple peut-être, d'une âme forte sachant se passer des sens extérieurs et continuant durant trente années une brillante carrière intellectuelle avec des organes plus qu'à demi conquis par la mort.

Là est la grande leçon morale qu'Augustin Thierry a donnée à notre temps. Le monde des sens lui a manqué, et il a toujours eu des raisons de vivre. L'univers lui apparut comme quelque chose de curieux et d'attachant qui mérite qu'on s'en occupe : il eut cet esprit d'investigation, cet immense appétit de vérité qui fait embrasser la vie avec ardeur ou la supporter avec courage. C'est par là, disons-le, que notre siècle se relèvera de son abattement. Quand le monde sera épuisé, quand la terre et le ciel, le présent et le passé, seront connus dans tous leurs secrets, alors il sera temps de dire avec l'Ecclésiaste : « Rien de nouveau sous le soleil... Tout est vanité. » Mais jusque-là on n'aura point le droit de parler d'ennui et de dégoût. L'immortalité consiste à travailler à une œuvre immortelle, telles que sont l'art, la science, la religion, la vertu, la tradition du beau et du bien sous toutes leurs formes. Ces œuvres-là étant de tous les temps, il y a toujours, même aux plus tristes époques, des vocations pour les hautes intelligences et des devoirs pour les nobles cœurs.

E.R.

³³ Dans la Bibliographie on trouvera une réédition de 2019. NdE

RÉCIT DE LA CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE première période

En 1065, il y avait deux années qu'en Angleterre la paix intérieure durait sans aucun trouble. L'aigreur du roi Édouard contre les fils de Godwin disparaissait faute d'aliments et par l'habitude de vivre au milieu d'eux. Harold, le nouveau chef de cette famille populaire, rendait pleinement au roi cette déférence de respect et de soumission dont il était si jaloux. D'anciens récits disent qu'Édouard l'aimait et le traitait comme son propre fils ; mais du moins n'éprouvait-il point à son égard l'espèce d'aversion mêlée de crainte que Godwin lui avait inspirée, et n'avait-il plus de prétexte pour retenir, comme des garanties contre le fils, les deux otages qu'il avait reçus du père. On se rappelle que ces otages avaient été confiés par le soupçonneux Édouard à la garde du duc de Normandie³⁴. Ils étaient, depuis plus de dix ans, loin de leur pays, dans une sorte de captivité. Harold, frère de l'un et oncle de l'autre, croyant le moment favorable pour obtenir leur délivrance, demanda au roi la permission d'aller les réclamer en son nom, et de les ramener d'exil. Sans montrer aucune répugnance à se dessaisir des otages, Édouard parut fort alarmé du projet que formait Harold d'aller lui-même en Normandie. « Je ne veux pas te contraindre, lui dit-il, mais si tu pars, ce sera sans mon aveu ; car certainement ton voyage doit attirer quelque malheur sur toi et sur notre pays. Je connais le duc Guillaume et son es-

³⁴ En 1051, pour témoigner de sa loyauté, Godwin envoie Wulfnoth et Hakon (le fils de son fils aîné Sven) comme otages auprès d'Édouard le Confesseur. Godwin, exilé, revient l'année suivante à la tête d'une armée, et de nombreux soutiens d'Édouard fuient alors l'Angleterre. C'est probablement à ce moment-là que Wulfnoth est remis à la garde du duc Guillaume de Normandie. Lorsque celui-ci devient roi d'Angleterre, après la bataille d'Hastings et la mort de Harold (1066), il ne libère pas Wulfnoth, probablement pour éviter une révolte de partisans de la maison de Godwin. À sa mort, en 1087, il accorde une amnistie générale, mais si son fils et successeur sur le trône d'Angleterre Guillaume le Roux emmène Wulfnoth outre-Manche, il ne le libère pas pour autant. D'après Orderic Vital, Wulfnoth meurt captif à Salisbury en 1094, après avoir passé la majeure partie de sa vie en détention. Il est possible qu'il ait embrassé une carrière monastique. (*The Godwins, the rise and fall of a noble dynasty*, Frank Barlow).

prit astucieux ; il te hait et ne t'accordera rien, à moins d'y voir un grand profit ; le seul moyen de lui faire rendre les otages serait d'envoyer un autre que toi. »³⁵

Le Saxon, brave et plein de confiance, ne se rendit point à cet avis ; il partit pour la traversée, comme pour un voyage de plaisir, entouré de gais compagnons, avec son oiseau sur le poing et ses lévriers courant devant lui. Il s'embarqua dans un des ports de la province de Sussex. Le vent contraire écarta ses deux vaisseaux de leur route et les poussa vers l'embouchure de la Somme, sur les terres de Guy, comte de Ponthieu. C'était la coutume de ce pays maritime, comme de beaucoup d'autres, au Moyen Âge, que tout étranger jeté sur la côte par une tempête, au lieu d'être humainement secouru, fût emprisonné et mis à rançon. Harold et ses compagnons subirent cette loi rigoureuse ; après avoir été dépouillés du meilleur de leur bagage, ils furent enfermés par le seigneur du lieu dans sa forteresse de Belram, aujourd'hui Beaurainville, près de Montreuil.

Pour échapper à l'ennui d'une longue captivité, le Saxon se déclara porteur d'un message du roi d'Angleterre pour le duc de Normandie, et envoya demander à Guillaume de le faire sortir de prison, afin qu'il pût se rendre auprès de lui. Guillaume n'hésita point, et réclama de son voisin, le comte de Ponthieu, la liberté du captif, d'abord avec de simples menaces, sans nullement parler de rançon. Le comte de Ponthieu fut sourd aux menaces, et ne céda qu'à l'offre d'une grande somme d'argent et d'une belle terre sur la rivière d'Eaulne. Harold se rendit à Rouen, et le duc de Normandie eut alors la joie de tenir chez lui, en sa puissance, le fils du plus grand ennemi des Normands, l'un des chefs de la ligue nationale qui avait fait bannir d'Angleterre les fauteurs de ses prétentions sur la royauté des Anglais. Le duc Guillaume accueillit le chef saxon avec de grands honneurs et une apparence de franche cordialité : il lui dit que les deux otages étaient libres sur sa seule requête, qu'il pouvait repartir avec eux ; mais qu'en hôte courtois il devait ne point tant se presser, et demeurer au moins quelques jours à voir les villes et les fêtes du pays.

³⁵ On trouvera une bibliographie en fin de volume.

Harold se promena de ville en ville, de château en château, et, avec ses jeunes compagnons, prit part à des joutes militaires. Le duc les fit chevaliers, c'est-à-dire membres de la haute milice normande, espèce de fraternité guerrière, où tout homme riche qui se vouait aux armes était introduit sous les auspices d'un ancien affilié, qui lui donnait en cérémonie une épée, un baudrier plaqué d'argent et une lance ornée d'une flamme. Les guerriers saxons reçurent en présent de leur parrain en chevalerie de belles armes et des chevaux de grand prix. Ensuite Guillaume leur proposa, pour essayer leurs éperons neufs, de le suivre dans une expédition qu'il entreprenait contre ses voisins de Bretagne. Depuis le traité de Saint-Clair-sur-Epte, chaque nouveau duc de Normandie avait tenté de rendre effectif le prétendu droit de suzeraineté que Charles le Simple avait cédé à Rollon³⁶ ; il en résultait des guerres continuelles et une inimitié nationale entre les deux États que séparait la petite rivière de Couesnon.

Harold et ses amis, follement jaloux d'acquérir un renom de courage parmi les hommes de Normandie, firent pour leur hôte, aux dépens des Bretons, des prouesses qui un jour devaient coûter cher à eux-mêmes et à leur pays. Le fils de Godwin excita l'admiration de l'armée par sa haute taille, la beauté de sa figure et la grâce de ses manières ; robuste et adroit, il sauva de sa main au passage du Couesnon plusieurs soldats qui se perdaient dans les sables mouvants. Lui et Guillaume, tant que dura la guerre, n'eurent qu'une même tente et qu'une même table. Au retour, ils chevauchaient côte à côte, égayant la route par un entretien amical, qu'un jour le duc fit tomber sur le temps de sa première jeunesse et sur ses relations avec le roi Édouard, alors exilé en Normandie. « Quand Édouard et moi, dit-il au Saxon, nous vivions dans le même pays et souvent sous le même toit, il me promit si jamais il devenait roi en Angleterre, il me ferait héritier de son royaume ; Harold, j'aimerais que tu m'aidasses à réaliser cette

promesse, et sois sûr que si, par tes bons offices, j'obtiens le royaume, quelque chose que tu me demandes, je te l'accorderai aussitôt. » Harold, quoique surpris à l'excès de cette confiance inattendue, ne put se défendre d'y répondre par des paroles vagues d'adhésion ; et Guillaume reprit en ces termes : « Puisque tu consens à me servir, il faut que tu t'engages à fortifier le château de Douvres, qui est de ton gouvernement, à y faire creuser un puits d'eau vive, et à le mettre en mon pouvoir ; il faut aussi que tu me donnes ta sœur pour que je la marie à l'un de mes barons, et que toi-même tu épouses ma fille Adelize ; de plus, je veux qu'à ton départ tu me laisses, pour garant de ta promesse, l'un des deux otages que tu réclames ; il restera sous ma garde, et je te le rendrai en Angleterre, quand j'y arriverai comme roi. » Harold sentit à ces paroles tout le péril où il était, et où, sans le savoir, il avait mis ses deux jeunes parents. Pour sortir d'embarras, il acquiesça de bouche à toutes les demandes du Normand ; et celui qui avait deux fois pris les armes pour chasser les étrangers de son pays, promit de livrer à un étranger la principale forteresse de ce même pays. Il se réservait de manquer plus tard à cet indigne engagement, croyant acheter par un mensonge son salut et son repos. Guillaume n'insista plus ; mais il ne laissa pas longtemps le Saxon en paix sur ce point.

Arrivé au château de Bayeux, le duc Guillaume tint sa cour, et y convoqua le grand conseil des hauts barons de Normandie. Selon de vieux récits, la veille du jour fixé pour l'assemblée, Guillaume fit prendre, dans les églises de la ville et dans celles du voisinage, tout ce qui s'y trouvait de reliques. Les ossements tirés de leurs châsses et des corps entiers de saints furent mis, par son ordre, dans une grande huche ou une cuve qu'on plaça, couverte d'un riche drap d'or, dans la salle du conseil. Quand le duc se fut assis dans son siège de cérémonie, tenant à la main une épée nue, couronné d'un cercle à fleurons, et entouré de la foule des seigneurs normands, parmi lesquels était le Saxon, on apporta deux petits reliquaires, et on les posa sur le drap d'or qui couvrait et cachait la cuve pleine de reliques. « Harold, dit alors Guillaume, je te requiers, devant cette noble assemblée, de confirmer, par serment, les promesses que tu m'as faites ; savoir : de m'aider à obtenir le

³⁶ « Les Normands, prétendaient s'emparer de quelque riche territoire au nord. Charles le Simple, au lieu de les combattre, signa avec Rollon, leur chef, le traité de Saint-Clair-sur-Epte le 11 juillet 911, par lequel il lui accordait la main de sa fille Gisèle, et la Normandie. » Alfred Magin, « Histoire de France depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours », page 66 (Librairie Ch. Delagrave, Paris 1889).

royaume d'Angleterre après la mort du roi Édouard, d'épouser ma fille Adelize, et de m'envoyer ta sœur pour que je la marie à l'un des miens. »

L'Anglais, pris une seconde fois au dépourvu, et n'osant renier ses propres paroles, s'approcha des deux reliquaires, étendit la main au-dessus, et jura d'exécuter, selon son pouvoir, ses conventions avec le duc, pourvu qu'il vécut et que Dieu l'y aidât. Toute l'assemblée répéta : « Que Dieu l'aide ! » Aussitôt Guillaume fit un signe ; le drap d'or fut levé, et l'on découvrit les ossements et les corps saints dont la cuve était remplie, et sur lesquels le fils de Godwin avait juré sans se douter de leur présence. On dit qu'à cette vue il tressaillit et changea de visage, effrayé d'avoir fait le plus redoutable des serments. Les fiançailles de Harold avec la fille de Guillaume se firent devant la même assemblée, et la jeune fille, étrangère à ce qu'il y avait de faux dans la situation présente, mit avec bonheur sa main dans la main de l'hôte de son père, qui plaisait à tous et qu'elle aimait. Peu de jours après, Harold repartit, emmenant avec lui son neveu, mais laissant son jeune frère Wulfnoth au pouvoir du duc de Normandie. Guillaume l'accompagna jusqu'à la mer et lui fit de nouveaux présents, joyeux d'avoir, par surprise, arraché à l'homme d'Angleterre le plus capable de nuire à ses projets, la promesse solennelle, appuyée d'un serment terrible, de le servir et de l'aider.

Lorsque Harold, de retour dans son pays, se présenta devant le roi Édouard, et lui raconta ce qui s'était passé entre lui et le duc Guillaume, le roi devint pensif et dit : « Ne t'avais-je pas averti que je connaissais Guillaume, et que ton voyage attirerait de grands malheurs sur toi-même et sur notre nation ? Fasse le ciel que ces malheurs n'arrivent pas durant ma vie ! » Ces paroles et cette tristesse sembleraient prouver qu'en effet, par entraînement et par imprudence, Édouard avait fait jadis à un enfant étranger la promesse d'une royauté qui ne lui appartenait pas. On ne peut dire si, depuis son avènement, il avait entretenu, par de nouvelles paroles, l'espérance ambitieuse de son cousin maternel ; mais, à défaut de paroles expresses, son amitié constante pour le duc Guillaume avait tenu lieu à ce dernier d'assurances et de raisons positives pour le croire toujours favorable à ses vues.

Déjà même l'impression produite de l'autre côté du détroit par ce qui venait de s'y passer, répondait d'une façon alarmante aux sinistres prévisions du roi Édouard. L'opinion universelle en Normandie était que le roi d'Angleterre avait légué sa couronne à Guillaume par un acte authentique, dont le porteur avait été Harold chargé de le confirmer par serment. On allait plus loin, et l'on trouvait à cette opinion, indubitable en apparence, des racines dans une version étrangement fautive de l'Histoire des quinze dernières années. On faisait de la fuite de l'archevêque Robert³⁷ et de son retour honteux en Normandie, une première ambassade envoyée par Édouard à Guillaume, pour lui annoncer que les grands d'Angleterre consentaient à ce qu'il fût héritier de la couronne, et, pour comble d'absurdité, on disait que les deux otages, l'un fils, l'autre petit-fils de Godwin, avaient été remis alors comme garantie de cette promesse. Ainsi l'attente de l'annexion d'un royaume au duché de Normandie, la conviction d'un droit légitime sur ce royaume pour le duc, et en même temps pour le pays, éveillaient l'ambition nationale dans ce pays guerrier, dont la noblesse, gardant et modifiant l'esprit des Scandinaves ses ancêtres, cherchait au loin, non plus comme eux, les aventures de mer, mais des territoires à conquérir.

Quelles qu'eussent été jusqu'à ce moment les négociations secrètes du duc de Normandie avec l'Église romaine, elles purent dès lors avoir une base fixe et suivre une direction certaine. Un serment prêté sur les reliques appelait, s'il était violé, la condamnation de l'Église ; et, dans ce cas, selon l'opinion du siècle, l'Église frappait justement. Soit par un sentiment réel des périls dont cette vindicte ecclésiastique, associée à l'ambition normande, menaçait l'Angleterre, soit par une impression de terreur vague et superstitieuse, un grand abattement d'esprit s'empara de la nation anglaise. Des bruits sinistres couraient de bouche en bouche ; l'on craignait et l'on s'alarmait sans sujet positif d'alarmes ; l'on exhumait des prédictions attribuées à des saints du vieux temps. L'un d'eux prophétisait des infortunes telles que les Saxons n'en avaient jamais éprouvées depuis leur départ des rives de l'Elbe ; un autre annonçait l'invasion

³⁷ Robert de Jumièges (?-v.1052/55), archevêque de Cantorbéry de 1051 à 1052.

d'un peuple de langue inconnue, et la servitude du peuple anglais sous des maîtres venus d'outre-mer. Toutes ces rumeurs, jusque-là sans crédit, étaient recueillies avidement, et entretenaient les imaginations dans l'attente de quelque malheur national.

La santé du roi Édouard, homme d'une nature faible, et devenu sensible à tout ce qui intéressait la destinée de son pays, déclina depuis ces événements. Il ne pouvait se cacher à lui-même que son amour pour les étrangers était la cause du péril qui effrayait l'Angleterre ; son esprit en fut plus accablé encore que celui de la nation. Afin d'étouffer les pensées et peut-être les remords qui l'obsédaient, il se livra tout entier au détail des pratiques religieuses ; il donna beaucoup aux églises et aux monastères ; il acheva l'œuvre de son règne, la réédification de l'église de Saint-Pierre³⁸, à l'extrémité occidentale de Londres : La dédicace du nouveau bâtiment, qui devait se faire en grande pompe devant le roi, sa famille et les hauts dignitaires du royaume, fut annoncée par toute l'Angleterre pour la fête des Saints-Innocents, 28 décembre 1065. Mais ce jour-là, Édouard malade ne put sortir de sa chambre ; la cérémonie eut lieu sans lui, et la reine Edith, chargée de ses insignes, l'y représenta comme souverain et comme fondateur. L'absence du roi et l'idée de son danger attristèrent cette fête nationale pour laquelle des milliers d'hommes avaient été convoqués ou étaient venus d'eux-mêmes à Londres. Le roi Édouard, atteint gravement, languit encore une semaine, et il expira le 5 janvier de l'année 1066. Sur son lit de mort, il s'entretint sans cesse de ses sombres pressentiments ; il eut des visions effrayantes, et, dans ses extases mélancoliques, les passages menaçants de la Bible lui revenaient à la mémoire. « Le Seigneur a tendu son arc, disait-il ; le Seigneur a préparé son glaive ; il le brandit comme un guerrier ; son courroux se manifestera par le fer et par la flamme. » Ces paroles d'une application évidente frappaient de crainte les grands du royaume et les chefs de province qui, retenus à Londres par l'attente d'un événement douloureux, entouraient en ce moment le lit du roi.

Quelque affaiblie que fût la pensée du vieux monarque, il eut assez de force et de résolution pour déclarer aux chefs qui le consultaient sur le choix de son successeur, que l'homme le plus digne de régner était Harold, fils de Godwin. En prononçant le nom d'Harold dans cette circonstance, le roi Édouard se montrait supérieur à ses préjugés d'habitude, et même à l'ambition de retenir la couronne dans sa propre famille ; car il y avait alors en Angleterre un petit-fils d'Edmond Côte-de-Fer³⁹, né en Hongrie, où son père s'était réfugié. Ce jeune homme, appelé Edgard⁴⁰, n'avait ni talents ni gloire acquise, et ayant passé toute son enfance dans un pays étranger, il parlait à peine la langue saxonne. Un pareil candidat ne pouvait lutter de popularité avec Harold, l'homme puissant et admiré, le guerrier à toute épreuve, le chef de la famille ennemie de toute influence étrangère. Lui seul semblait capable de tenir tête aux dangers qui menaçaient la nation et de démentir l'absurde promesse qu'il avait faite malgré lui ; quand bien même le roi mourant ne l'eût pas désigné au choix du conseil souverain, son nom devait sortir de toutes les bouches.

Le jour même des funérailles d'Édouard, au milieu d'un deuil universel et sous l'émotion d'une crise nationale, Harold fut élu roi par les grands et les nobles encore très nombreux dans Londres, et sacré par l'archevêque Stigand, qui, malgré son interdiction prononcée à Rome⁴¹, avait célébré comme métropolitain

³⁹ Edmond II (v.988-1016) est roi d'Angleterre du 23 avril 1016 à sa mort, sept mois plus tard. Son court règne est tout entier occupé par l'invasion du Danois Knut le Grand, qui revendique le trône d'Angleterre. Malgré la résistance d'Edmond, qui lui vaut le surnom de « Côte-de-Fer » (*Ironsides*), Knut le vainc et l'oblige à partager son royaume. Edmond meurt avant la fin de l'année, permettant à Knut de devenir seul roi d'Angleterre.

⁴⁰ Edgar Ætheling (v.1057-v.1125), dernier descendant mâle de la maison de Wessex. Son épithète *ætheling* désigne en vieil anglais un membre d'une famille royale ayant une revendication légitime au trône. Durant la conquête normande de l'Angleterre, il est proclamé roi d'Angleterre à la suite de la mort d'Harold Godwinson à la bataille d'Hastings, mais il n'est jamais couronné. Il essaie de combattre les Normands, mais finit par accepter leur domination.

⁴¹ La papauté refuse de reconnaître Stigand archevêque, puisque Robert de Jumièges est toujours vivant et que sa déposition n'a pas été le fait du pape. (wikipedia)

³⁸ L'abbatiale, appelée « église collégiale Saint-Pierre », est aussi connue sous le nom de L'abbaye de Westminster.

les obsèques royales, et, quelques jours auparavant, la dédicace de l'église de Saint-Pierre. Le petit-fils de Wulfnoth⁴², parvenu au rang suprême, se montra, dès son avènement, juste, sage, affable, dévoué à l'intérêt général, et, selon les paroles d'un vieil historien, il ne s'épargna, pour la défense du pays, aucune fatigue ni sur terre ni sur mer.

Il fallut au roi Harold beaucoup de soins et de peines pour vaincre le découragement public qui se montrait de différentes manières. L'apparition d'une comète, visible en Angleterre pendant près d'un mois, produisit sur les esprits une impression extraordinaire d'étonnement et d'effroi⁴³. Le peuple s'attroupait dans les rues et sur les places des villes et des villages pour considérer ce météore, qu'on regardait comme la confirmation des pressentiments nationaux. Un moine de Malmesbury, qui s'occupait d'astronomie, composa sur la nouvelle comète une sorte de déclamation poétique où se trouvaient ces paroles : « Te voilà donc enfin revenue, toi qui feras pleurer tant de mères ! Il y a bien des années que je t'ai vue briller ; mais tu me sembles plus terrible aujourd'hui que tu m'annonces la ruine de mon pays. »

Les commencements du nouveau règne furent marqués par un retour complet aux usages nationaux abandonnés sous le règne précédent. Dans les chartes du roi Harold, l'ancienne signature saxonne remplaçait les sceaux pendants à la mode normande. Harold néanmoins ne poussa point la réforme jusqu'à destituer de leurs emplois ou chasser du pays les Normands qu'avait épargnés, malgré la loi, une imprudente condescendance pour les affections du roi Édouard. Ces étrangers continuèrent de jouir de tous les droits civils ; mais, peu reconnaissants de cette conduite généreuse, ils se mirent à intriguer au-dedans et au-dehors pour le duc de Normandie. Ce fut, selon toute probabilité, un message de leur part qui vint annoncer à Guillaume la mort d'Édouard et l'élection du fils de Godwin.

Au moment où le duc apprit cette grande nouvelle, il était dans son parc, près de Rouen, tenant à la main un arc et des flèches neuves qu'il essayait. Tout à coup il parut pensif, remit son arc à l'un de ses gens, et

passant la Seine, se rendit à son hôtel de Rouen ; il s'arrêta dans la grande salle et s'y promena de long en large, tantôt s'asseyant, tantôt se levant, changeant de siège et de posture, et ne pouvant demeurer en place. Aucun de ses gens n'osait l'aborder ; tous se tenaient à l'écart et se regardaient l'un l'autre en silence. Un officier, admis d'une manière plus intime dans la familiarité de Guillaume, venant à entrer alors, les assistants l'entourèrent pour apprendre de lui la cause de cette grande agitation qu'ils remarquaient chez le duc. « Je n'en sais rien de certain, répondit l'officier, mais nous en serons bientôt instruits. » Puis, s'avançant seul vers Guillaume : « Seigneur, dit-il, à quoi bon nous cacher vos nouvelles ? Qu'y gagnerez-vous ? Il est de bruit commun par la ville que le roi d'Angleterre est mort, et que Harold s'est emparé du royaume, mentant à sa foi envers vous. — L'on dit vrai, répondit le duc ; mon dépit vient de la mort d'Édouard, et du tort que m'a fait Harold. — Eh bien, sire, reprit le courtisan, ne vous courroucez pas d'une chose qui peut être amendée : à la mort d'Édouard il n'y a nul remède, mais il y en a aux torts d'Harold ; à vous est le bon droit : vous avez de bons chevaliers ; entreprenez donc hardiment : chose bien entreprise est à demi faite. »

Un homme de race saxonne et le propre frère d'Harold, ce Tostig⁴⁴ que les Northumbriens avaient chassé du commandement, et que Harold, devenu roi, n'avait point voulu leur imposer de nouveau, vint de Flandre exhorter Guillaume à ne pas laisser régner en paix celui qui s'était parjuré. Tostig se vantait auprès des étrangers d'avoir en Angleterre plus de crédit et de puissance que le roi son frère, et il promettait d'avance la possession de ce pays à quiconque voudrait s'unir à lui pour en faire la conquête. Trop prudent pour s'engager dans une grande démarche sur la simple parole d'un aventurier, Guillaume donna au Saxon, pour éprouver ses forces, quelques vaisseaux, avec lesquels, au lieu de débarquer en Angleterre, Tostig se rendit vers la Baltique, afin de quêter d'autres secours et d'exciter contre sa patrie l'ambition des rois du Nord. Il eut une entrevue avec Sven, roi du Danemark, son parent du côté maternel, et lui demanda de l'aider contre son frère et sa na-

⁴² Wulfnoth Cild (?-v.1014) est un aristocrate anglais.

⁴³ Comète qui sera connue plus tard comme "Comète de Halley".

⁴⁴ Tostig Godwinson (v.1029–1066), comte de Northumbrie et frère d'Harold II.

tion. Mais le Danois ne répondit à cette demande que par un refus durement exprimé. Tostig se retira mécontent et alla chercher ailleurs un roi moins délicat sur la justice.

Il trouva en Norvège Harald, fils de Sigurd, le plus vaillant des Scandinaves, le dernier qui eût mené la vie aventureuse dont le charme s'était évanoui avec la reli-gion d'Odin. Dans ses courses vers le midi, Harold avait suivi alternativement la route de terre et celle de mer ; on l'avait vu tour à tour pirate et guerrier errant, Viking et Varing⁴⁵, comme on s'exprimait dans la langue du Nord. Il était allé servir dans l'est sous les chefs de sa nation qui, depuis près de deux siècles, possédaient une partie des pays slaves. Ensuite, poussé par le besoin de voir, il s'était rendu à Constantinople, où d'autres émigrés de la Scandinavie, sous ce même nom de Varings, dont s'honoraient les conquérants des villes russes, formaient une milice mercenaire pour la garde des empereurs.

Harold était frère d'un roi, mais il ne crut point déroger en s'enrôlant dans cette milice. Il veilla ; la hache sur l'épaule, aux portes du palais impérial, et fut employé, avec le corps dont il faisait partie, en Asie et en Afrique. Lorsque le butin fait dans ces expéditions l'eut rendu assez riche, il eut envie de repartir et demanda son congé ; comme on voulait le retenir de force, il s'évada par mer, emmenant avec lui une jeune femme de haute naissance. Après cette évasion, il croisa en pirate le long des côtes de la Sicile, et accrut ainsi le trésor qu'il emportait sur son navire. Il était poète, comme la plupart des corsaires septentrionaux, qui, dans les longues traversées, et quand le calme de la mer ralentissait leur marche, s'amusaient à chanter en vers leurs succès ou leurs espérances.

Au retour des longs voyages où, comme il disait lui-même dans ses chansons, il avait promené au loin son vaisseau, l'effroi des laboureurs, son vaisseau noir rempli de guerriers, Harold leva une armée, et fit la guerre au roi de Norvège, afin de le déposséder. Il prétendait avoir des droits héréditaires sur ce royaume ; mais reconnaissant bientôt la difficulté de le conquérir, il fit la paix avec le

premier occupant, sous la condition d'un partage ; et dans cet arrangement, le trésor du fils de Sigurd fut divisé entre eux, de même que le territoire de Norvège. Afin de gagner à ses projets ce roi fameux par ses richesses et son courage, Tostig l'aborda avec des paroles flatteuses : « Tout le monde sait, lui dit-il, qu'il n'y a jamais eu dans le Nord un guerrier égal à toi ; tu n'as qu'à vouloir, et l'Angleterre t'appartiendra. » Le Norvégien se laissa persuader, et promit de mettre sa flotte en mer aussitôt que la fonte annuelle des glaces aurait rendu l'Océan libre.

En attendant le départ de son allié de Norvège, Tostig vint tenter la fortune sur les côtes septentrionales de l'Angleterre, avec une bande d'aventuriers rassemblés en Frise, en Hollande et dans le pays flamand. Il pilla et détruisa quelques villages ; mais les deux grands chefs des provinces voisines de l'Humber, Edwin et Morkar⁴⁶, se réunirent, et, poursuivant ses vaisseaux, le forcèrent de chercher une retraite sur les rivages de l'Écosse. Pendant ce temps, le roi Harold, fils de Godwin, tranquille dans les contrées méridionales de l'Angleterre, vit arriver près de lui un messager de Normandie qui lui parla en ces termes : « Guillaume, duc des Normands, te rappelle le serment que tu lui as juré, de ta bouche et de ta main, sur de bons et de saints reliquaires. — Il est vrai, répondit le roi saxon, que j'ai fait ce serment au duc Guillaume ; mais je l'ai fait me trouvant sous la force ; j'ai promis ce qui ne m'appartenait pas, ce que je ne pouvais nullement tenir : car ma royauté n'est point à moi, et je ne saurais m'en démettre sans l'aveu du pays ; de même, sans l'aveu du pays, je ne puis prendre une épouse étrangère. Quant à ma sœur, que le duc réclame pour la marier à l'un de ses chefs, elle est morte dans l'année. »

L'ambassadeur normand porta cette réponse, et Guillaume, voulant essayer jusqu'au bout les moyens de conciliation, répliqua par un second message et par des reproches modérés. Il requit doucement Harold, s'il ne consentait pas à remplir toutes les conditions jurées, d'en exécuter au moins une, et de prendre en mariage la jeune fille qu'il avait promis d'épouser. Harold répondit de nouveau qu'il

⁴⁵ On considère que le nom vāring vient du vieux mot norrois vár, qui signifie promesse solennelle, et fait probablement référence au serment d'allégeance que les Norvégiens ont prêté à l'empereur byzantin.

⁴⁶ Edwin (?-v.1071), comte de Mercie vers 1062 jusqu'à sa mort. Morkar (?-après 1087) est brièvement comte de Northumbrie

n'en ferait rien, et pour donner là-dessus toute garantie à la nation qu'il gouvernait, il épousa une femme saxonne, la sœur d'Edwin et de Morkar⁴⁷, chefs des deux grandes provinces de Mercie et de Northumbrie. Alors les derniers mots de rupture furent prononcés ; Guillaume jura qu'avant la fin de l'année il irait, l'épée en main, exiger toute sa dette, et chercher son débiteur au lieu même où celui-ci croirait avoir le pied le plus sûr.

Aussi loin que la publicité pouvait s'étendre dans le onzième siècle, le duc de Normandie proclama par ses émissaires ce qu'il appelait l'injustice et le sacrilège du Saxon. La nature des idées sociales et religieuses d'un siècle où tout reposait sur le serment empêcha les spectateurs désintéressés dans cette querelle de comprendre la conduite patriotique du fils de Godwin, et sa déférence pour la volonté du peuple qui l'avait fait roi. L'opinion du plus grand nombre, sur le continent, fut pour Guillaume contre Harold, pour l'homme qui s'était servi des choses saintes comme d'un piège et qui se prévalait d'une fourberie pour exiger une trahison, contre l'homme qui refusait de trahir et de livrer son pays. Les négociations entamées auprès de l'Église romaine par le moine Lanfranc⁴⁸ prirent une face nouvelle et décisive, du moment qu'un archidiacre de Lisieux⁴⁹ eut porté au-delà des monts l'annonce du prétendu crime d'Harold et de toute la nation anglaise. Le duc de Normandie intentait contre le roi d'Angleterre, devant la cour pontificale, avec l'accusation de parjure, celle d'usurpation d'un héritage qui lui appartenait comme parent et légataire du roi Édouard. Il affectait le rôle d'un plaignant qui attend justice et désire que son adversaire soit écouté. Mais Harold fut vainement requis de se défendre devant la cour de Rome ; il refusa de s'avouer justiciable de cette cour, et n'y députa aucun ambassadeur, trop fier pour soumettre à des étrangers l'indépendance de sa couronne, et trop sensé pour croire à l'impartialité des juges qu'invoquait son ennemi.

⁴⁷ Édith (?-?), reine consort de Gwynedd, puis d'Angleterre.

⁴⁸ Lanfranc du Bec (v.1010-1089), Prieur du Bec puis Abbé de Saint-Étienne de Caen (1063-1070).

⁴⁹ Gilbert Mamotot, envoyé à Rome en 1066 par Guillaume le Conquérant pour convaincre le pape des droits légitimes du duc.

Le consistoire de Saint-Jean de Latran était alors gouverné par un homme dont la célébrité domine toutes celles du Moyen Âge : c'était Hildebrand, moine de Cluny, créé par le pape Nicolas II, archidiacre et chancelier de l'Église romaine. Après avoir régné sous le nom de ce pape, il fut assez puissant pour en faire élire un de son choix, Alexandre II, et pour le maintenir contre la désapprobation de la cour impériale. Toutes les vues de ce personnage, doué d'une étonnante vigueur d'esprit et de caractère, tendaient à transformer la suprématie religieuse du Saint-Siège en souveraineté universelle sur les États chrétiens. Cette révolution, commencée au neuvième siècle par la réduction de plusieurs villes de l'Italie centrale sous l'obéissance ou la suzeraineté du pape, s'était continuée dans les deux siècles suivants. Toutes les cités de la Campanie, dont le pontife de Rome était le métropolitain immédiat, avaient passé, de gré ou de force, sous sa puissance temporelle, et, par une circonstance bizarre, on avait vu, dans la première moitié du onzième siècle, des chevaliers normands, émigrés de leur pays, conduire, sous la bannière de saint Pierre, les milices romaines à cette conquête.

A la même époque, d'autres Normands, pèlerins ou aventuriers, s'étaient mis à la solde des petits seigneurs de l'Italie méridionale harcelée par les descentes des Sarrasins ; puis, comme jadis les Saxons à la solde des Bretons, ils avaient rompu leur engagement, pris les forteresses où ils commandaient et établi leur domination sur le pays. Cette nouvelle puissance, qui mettait fin au pouvoir de l'empire grec sur les villes de la Calabre et de l'Apulie, fut d'abord l'alliée naturelle de l'Église romaine, qui bientôt s'alarma de ses progrès et eut à défendre contre elle ses possessions territoriales. Après de vains efforts pour soutenir une guerre toujours malheureuse, la cour de Rome fit la paix avec les princes normands et obtint dès lors une grande autorité politique sur ces guerriers simples d'esprit et pleins de vénération pour le Saint-Siège. Les nouveaux ducs ou comtes de Calabre, d'Apulie et de Sicile, s'avouèrent vassaux du prince des apôtres et reçurent une bannière de l'Église en signe d'investiture féodale des principautés qu'ils possédaient. Ainsi l'Église romaine profitait de la puissance des armes normandes pour étendre sa

suzeraineté en Italie, et elle s'habitua à considérer les Normands comme destinés à combattre pour son service, ou à lui faire hommage de leurs conquêtes.

Telles étaient les singulières relations que le hasard des événements venait de créer, lorsqu'arrivèrent à la cour de Rome les plaintes et la requête du duc de Normandie. Plein de son idée favorite, l'archidiacre Hildebrand crut le moment propice pour tenter sur le royaume d'Angleterre ce qui avait réussi en Italie ; il fit tous ses efforts pour substituer aux débats ecclésiastiques sur la tiédeur de zèle du peuple anglais, la simonie⁵⁰ de ses évêques et le parjure de son roi, un traité offensif pour la conquête du pays. On ne peut dire s'il déclara nettement la portée de ses intentions politiques, mais la plainte de Guillaume contre Harold fut examinée dans l'assemblée des cardinaux, sans qu'il fût question d'autre chose que du droit héréditaire, du respect pour les dernières volontés d'un mort et de la sainteté du serment.

Dans ce moment décisif, plusieurs des assistants eurent des scrupules sur leur compétence comme juges et sur les liens d'un procès qui tendait à faire sanctionner par l'Église la guerre contre un peuple chrétien. Hildebrand fut blâmé par eux et, selon ses propres expressions, presque noté d'infamie pour son zèle en faveur d'une cause qui était celle de l'homicide ; mais il s'en émut peu et emporta de haute lutte une décision conforme à son avis.

Aux termes de la sentence, qui fut prononcée par le pape Alexandre II, il était permis au duc Guillaume de Normandie d'entrer en Angleterre à main armée, pour y établir son droit comme héritier du royaume en vertu du testament du roi Édouard. Une bulle d'excommunication, lancée contre Harold et tous ses adhérents, fut remise au messenger de Guillaume, et l'on joignit à cet envoi une bannière de l'Église romaine et un anneau contenant un cheveu de saint Pierre, enchâssé sous un diamant de prix. Il y avait là comme un double symbole d'investiture militaire et ecclésiastique ; et l'étendard qui allait consacrer l'invasion de l'Angleterre par le duc de Normandie était le pareil de celui que, trois ans

auparavant, le même pape avait envoyé à Roger, comte de Sicile, pour qu'il le déployât contre les musulmans dominateurs du pays.

Avant que la bulle, la bannière et l'anneau fussent arrivés, le duc Guillaume rassembla, en conseil de cabinet, ses amis les plus intimes, pour leur demander avis et secours. Ses deux frères utérins⁵¹ Eudes et Robert, dont l'un était évêque de Bayeux et l'autre comte de Mortain ; Guillaume fils d'Osbern, sénéchal de Normandie, c'est-à-dire lieutenant du duc pour l'administration civile, et quelques hauts barons, assistaient à cette conférence. Tous furent d'opinion qu'il fallait descendre en Angleterre, et promirent à Guillaume de le servir de corps et de biens, jusqu'à vendre ou engager leurs héritages. Mais ce n'est pas tout, lui dirent-ils ; il vous faut demander aide et conseil à la généralité des habitants de ce pays ; car il est de droit que qui paye la dépense soit appelé à la consentir. Guillaume alors fit convoquer, disent les chroniques, une grande assemblée d'hommes de tous états de la Normandie, gens de guerre, d'église et de négoce, les plus considérés et les plus riches. Le duc leur exposa son projet et sollicita leur concours ; puis l'assemblée se retira, afin de délibérer plus librement hors de toute influence.

Dans le débat qui suivit, les opinions parurent fortement divisées ; les uns voulaient qu'on aidât le duc de navires, de munitions et de deniers ; les autres refusaient toute espèce d'aide, disant qu'ils avaient déjà plus de dettes qu'ils n'en pouvaient payer. Cette discussion n'était pas sans tumulte, et les membres de l'assemblée, hors de leurs sièges et partagés en groupes, parlaient et gesticulaient avec grand bruit. Au milieu de ce désordre, le sénéchal de Normandie, Guillaume fils d'Osbern, éleva la voix et dit : « Pourquoi vous disputer de la sorte ? Il est votre seigneur, il a besoin de vous ; votre devoir serait de lui faire vos offres et non d'attendre sa requête. Si vous lui manquez et qu'il arrive à ses fins, de par Dieu, il s'en souviendra ; montrez donc que vous l'aimez, et agissez de bonne grâce. — Nul doute, s'écrièrent les opposants, qu'il ne soit notre seigneur ; mais n'est-ce pas assez pour nous de lui payer ses

⁵⁰ Du nom de Simon le Magicien ; trafic des choses saintes ; vente ou achat de biens spirituels, de charges ecclésiastiques. (Larousse)

⁵¹ Dans le droit de la famille et dans le droit successoral, "utérin" caractérise la relation de parenté entre des enfants nés de la même mère mais pas du même père.

rentes ? Nous ne lui devons point d'aide pour aller outre-mer : il nous a déjà trop grevés par ses guerres ; qu'il manque sa nouvelle entreprise, et notre pays est ruiné. » Après beaucoup de discours et de répliques en différents sens, l'on décida que le fils d'Osbern, qui connaissait les facultés de chacun, porterait la parole pour excuser l'assemblée de la modicité de ses offres.

Les notables normands retournèrent vers le duc, et le fils d'Osbern parla ainsi : « Je ne crois pas qu'il y ait au monde des gens plus zélés que ceux-ci ; vous savez les aides qu'ils vous ont fournies, les services onéreux qu'ils vous ont faits ; eh bien, sire, ils veulent faire davantage ; ils se proposent de vous servir au-delà de la mer comme en deçà. Allez donc en avant, et ne les épargnez en rien ; tel qui jusqu'à présent ne vous a fourni que deux bons combattants à cheval, va faire la dépense du double... ! — Eh ! Non ! Eh ! Non ! s'écrièrent à la fois les assistants, nous ne vous avons point chargé d'une telle réponse ; nous n'avons point dit cela ; cela ne sera pas ! Qu'il ait affaire dans son pays, et nous le servirons comme il lui est dû ; mais nous ne sommes point tenus de l'aider à conquérir le pays d'autrui. D'ailleurs, si nous lui faisions une seule fois double service, et si nous le suivions outre-mer, il s'en ferait un droit et une coutume pour l'avenir ; il en grèverait nos enfants ; cela ne sera pas, cela ne sera pas ! » Les groupes de dix, de vingt, de trente personnes, recommencèrent à se former : le tumulte fut général, et l'assemblée se sépara.

Le duc Guillaume, surpris et courroucé au-delà de toute mesure, dissimula cependant sa colère, et eut recours à un artifice, qui presque jamais n'a manqué son effet quand des souverains habiles ont voulu vaincre les résistances populaires. Il fit appeler séparément auprès de lui les mêmes hommes que d'abord il avait convoqués en masse ; commençant par les plus riches et les plus influents, il les pria de venir à son aide de pure grâce et par don gratuit, affirmant qu'il n'avait nul dessein de leur faire tort à l'avenir, ni d'abuser contre eux de leur propre libéralité, offrant même de leur donner acte de sa parole à cet égard par des lettres scellées de son grand sceau. Aucun n'eut le courage de prononcer isolément son refus à la face du chef du pays, dans un entretien seul à seul. Ce qu'ils accordèrent fut en-

registré aussitôt ; et l'exemple des premiers venus décida ceux qui vinrent ensuite. L'un souscrivit pour des vaisseaux, l'autre pour des hommes armés en guerre, d'autres promirent de marcher en personne ; les clercs donnèrent leur argent, les marchands leurs étoffes, et les paysans leurs denrées.

Bientôt arrivèrent de Rome la bannière consacrée et la bulle qui autorisait l'agression contre l'Angleterre. A cette nouvelle, l'empressement redoubla ; chacun apportait ce qu'il pouvait ; les mères envoyaient leurs fils s'enrôler pour le salut de leurs âmes. Guillaume fit publier son ban de guerre dans les contrées voisines ; il offrit une forte solde et le pillage de l'Angleterre à tout homme robuste qui voudrait le servir de la lance, de l'épée ou de l'arbalète. Il en vint une multitude, par toutes les routes, de loin et de près, du nord et du midi. Il en vint du Maine et de l'Anjou, du Poitou et de la Bretagne, de la France et de la Flandre, de l'Aquitaine et de la Bourgogne, des Alpes et des bords du Rhin. Tous les aventuriers de profession, tous les enfants perdus de l'Europe occidentale accoururent à grandes journées ; les uns étaient chevaliers et chefs de guerre, les autres simples piétons et sergents d'armes, comme on s'exprimait alors ; les uns offraient de servir pour une solde en argent, les autres ne demandaient que le passage et tout le butin qu'ils pourraient faire. Plusieurs voulaient de la terre chez les Anglais, un domaine, un château, une ville ; d'autres enfin souhaitaient seulement quelque riche Saxonne en mariage. Tous les vœux, toutes les prétentions de l'avarice humaine se présentèrent : Guillaume ne rebuta personne, dit la chronique normande, et fit plaisir à chacun, selon son pouvoir. Il donna d'avance à un moine de Fescamp un évêché en Angleterre.

Durant le printemps et l'été, dans tous les ports de la Normandie, des ouvriers de toute espèce furent employés à construire et à équiper des vaisseaux ; les forgerons et les armuriers fabriquaient des lances, des épées et des cottes de mailles, et des portefaix allaient et venaient sans cesse pour transporter les armes des ateliers sur les navires. Pendant que ces préparatifs se poursuivaient, Guillaume alla

en France trouver le roi Philippe I^{er}⁵² à son domaine de Saint-Germer⁵³, près de Beauvais, et, le saluant d'une formule de déférence que ses aïeux avaient souvent omise : « Vous êtes mon seigneur, lui dit-il ; s'il vous plaît de m'aider, et que Dieu me fasse la grâce d'obtenir mon droit sur l'Angleterre, je promets de vous en faire hommage, comme si je la tenais de vous. »

Le roi Philippe rassembla son conseil de barons, sans lequel il ne pouvait décider aucune affaire importante, et les barons furent d'avis qu'il ne fallait en aucune façon aider Guillaume dans sa conquête. « Vous savez, dirent-ils au roi, combien peu les Normands vous obéissent aujourd'hui ; ce sera bien autre chose quand ils posséderont l'Angleterre. D'ailleurs, secourir le duc coûterait beaucoup à notre pays, et s'il venait à faillir dans son entreprise, nous aurions la nation anglaise pour ennemie à tout jamais. » Le duc Guillaume se retira mécontent du roi de France, et il adressa par lettres une pareille demande au comte de Flandre, son beau-père, qui, sans se joindre personnellement à l'expédition projetée, la favorisa de tout son pouvoir. Portant plus loin ses tentatives diplomatiques, Guillaume conclut avec l'empereur d'Allemagne, Henri IV, un traité qui lui garantissait au besoin des secours pour la défense de la Normandie, et il obtint de Sven, roi de Danemark, le plus grand ami de la cause anglo-saxonne, des assurances d'amitié que les faits démentirent plus tard.

Malgré l'inimitié nationale des Normands et des Bretons, il existait entre les ducs de Normandie et les comtes de Bretagne des alliances de parenté qui compliquaient les relations des deux États sans les rendre moins hostiles. Au temps où le duc Robert, père de Guillaume, s'était mis en route pour son pèlerinage, il n'avait point de plus proche parent que le duc breton Alain⁵⁴, issu de Rollon par les femmes, et ce fut à lui qu'il remit en par-

tant la garde de son duché et la tutelle de son fils. Le duc Alain n'avait pas tardé à déclarer douteuse du côté paternel la naissance de son pupille, et à favoriser le parti qui voulait le priver de la succession ; mais après la défaite de ce parti au Val-des-Dunes, il mourut empoisonné, selon toute apparence, par les amis du jeune bâtard. Son fils, nommé Conan⁵⁵, lui succéda, et il régnait encore en Bretagne à l'époque du grand armement de Guillaume pour la conquête de l'Angleterre. C'était un homme audacieux, redouté de ses voisins et dont la principale ambition était de nuire au duc de Normandie, qu'il regardait comme un usurpateur et comme le meurtrier de son père. Le voyant engagé dans une entreprise difficile, Conan crut le moment favorable pour lui déclarer la guerre, et il lui fit porter par l'un de ses chambellans le message suivant :

« J'apprends que tu es prêt à passer la mer, afin de conquérir le royaume d'Angleterre. Or, le duc Robert, dont tu feins de te croire le fils, partant pour Jérusalem, remit tout son héritage au duc Alain, mon père, qui était son cousin. Mais toi et tes complices vous avez empoisonné mon père ; tu t'es approprié sa seigneurie et tu l'as retenue jusqu'à ce jour, contre toute justice, attendu que tu es bâtard. Rends-moi donc le duché de Normandie qui m'appartient, ou je te ferai la guerre à outrance, avec tout ce que j'ai de forces. »

Les historiens normands avouent que Guillaume fut effrayé de ce message, car la plus faible diversion pouvait déjouer ses projets de conquête ; mais il trouva moyen de se délivrer, sans beaucoup de peine, de l'ennemi qui se déclarait avec tant de hardiesse et d'imprudence. Le chambellan du comte de Bretagne, gagné sans doute à prix d'argent, frotta de poison l'intérieur du cor dont son maître se servait à la chasse, et, pour surcroît de précaution, il empoisonna de même ses gants et les rênes de son cheval. Conan mourut peu de jours après le retour de son messager. Le comte Eudes, qui lui succéda, se garda bien de l'imiter et d'alarmer Guillaume le Bâtard sur la validité de ses droits : au contraire, se liant avec lui d'une amitié toute nouvelle entre les Bretons et les Normands, il lui envoya ses deux fils pour le servir contre les Anglais. Ces deux jeunes gens, appelés Brian

⁵² Philippe I^{er} (1052-1108) roi des Francs de 1060 à 1108, quatrième de la dynastie dite des Capétiens directs.

⁵³ Aujourd'hui Saint-Germer-de-Fly, où se trouve une abbaye réédifiée par Drogon, évêque de Beauvais, en 1036.

⁵⁴ Alain III (v.997-1040), arrière-petit-fils de Rollon par sa mère Havoise de Normandie. Il fut duc de Bretagne de 1008 à 1040, à l'époque de Robert I^{er}, père de Guillaume.

⁵⁵ Conan II de Bretagne (v.1033-1066).

et Allan, vinrent au rendez-vous des troupes normandes accompagnés d'un corps de chevaliers de leur pays qui leur donnaient le titre de Mactierns⁵⁶, tandis que les Normands les appelaient comtes. D'autres riches Bretons, qui n'étaient point de pure race celtique et portaient des noms à tournure française, comme Robert de Vitré, Bertrand de Dinan, Raoul de Fougères et Raoul de Gaël, se rendirent pareillement auprès du duc de Normandie, pour lui offrir leurs services.

Le rendez-vous des navires et des gens de guerre était à l'embouchure de la Dive, rivière qui se jette dans l'Océan, entre la Seine et l'Orne. Durant un mois, les vents furent contraires et retinrent la flotte normande au port. Ensuite une brise du sud la poussa jusqu'à l'embouchure de la Somme au mouillage de Saint-Valery⁵⁷. Là, les mauvais temps recommencèrent, et il fallut attendre plusieurs jours. La flotte mit à l'ancre et les troupes campèrent sur le rivage, fort incommodées par la pluie qui ne cessait de tomber à flots. Pendant ce retard, quelques-uns des vaisseaux, fracassés par une tempête violente, périrent avec leurs équipages ; cet accident causa une grande rumeur parmi les troupes, fatiguées d'un long campement.

Dans l'oisiveté de leurs journées, les soldats passaient des heures à converser sous la tente, à se communiquer leurs réflexions sur les périls du voyage et les difficultés de l'entreprise. Il n'y avait point encore eu de combat, disait-on, et déjà beaucoup d'hommes étaient morts ; l'on calculait et l'on exagérait le nombre des cadavres que la mer avait rejetés sur le sable. Ces bruits abattaient l'ardeur des aventuriers d'abord si pleins de zèle ; quelques-uns même rompirent leur engagement et se retirèrent. Pour arrêter cette disposition funeste à ses projets, le duc Guillaume faisait enterrer secrètement les morts, et augmentait les rations de vivres et de liqueurs fortes. Mais le défaut d'activité ramenait toujours les mêmes pensées de tristesse et de découragement. « Bien fou, disaient les soldats en murmurant, bien fou est l'homme qui pré-

tend s'emparer de la terre d'autrui ; Dieu s'offense de pareils desseins, et il le montre en nous refusant le bon vent. »

Guillaume, en dépit de sa force d'âme et de sa présence d'esprit habituelle, était en proie à de vives inquiétudes qu'il avait peine à dissimuler. On le voyait fréquemment se rendre à l'église de Saint-Valery, patron du lieu, y rester longtemps en prières, et chaque fois qu'il en sortait, regarder au coq qui surmontait le clocher quelle était la direction du vent. S'il paraissait tourner au sud, le duc se montrait joyeux ; mais s'il soufflait du nord ou de l'ouest, son visage et sa contenance redevenaient tristes. Soit par un acte de foi sincère, soit pour fournir quelque distraction aux esprits abattus et découragés, il envoya prendre processionnellement, dans l'église, la châsse qui contenait les reliques du saint, et la fit porter en grande pompe à travers le camp. Toute l'armée se mit en oraison ; les chefs firent de riches offrandes ; chaque soldat, jusqu'au dernier, donna sa pièce de monnaie, et la nuit suivante, comme si le ciel eût fait un miracle, les vents changèrent et le temps redevint calme et serein. Au point du jour, c'était le 27 septembre, le soleil, jusque-là obscurci de nuages, parut dans tout son éclat. Aussitôt le camp fut levé, tous les apprêts de l'embarquement s'exécutèrent avec beaucoup d'ardeur et non moins de promptitude, et, quelques heures avant le coucher du soleil, la flotte entière appareilla. Sept cents navires à grande voile et plus d'un millier de bateaux de transport se mirent en mouvement pour gagner le large, au bruit des trompettes et d'un immense cri de joie poussé par soixante mille bouches.

Le vaisseau que montait le duc Guillaume marchait en tête, portant, au haut de son mât, l'étendard envoyé par le pape, et une croix en guise de pavillon. Ses voiles étaient de diverses couleurs, et l'on y voyait peints en plusieurs endroits les trois lions, enseigne de Normandie ; à la proue était sculptée la figure d'un enfant tenant une bannière et sonnant de la trompette. Enfin de grands fanaux élevés sur les hunes, précaution nécessaire pour une traversée de nuit, devaient servir de phare à toute la flotte et lui indiquer le point de ralliement. Ce bâtiment, meilleur voilier que les autres, les précéda tant que dura le jour, et, la nuit, il les laissa loin en arrière. Au matin, le

⁵⁶ En Bretagne, surtout depuis le neuvième siècle, se sont les "possesseurs du sol", les chefs. (cf "Revue historique de l'Ouest", tome VIII, page 688, Eugène Lefol imp. et lib., Vannes 1892)

⁵⁷ Aujourd'hui Saint-Valery-sur-Somme, commune située dans le département de la Somme.

duc fit monter un matelot au sommet du mât, pour voir si les autres vaisseaux venaient : « Je ne vois que le ciel et la mer », dit le matelot, et aussitôt on jeta l'ancre. Le duc affecta une contenance gaie, et, de peur que le souci et la crainte ne se répandissent parmi l'équipage, il fit servir un repas copieux et des vins fortement épicés. Le matelot remonta et dit que cette fois il apercevait quatre vaisseaux ; la troisième fois, il s'écria : « Je vois une forêt de mâts et de voiles. »

Pendant que ce grand armement se préparait en Normandie, Harald, roi de Norvège, fidèle à ses engagements envers le Saxon Tostig, avait rassemblé deux cents vaisseaux de guerre et de transport. La flotte resta quelque temps à l'ancre, et l'armée norvégienne, attendant le signal du départ, campait sur le rivage, comme les Normands à l'embouchure de la Somme. Des impressions vagues de découragement et d'inquiétude s'y manifestèrent par les mêmes causes, mais sous des apparences plus sombres, et conformes à l'imagination rêveuse des hommes du Nord. Plusieurs soldats crurent avoir dans leur sommeil des révélations prophétiques. L'un d'eux songea qu'il voyait ses compagnons débarqués sur la côte d'Angleterre et en présence de l'armée des Anglais ; que devant le front de cette armée courait, à cheval sur un loup, une femme de taille gigantesque ; le loup tenait dans sa gueule un cadavre humain dégouttant de sang, et quand il avait achevé de le dévorer, la femme lui en donnait un autre. Un second soldat rêva que la flotte partait, et qu'une foule d'aigles, de vautours, de corbeaux et d'autres oiseaux de proie étaient perchés sur les mâts et à l'arrière des vaisseaux : sur un rocher voisin était une femme assise, tenant un sabre nu, regardant et comptant les navires : « Allez, disait-elle, oiseaux du carnage, allez avec bon espoir, vous aurez à manger, vous aurez à choisir, car je serai là, j'y serai, je vais avec eux. » On remarqua, non sans effroi, qu'au moment où Harald mit le pied sur sa chaloupe royale, le poids de son corps la fit enfoncer beaucoup plus que de coutume.

Malgré ces présages sinistres, l'expédition se mit en route vers le sud-ouest, sous la conduite du roi et de son fils Olaf. Avant d'aborder en Angleterre, ils relâchèrent aux

Orcades⁵⁸, îles peuplées d'hommes de race scandinave, et deux chefs, ainsi que l'évêque de ces îles, se joignirent à eux. Ils côtoyèrent ensuite le rivage oriental de l'Écosse, et c'est là qu'ils rencontrèrent Tostig et ses vaisseaux. Ils firent voile ensemble, et attaquèrent, en passant, la ville maritime de Scarborough. Voyant les habitants disposés à se défendre opiniâtrement, ils s'emparèrent d'un rocher à pic qui dominait la ville, y élevèrent un bûcher énorme de troncs d'arbres, de branches et de chaume, qu'ils firent rouler sur les maisons ; puis, à la faveur de l'incendie, ils forcèrent les portes de la ville et la pillèrent. Relevés, par ce premier succès, de leurs terreurs superstitieuses, ils doublèrent gaiement la pointe de Holderness, à l'embouchure de l'Humber, et remontèrent le cours du fleuve.

De l'Humber ils passèrent dans l'Ouse, qui s'y jette et coule près d'York. Tostig, qui dirigeait le plan de campagne des Norvégiens, voulait, avant tout, reconquérir avec leur aide cette capitale de son ancien gouvernement⁵⁹, afin de s'y installer de nouveau. Morkar, son successeur, Edwin, frère de celui-ci, et le jeune Walteof, fils de Siward, chef de la province de Huntingdon, rassemblèrent les habitants de toute la contrée voisine, et livrèrent bataille aux étrangers, au sud d'York, sur la rive de l'Humber ; d'abord vainqueurs, ensuite forcés à la retraite, ils se renfermèrent dans la ville, où les Norvégiens les assiégèrent. Tostig prit le titre de chef du Northumberland, et fit des proclamations datées du camp des étrangers : quelques hommes faibles le reconnurent, et un petit nombre d'aventuriers ou de mécontents se rendit à son appel.

Pendant que ces choses se passaient dans le nord, le roi des Anglo-Saxons se tenait avec toutes ses forces sur les côtes du sud pour observer les mouvements de Guillaume, dont, l'invasion, à laquelle on s'attendait depuis longtemps, causait d'avance beaucoup d'alarmes. Harold avait passé tout l'été sur ses gardes, près des lieux de débarquement les plus voisins de la Normandie ; mais le retard de l'expédition commençait à faire croire qu'elle ne serait point prête avant l'hiver. D'ailleurs les périls étaient plus grands de la part des ennemis du nord, déjà maîtres d'une partie du territoire anglais, que de la part de

⁵⁸ Juste au nord de l'Écosse, à un jet de pierre.

⁵⁹ Le comté de Northumbrie.

l'autre ennemi, qui n'avait point encore mis le pied en Angleterre ; et le fils de Godwin, hardi et vif dans ses projets, espérait, en peu de jours, avoir chassé les Norvégiens et être de retour à son poste pour recevoir les Normands. Il partit à grandes journées, à la tête de ses meilleures troupes, et arriva de nuit sous les murs d'York, au moment où la ville venait de capituler pour se rendre aux alliés de Tostig. Les Norvégiens n'y avaient pas encore fait leur entrée ; mais, sur la parole des habitants, et dans leur conviction de l'impossibilité où l'on était de rétracter cette parole, ils avaient rompu les lignes de siège et fait reposer leurs soldats. De leur côté, les habitants d'York ne songeaient qu'à recevoir le lendemain même Tostig et le roi de Norvège, qui devaient tenir dans la ville un grand conseil, y régler le gouvernement de toute la province, et distribuer aux étrangers et aux transfuges les terres des Anglais rebelles.

L'arrivée imprévue du roi saxon, qui avait marché de manière à éviter les postes ennemis, changea toutes ces dispositions. Les citoyens d'York reprirent les armes, et les portes de la ville furent fermées et gardées de façon qu'aucun homme ne pût en sortir pour se rendre au camp des Norvégiens. Le jour suivant fut un de ces jours d'automne où le soleil se montre encore dans toute sa force ; la portion de l'armée norvégienne qui sortit du camp sur l'Humber pour accompagner son roi vers York, ne croyant point avoir d'adversaires à combattre, vint sans cottes de mailles, à cause de la chaleur, et ne garda pour armes défensives que des casques et des boucliers.

A quelque distance de la ville, les Norvégiens aperçurent tout à coup un grand nuage de poussière, et sous ce nuage, quelque chose de brillant comme l'éclat du fer au soleil. « Quels sont ces hommes qui marchent vers nous ? dit le roi à Tostig. — Ce ne peut être, répondit le Saxon, que des Anglais qui viennent demander grâce et implorer notre amitié. » La masse d'hommes qui s'avancait, grandissant à mesure, parut bientôt comme une armée nombreuse, rangée en ordre de bataille. L'ennemi ! L'ennemi ! crièrent les Norvégiens, et ils détachèrent trois cavaliers pour aller porter aux gens de guerre restés au camp et sur les navires l'ordre de venir en

toute hâte. Le roi Harald, fils de Sigurd⁶⁰, déploya son étendard ; les combattants se rangèrent autour sur une ligne peu profonde, et courbée vers les extrémités. Ils se tenaient serrés les uns contre les autres, et leurs lances étaient plantées en terre, la pointe inclinée vers l'ennemi : il leur manquait à tous la partie la plus importante de leur armure. Le roi de Norvège, en parcourant les rangs sur son cheval noir, chanta des vers improvisés, dont un fragment nous a été transmis par les historiens du Nord : « Combattons, disait-il, marchons, quoique sans cuirasses, sous le tranchant du fer bleuâtre ; nos casques brillent au soleil, c'est assez pour des gens de cœur. »

Avant le choc des deux armées, vingt cavaliers saxons, hommes et chevaux, couverts de fer, s'approchèrent des lignes des Norvégiens ; l'un d'entre eux cria d'une voix forte : « Où est Tostig, fils de Godwin ? — Le voici, répondit le fils de Godwin lui-même. — Si tu es Tostig, reprit le messenger, ton frère te fait dire par ma bouche qu'il te salue, et t'offre la paix, son amitié et tes anciens honneurs. — Voilà de bonnes paroles, et bien différentes des affronts et des hostilités qu'on m'a fait subir depuis un an. Mais, si j'accepte ces offres, qu'y aura-t-il pour le noble roi Harald, fils de Sigurd, mon fidèle allié ? — Il aura, reprit le messenger, sept pieds de terre anglaise, ou un peu plus, car sa taille passe celle des autres hommes. — Dis donc à mon frère, répliqua Tostig, qu'il se prépare à combattre : car jamais il n'y aura qu'un menteur qui aille raconter que le fils de Godwin a délaissé le fils de Sigurd. »

Le combat commença aussitôt, et, au premier choc des deux armées, le roi de Norvège reçut un coup de flèche qui lui traversa la gorge. Tostig prit le commandement ; et alors son frère Harold envoya une seconde fois lui offrir la paix et la vie, pour lui et pour les Norvégiens. Mais tous s'écrièrent qu'ils aimaient mieux mourir que de rien devoir aux Saxons. Dans ce moment, les hommes des vaisseaux arrivèrent, armés de cuirasses, mais fatigués de leur course sous un soleil ardent. Quoique nombreux, ils ne soutinrent pas l'attaque des Anglais, qui avaient déjà rompu la première ligne de bataille et pris le drapeau royal. Tostig fut tué avec la plupart des chefs norvé-

⁶⁰ Sigurd Syr (970-1018), sous-roi de Ringerike jusqu'en 1018.

giens, et, pour la troisième fois, Harold offrit la paix aux vaincus. Ceux-ci l'acceptèrent ; Olaf, fils du roi mort, l'évêque et l'un des chefs des îles Orcades se retirèrent avec vingt-trois navires, après avoir juré amitié à l'Angleterre. Le pays des Anglais fut ainsi délivré d'une nouvelle invasion des hommes du Nord. Mais, pendant que ces ennemis s'éloignaient pour ne plus revenir, d'autres ennemis s'approchaient, et le même souffle de vent qui agitait alors les bannières saxonnes victorieuses gonflait les voiles normandes, et les poussait vers la côte de Sussex. Par un hasard malheureux, les vaisseaux qui avaient longtemps croisé devant cette côte venaient de rentrer faute de vivres. Les troupes de Guillaume abordèrent ainsi sans résistance à Pevensey, près de Hastings, le 28 septembre de l'année 1066, trois jours après la victoire d'Harold sur les Norvégiens. Les archers débarquèrent d'abord ; ils portaient des vêtements courts, et leurs cheveux étaient rasés ; ensuite descendirent les gens à cheval, portant des cottes de mailles et des heaumes en fer poli de forme conique, armés de longues et fortes lances, et d'épées droites à deux tranchants. Après eux sortirent les travailleurs de l'armée, pionniers, charpentiers et forgerons, qui déchargèrent, pièce à pièce, sur le rivage, trois châteaux de bois, taillés et préparés d'avance.

Le duc ne prit terre que le dernier de tous ; au moment où son pied touchait le sable, il fit un faux pas et tomba sur la face. Un murmure s'éleva ; des voix crièrent : « Dieu nous garde ! C'est mauvais signe. » Mais Guillaume, se relevant, dit aussitôt : « Qu'avez-vous ? Quelle chose vous étonne ? J'ai saisi cette terre de mes mains, et par la splendeur de Dieu, tant qu'il y en a, elle est à nous. » Cette vive repartie arrêta subitement l'effet du mauvais présage. L'armée prit sa route vers la ville de Hastings, et, près de ce lieu, on traça un camp, et l'on construisit deux des châteaux de bois, dans lequel on plaça des vivres. Des corps de soldats parcoururent toute la contrée voisine, pillant et brûlant les maisons. Les Anglais fuyaient de leurs demeures, cachaient leurs meubles et leur bétail, et se portaient en foule vers les églises et les cimetières qu'ils croyaient le plus sûr asile contre un ennemi chrétien comme eux. Mais, dans leur soif de butin, les Normands tenaient peu de compte

de la sainteté des lieux et ne respectaient aucun asile.

Harold était à York, blessé et se reposant de ses fatigues, quand un messenger vint en grande hâte lui dire que le duc de Normandie avait débarqué et planté sa bannière sur le territoire anglo-saxon. Il se mit en marche vers le sud avec son armée victorieuse, publiant, sur son passage, l'ordre à tous les chefs de provinces de faire armer leurs milices et de les conduire à Londres. Les combattants de l'ouest vinrent sans délai ; ceux du nord tardèrent à cause de la distance ; mais cependant il y avait lieu de croire que le roi d'Angleterre se verrait bientôt entouré de toutes les forces du pays. Un de ces Normands, en faveur desquels on avait dérogé autrefois à la loi d'exil portée contre eux, et qui maintenant jouaient le rôle d'espions et d'agents secrets de l'envahisseur, manda au duc Guillaume d'être sur ses gardes, et que, dans quatre jours, le fils de Godwin aurait avec lui cent mille hommes. Harold trop impatient n'attendit pas les quatre jours ; il ne put maîtriser son désir d'en venir aux mains avec les étrangers, surtout quand il apprit les ravages de toute espèce qu'ils faisaient autour de leur camp. L'espoir d'épargner quelques maux à ses compatriotes, peut-être l'envie de tenter contre les Normands une attaque brusque et imprévue, comme celle qui lui avait réussi contre les Norvégiens, le déterminèrent à se mettre en marche vers Hastings, avec des forces quatre fois moindres que celles du duc de Normandie.

Mais le camp de Guillaume était soigneusement gardé contre une surprise, et ses postes s'étendaient au loin. Des détachements de cavalerie avertirent, en se repliant, de l'approche du roi saxon, qui, disaient-ils, accourait en furieux. Prévenu dans son dessein d'assaillir l'ennemi à l'improviste, Harold fut contraint de modérer sa fougue ; il fit halte à la distance de sept milles⁶¹ du camp des Normands, et, changeant tout d'un coup de tactique, il se retrancha, pour les attendre, derrière des fossés et des palissades. Des espions, parlant le français, furent envoyés par lui près de l'armée d'outremer, pour observer ses dispositions et évaluer ses forces. A leur retour, ils racontèrent qu'il y avait plus de prêtres

⁶¹ Un peu plus de onze kilomètres.

dans le camp de Guillaume que de combattants du côté des Anglais. Ils avaient pris pour des prêtres tous les soldats de l'armée normande qui portaient la barbe rase et les cheveux courts, parce que les Anglais avaient coutume de laisser croître leurs cheveux et leur barbe. Harold ne put s'empêcher de sourire à ce récit : « Ceux que vous avez trouvés en si grand nombre, dit-il, ne sont point des prêtres, mais de braves gens de guerre qui nous feront voir ce qu'ils valent. » Plusieurs des chefs saxons conseillèrent à leur roi d'éviter le combat et de faire sa retraite vers Londres, en ravageant tout le pays, pour affamer les envahisseurs. « Moi, répondit Harold, que je ravage le pays qui m'a été donné en garde ! Par ma foi, ce serait trahison, et je dois tenter plutôt les chances de la bataille avec le peu d'hommes que j'ai, mon courage et ma bonne cause. »

Le duc normand, que son caractère entièrement opposé portait, en toute circonstance, à ne négliger aucun moyen, et à mettre l'intérêt au-dessus de la fierté personnelle, profita de la position défavorable où il voyait son adversaire, pour lui renouveler ses demandes et ses sommations. Un moine appelé Dom Hugues Maigrot vint inviter, au nom de Guillaume, le roi saxon à faire de trois choses l'une : ou se démettre de la royauté en faveur du duc de Normandie, ou s'en rapporter à l'arbitrage du pape pour décider qui des deux devait être roi, ou enfin remettre cette décision à la chance d'un combat singulier. Harold répondit brusquement : « Je ne me démettrai point de mon titre, ne m'en rapporterai point au pape et n'accepterai point le combat. » Sans se rebuter de ces refus positifs, Guillaume envoya de nouveau le moine normand, auquel il dicta ses instructions dans les termes suivants : « Va dire à Harold que, s'il veut tenir son ancien pacte avec moi, je lui laisserai tout le pays qui est au-delà du fleuve de l'Humber, et que je donnerai à son frère Gurth toute la terre que tenait Godwin ; que s'il s'obstine à ne point prendre ce que je lui offre, tu lui diras, devant ses gens, qu'il est parjure et menteur, que lui et tous ceux qui le soutiendront sont excommuniés de la bouche du pape, et que j'en ai la bulle. »

Dom Hugues Maigrot prononça ce message d'un ton solennel, et la chronique normande dit qu'au mot d'excommunication, les chefs

anglais s'entre-regardèrent comme en présence d'un grand péril. L'un d'eux prit alors la parole : « Nous devons combattre, dit-il, quel que soit pour nous le danger ; car il ne s'agit pas ici d'un nouveau seigneur à recevoir comme si notre roi était mort ; il s'agit de bien autre chose. Le duc de Normandie a donné nos terres à ses barons, à ses chevaliers, à tous ses gens ; et la plus grande partie lui en ont déjà fait hommage ; ils voudront tous avoir leur don, si le duc devient notre roi ; et lui-même sera tenu de leur livrer nos biens, nos femmes et nos filles ; car tout leur est promis d'avance. Ils ne viennent pas seulement pour nous ruiner, mais pour ruiner aussi nos descendants, pour nous enlever le pays de nos ancêtres ; et que ferons-nous, où irons-nous, quand nous n'aurons plus de pays ? » Les Anglais promirent, d'un serment unanime, de ne faire ni paix, ni trêve, ni traité avec l'envahisseur, et de mourir ou de chasser les Normands.

Tout un jour fut employé à ces messages inutiles ; c'était le dix-huitième depuis le combat livré aux Norvégiens près d'York. La marche précipitée d'Harold n'avait encore permis à aucun nouveau corps de troupes de le rejoindre à son camp. Edwin et Morkar, les deux grands chefs du nord, étaient à Londres, ou en chemin vers Londres ; il ne venait que des volontaires, un à un, ou par petites bandes, des bourgeois armés à la hâte, des religieux qui abandonnaient leurs cloîtres pour se rendre à l'appel du pays. Parmi ces derniers on vit arriver Leofrik, abbé du grand monastère de Peterborough, près d'Ely, et l'abbé de Hida, près de Winchester, qui amenait douze moines de sa maison et vingt hommes d'armes levés à ses frais.

L'heure du combat paraissait prochaine ; les deux frères d'Harold, Gurth et Leofwin, avaient pris leur poste auprès de lui ; le premier tenta de le persuader de ne point assister à l'action, mais d'aller vers Londres chercher de nouveaux renforts, pendant que ses amis soutiendraient l'attaque des Normands. Harold, disait-il, tu ne peux nier que, soit de force, soit de bon gré, tu n'aies fait au duc Guillaume un serment sur les corps des saints ; pourquoi te hasarder au combat avec un parjure contre toi ? Nous qui n'avons rien juré, la guerre est pour nous de toute justice ; car nous défendons notre pays. Laisse-nous

donc seuls livrer bataille ; tu nous aideras si nous plions, et si nous mourons, tu nous vengeras. A ces paroles touchantes dans la bouche d'un frère, Harold répondit que son devoir lui défendait de se tenir à l'écart pendant que les autres risquaient leur vie ; trop plein de confiance dans son courage et dans la bonté de sa cause, il disposa les troupes pour le combat.

Sur le terrain qui porta depuis, et qui aujourd'hui porte encore le nom de lieu de la bataille, les lignes des Anglo-Saxons occupaient une longue chaîne de collines fortifiées par un rempart de pieux et de claies d'osier. Dans la nuit du 13 octobre, Guillaume fit annoncer aux Normands que le lendemain serait jour de combat. Des prêtres et des religieux qui avaient suivi, en grand nombre, l'armée d'invasion, se réunirent pour prier et chanter des litanies, pendant que les gens de guerre préparaient leurs armes. Ceux-ci, après ce premier soin, employèrent le temps qui leur restait à faire la confession de leurs péchés, soit à un homme d'Église, s'ils en trouvaient un, soit entre compagnons sous la tente. Dans l'autre armée, la nuit se passa d'une manière bien différente ; tout entiers à l'exaltation patriotique et pleins d'une confiance en eux-mêmes que l'événement devait démentir, les Saxons se divertissaient avec grand bruit et chantaient de vieux chants nationaux, en vidant, autour de leurs feux, des cornes remplies de bière et de vin.

Au matin, dans le camp normand, l'évêque de Bayeux, frère utérin du duc Guillaume, célébra la messe et bénit les troupes, armé d'un haubert sous son rochet⁶² ; puis il monta un grand coursier blanc, prit un bâton de commandement et fit ranger la cavalerie. L'armée se divisa en trois colonnes d'attaque : à la première étaient les gens d'armes venus des comtés de Boulogne et de Ponthieu, avec la plupart des aventuriers engagés individuellement pour une solde ; à la seconde se trouvaient les auxiliaires bretons, manceaux⁶³ et poitevins ; Guillaume en personne commandait la troisième, formée de la chevalerie normande. En tête et sur les flancs de chaque corps de bataille, marchaient plusieurs rangs

de fantassins armés à la légère, vêtus de casques matelassés, et portant de longs arcs de bois ou des arbalètes d'acier. Le duc montait un cheval d'Espagne, qu'un riche Normand lui avait amené d'un pèlerinage à Saint-Jacques en Galice. Il tenait suspendues à son cou, les plus révérees d'entre les reliques sur lesquelles Harold avait juré, et l'étendard béni par le pape était porté à côté de lui par un jeune homme appelé Toustain le Blanc⁶⁴. Au moment où les troupes allaient se mettre en marche, le duc élevant la voix, leur parla en ces termes :

« Mes vrais et loyaux amis, vous avez passé la mer pour l'amour de moi et vous êtes mis en aventure de mort, ce dont je me tiens grandement obligé envers vous. Sachez que c'est pour une bonne querelle que nous allons combattre, et que ce n'est pas seulement pour conquérir ce royaume que je suis venu ici d'outre-mer. Les gens de ce pays, vous ne l'ignorez pas, sont faux et doubles, parjures et traîtres. Ils ont tué sans cause les Danois, hommes, femmes et enfants, dans la nuit de la Saint-Brice⁶⁵ ; ils ont décimé les compagnons d'Alfred, frère d'Édouard, mon parent, et l'ont aveuglé et mis à mort. Ils ont fait encore d'autres cruautés et trahisons contre les Normands ; vous vengerez aujourd'hui ces méfaits, s'il plaît à Dieu. Pensez à bien combattre et mettez tout à mort, car si nous pouvons les vaincre, nous serons tous riches. Ce que je gagnerai, vous le gagnerez : si je conquiers, vous conquerrerez ; si je prends la terre, vous l'aurez. Pensez aussi au grand honneur que vous aurez aujourd'hui, si la victoire est à nous, et songez bien que si vous êtes vaincus, vous êtes morts sans remède, car vous n'avez aucune voie de retraite. Vous trouverez devant vous, d'un côté des armes et un pays inconnu, de l'autre, la mer et des armes. Qui fuira sera mort, qui se battra bien sera sauvé. Pour Dieu ! Que chacun fasse bien son devoir, et la journée sera pour nous. »

⁶⁴ Robert Toustain (1010-après 1066), chevalier, porteur d'étendard de Guillaume le Conquérant à la bataille d'Hastings.

⁶⁵ Le massacre de la Saint-Brice se déroule le 13 novembre 1002, jour de la fête de saint Brice, lorsque le roi anglais Æthelred le Malavisé ordonne le massacre de tous les Danois du royaume d'Angleterre. Lire aussi à ce sujet François Émile de Bonnechose : "Histoire d'Angleterre depuis les temps les plus reculés" tome 1, page 132 (Didier et c^{ie}, Paris 1858).

⁶² Si le "haubert" est une chemise de mailles à manches et à capuchon ; le "rochet" est un vêtement assimilé au mantelet.

⁶³ Habitants de la ville ou de la région du Mans.

L'armée se trouva bientôt en vue du camp saxon, au nord-ouest de Hastings. Les prêtres et les moines qui l'accompagnaient se détachèrent, et montèrent sur une hauteur voisine, pour prier et regarder le combat. Un Normand, appelé Taillefer⁶⁶, poussa son cheval en avant du front de bataille, et entonna le chant, fameux dans toute la Gaule, de Charlemagne et de Roland⁶⁷. En chantant, il jouait de, son épée, la lançait en l'air avec force, et la recevait dans sa main droite ; les Normands répétaient ses refrains ou criaient : « Dieu aide ! Dieu aide ! »

A portée de trait, les archers commencèrent à lancer leurs flèches, et les arbalétriers leurs carreaux, mais la plupart des coups furent amortis par le haut parapet des redoutes saxonnes. Les fantassins armés de lances et la cavalerie s'avancèrent jusqu'aux portes des retranchements, et tentèrent de les forcer. Les Anglo-Saxons, tous à pied autour de leur étendard planté en terre, et formant derrière leurs palissades une masse compacte et solide, reçurent les assaillants à grands coups de hache, qui, d'un revers, brisaient les lances et coupaient les armures de mailles. Les Normands, ne pouvant pénétrer dans les redoutes ni en arracher les pieux, se replièrent, fatigués d'une attaque inutile, vers la division que commandait Guillaume.

Le duc alors fit avancer de nouveau tous ses archers, et leur ordonna de ne plus tirer droit devant eux, mais de lancer leurs traits en haut, pour qu'ils tombassent par-dessus le rempart du camp ennemi. Beaucoup d'Anglais furent blessés, la plupart au visage, par suite de cette manœuvre ; Harold lui-même eut l'œil crevé d'une flèche, mais il n'en continua pas moins de commander et de combattre. L'attaque des gens de pied et de cheval recommença de près, aux cris de « Notre-Dame ! Dieu aide ! Dieu aide ! » Mais les Normands furent repoussés, à l'une des portes du camp, jusqu'à un grand ravin recouvert de broussailles et d'herbes, où leurs chevaux trébuchèrent et où

ils tombèrent pêle-mêle, et périrent en grand nombre. Il y eut un moment de terreur dans l'armée d'outre-mer. Le bruit courut que le duc avait été tué, et, à cette nouvelle, la fuite commença. Guillaume se jeta lui-même au-devant des fuyards et leur barra le passage, les menaçant et les frappant de sa lance, puis se découvrant la tête : « Me voilà, leur cria-t-il, regardez-moi, je vis encore, et je vaincrai avec l'aide de Dieu. »

Les cavaliers retournèrent aux redoutes ; mais ils ne purent davantage en forcer les portes ni faire brèche : alors le duc s'avisait d'un stratagème, pour faire quitter aux Anglais leur position et leurs rangs ; il donna l'ordre à mille cavaliers de s'avancer et de fuir aussitôt. La vue de cette déroute simulée fit perdre aux Saxons leur sang-froid ; ils coururent tous à la poursuite, la hache suspendue au cou. A une certaine distance, un corps posté à dessein joignit les fuyards, qui tournèrent bride, et les Anglais, surpris dans leur désordre, furent assaillis de tous côtés à coups de lance et d'épée dont ils ne pouvaient se garantir, ayant les deux mains occupées à manier leurs grandes haches. Quand ils eurent perdu leurs rangs, les clôtures des redoutes furent enfoncées ; cavaliers et fantassins y pénétrèrent ; mais le combat fut encore vif, pêle-mêle et corps à corps. Guillaume eut son cheval tué sous lui ; le roi Harold et ses deux frères tombèrent morts au pied de leur étendard, qui fut arraché et remplacé par la bannière envoyée de Rome. Les débris de l'armée anglaise, sans chef et sans drapeau, prolongèrent la lutte jusqu'à la fin du jour, tellement que les combattants des deux partis ne se reconnaissaient plus qu'au langage.

Alors finit cette résistance désespérée ; les compagnons d'Harold se dispersèrent, et beaucoup moururent sur les chemins de leurs blessures et de la fatigue du combat. Les cavaliers normands les poursuivaient sans relâche, ne faisant quartier à personne. Ils passèrent la nuit sur le champ de bataille, et le lendemain, au point du jour, le duc Guillaume rangea ses troupes et fit faire l'appel de tous les hommes qui avaient passé la mer à sa suite, d'après le rôle qu'on en avait dressé avant le départ, au port de Saint-Valery. Un grand nombre d'entre eux, morts ou mourants, gisaient à côté des vaincus. Les heureux qui survivaient eurent, pour premier gain de

⁶⁶ Taillefer, parfois Ivo Taillefer, est le nom d'un personnage probablement légendaire qui participe à la bataille d'Hastings, il incarne le type même du jongleur-chevalier et ses exploits sont rapportés par plusieurs auteurs médiévaux dont Wace, qui conte ses actions en vers dans son "Roman de Rou" (op. cit.).

⁶⁷ "La chanson de Roland" bien sûr. (Georges Kastner "Les chants de l'armée française", page 16, G.Brandus, Dufour et c^{ie}, Paris 1855).

leur victoire, la dépouille des ennemis morts. En retournant les cadavres, on en trouva treize vêtus d'un habit de moine sous leurs armes : c'étaient l'abbé de Hida et ses douze compagnons. Le nom de leur monastère fut inscrit le premier sur le livre noir des conquérants.

Les mères et les femmes de ceux qui étaient venus de la contrée voisine combattre et mourir avec leur roi, se réunirent pour rechercher ensemble et ensevelir les corps de leurs proches. Celui du roi Harold demeura quelque temps sur le champ de bataille, sans que personne osât le réclamer. Enfin la veuve de Godwin, appelée Gytha⁶⁸, surmontant sa douleur, envoya un message au duc Guillaume, pour lui demander la permission de rendre à son fils les derniers honneurs. Elle offrait, disaient les historiens normands, de donner en or le poids du corps de son fils. Le duc refusa durement, et dit que l'homme qui avait menti à sa foi et à sa religion n'aurait d'autre tombeau qu'un tas de pierres sur le sable du rivage. Il donna commission à l'un de ses capitaines, appelé Guillaume Malet⁶⁹, de faire que le vaincu d'Hastings fût ainsi enterré comme un ignoble malfaiteur.

Mais, par une cause qu'on ignore, cet ordre ne s'exécuta point ; le corps du dernier roi anglo-saxon reçut une sépulture honorable dans l'église collégiale de Waltham qu'Harold lui-même avait fondée, et voici la tradition à la fois touchante et douteuse qui existait à cet égard. On disait que deux chanoines de Waltham, Osgod et Ailrik, députés par leur chapitre pour voir l'issue de la bataille, obtinrent du vainqueur adouci pour eux la grâce d'emporter dans leur église les restes de leur bienfaiteur. Ils allèrent à l'amas des corps dépouillés d'armes et de vêtements, les examinèrent avec soin l'un après l'autre, et ne reconnurent point celui qu'ils cherchaient, tant ses blessures l'avaient défiguré. Tristes, et désespérant de réussir seuls dans cette recherche, ils s'adressèrent à une femme qu'Harold, avant d'être roi, avait entretenue comme maîtresse, et la prièrent de se joindre à eux. Elle s'appelait Édith, et on la surnommait la Belle au cou de cygne⁷⁰. Elle consentit à suivre les

deux prêtres, et fut plus habile qu'eux à découvrir le cadavre de celui qu'elle avait aimé. Tous ces événements sont racontés par les chroniqueurs de race anglaise avec un ton d'abattement qu'il est difficile de reproduire. Ils nomment le jour de la bataille un jour amer, un jour de mort, un jour souillé du sang des nobles et des braves. « Angleterre, que dirai-je de toi, s'écrie l'historien de l'église d'Ely, que raconterai-je à nos descendants ? Que tu as perdu ton roi national et que tu es tombée au pouvoir de l'étranger ; que tes fils ont péri misérablement ; que tes conseillers et tes chefs sont vaincus, morts ou déshérités. » Bien longtemps après le jour de ce fatal combat, la superstition patriotique crut voir encore des taches de sang sur le terrain où il avait eu lieu ; elles se montraient, disait-on, sur les hauteurs au nord-ouest d'Hastings, quand la pluie avait humecté le sol.

Aussitôt après sa victoire, Guillaume fit vœu de bâtir en cet endroit un couvent sous l'invocation de la sainte Trinité et de saint Martin, le patron des guerriers de la Gaule. Ce vœu ne tarda pas à être accompli, et le grand autel du nouveau monastère fut élevé au lieu même où l'étendard du roi Harold avait été planté et abattu. L'enceinte des murs extérieurs fut tracée autour de la colline que les plus braves des Anglais avaient couverte de leurs corps, et toute la lieue de terre circonvoisine, où s'étaient passées les diverses scènes du combat, devint la propriété de cette abbaye, qu'on appela, en langue normande, Abbaye de la Bataille. Des moines du grand couvent de Marmoutiers, près de Tours, vinrent y établir leur domicile, et prièrent pour les âmes de ceux qui étaient morts dans cette journée. On dit que, dans le temps où furent posées les premières pierres de l'édifice, les architectes découvrirent que certainement l'eau y manquerait : ils allèrent, tout déconcertés, porter à Guillaume cette nouvelle désagréable : « Travaillez, travaillez toujours, répliqua le conquérant d'un ton jovial ; car si Dieu me prête vie, il y aura plus de vin chez les religieux de la Bataille, qu'il n'y a d'eau claire dans le meilleur couvent de la chrétienté. »

⁶⁸ Gytha Thorkelsdóttir (997-v.1069).

⁶⁹ Guillaume Malet (?-v.1071), seigneur de Graville (près du Havre) et d'Eye (Suffolk).

⁷⁰ Édith au Col de cygne (Edith Swanneck), première conjointe d'Harold Godwinson. Bien qu'ils ne se soient

jamais mariés, elle donna naissance à six enfants au moins.

LA TAPISSERIE DE BAYEUX
NOTICE HISTORIQUE
*Sur la tapisserie brodée
par la reine MATHILDE⁷¹,
épouse de GUILLAUME le Conquérant*

La tapisserie qu'on expose au public, représente toute la suite d'une des plus grandes et des plus heureuses expéditions qui furent jamais entreprises : la conquête de l'Angleterre, faite en 1066, par Guillaume le bâtard, duc de Normandie, qui échangea ce surnom contre celui de *Conquérant*.

Ce monument est reconnu par tous les connaisseurs, comme contemporains de la conquête ; et de la tradition du pays, que le cours de sept siècles⁷² n'a point affaibli, en attribue la confection à la reine Mathilde elle-même. La tradition porte, que cette Princesse aidée des dames de sa cour, y a tracé elle-même toute la suite d'une entreprise aussi mémorable. S'il est permis de rapprocher de la rudesse de l'antiquité féodale la simplicité des temps héroïques, on pourrait comparer Mathilde, qui peint au moyen de son aiguille la conquête de l'Angleterre, à l'Hélène d'Homère, qui trace sur un canevas les exploits des Troyens et des Grecs sous Troie.

Cette frise en broderie, longue de 214 pieds, et haute de 18 pouces⁷³, était exposée de temps immémorial, en certains jours de l'année, dans l'église cathédrale de Bayeux. Cette exposition solennelle et périodique a contribué sans doute à ne pas laisser vieillir ni disparaître les notices traditionnelles concernant l'origine de cet ouvrage.

Des inscriptions latines accompagnent pas à pas les figures ; par ce moyen, la tapisserie de Mathilde fixe des points incertains de l'Histoire, et peut corriger et suppléer les Écrivains du temps. Nous en allons suivre tous les sujets.

⁷¹ Depuis, cette assertion a été démentie par les historiens, seul le lieu de sa fabrication est toujours questionné, soit une origine normande, soit une origine... anglaise (cf "La Tapisserie de Bayeux, l'art de broder l'Histoire", ouvrage collectif aux Presses universitaires de Caen, 2004).

⁷² L'édition originale de ce texte, date de novembre ou décembre 1803 (frimaire de l'an XII du calendrier républicain), il n'est pas signé et fut imprimé à L'imprimerie des Sciences et Arts, sous les auspices d'Antoine Lancelot et Bernard de Montfaucon.

⁷³ Soit 70 mètres sur 50 centimètres.

REX : ÉDOUARD. *Le roi Édouard III* d'Angleterre, assis sur son trône, ordonne à Harold, son beau-frère, de partir pour la Normandie, et d'aller de sa part annoncer au duc Guillaume, qu'il l'a nommé son successeur. Le duc de Normandie était proche parent du roi d'Angleterre, qui n'avait point de fils. Ce dernier s'était déjà assuré de l'acceptation de Guillaume, par le moyen de Robert, archevêque de Cantorbéry, qu'il lui avait envoyé auparavant.

VBI hAROLD DVX ANGLORVM ET SVIMILITES EQVITANT AD BOSham. *Harold duc des Anglais et ses chevaliers se rendent à cheval à Bosham⁷⁴*, où il doit s'embarquer. Ici Harold est qualifié du titre de Duc des Anglais. Les Historiens contemporains le nomment Duc de Wessex et Comte de Kent. Ces figures fournissent des observations curieuses pour les costumes et pour les usages de cette époque. Harold marche le faucon sur le poing, suivant l'usage des Seigneurs ; ses chiens le précèdent ; lui et sa suite ont la barbe rasée, mais ils portent des moustaches, ce que nous ne voyons pas dans les figures des Français. Les petits manteaux attachés sur l'épaule droite, et ressemblant aux chlamydes des Grecs, sont ces mantelettes qui ont formé, dans des temps postérieurs, la draperie des écussons d'armes.

ECCLÉSIA. *L'église*. Après que les cavaliers ont mis pied à terre à Bosham, port de mer qui appartenait à Harold, celui-ci, avec son écuyer, va faire sa prière à l'église, pour demander à Dieu une heureuse navigation. Il est à remarquer, que des arbres grossièrement tracés, des édifices et des draperies, font la séparation des différentes histoires, justement comme dans les bas-reliefs antiques.

HIC hAROLD MARE NAVIGAVIT. *Ici Harold navigua sur la mer*. Les voyageurs, avant de s'embarquer, font la collation ensemble. Plusieurs d'entre eux se servent, pour boire, de grandes cornes de bœufs, sorte de gobelets dont l'usage est très ancien. Les gens d'Harold passent sur l'esquif pour s'embarquer ; et ils ont soin d'y transporter les faucons et les chiens de leur seigneur.

⁷⁴ Bosham est un petit village côtier et une commune du district de Chichester, dans le West Sussex.

ET VELIS VENTO PLCNIS VENIT IN
TERRAM VVIDONIS COMITIS. *Et, ses
voiles remplies par le vent, il vint dans la
terre du comte Guy.* Ce Guy était comte de
Ponthieu, et Harold a pris terre, malgré lui,
sur une côte qu'il ne voulait pas aborder. Le
navire n'a qu'un seul mât, et un grand nombre
de boucliers sont rangés autour du bord, de la
même manière qu'on remarque dans des pein-
tures d'Herculanum ; tant il faut de temps
pour effacer les usages anciens !

HAROLD. *Harold.* Harold descend sur la
chaloupe, et s'avance pour parler à Guy et à
sa suite, qu'il voit sur le rivage. Le barbare
droit des gens de ces temps-là ne le rassure
pas assez sur cette rencontre.

hIC APREhENDIT VVIDO HAROLDUM.
Ici Guy se saisit d'Harold. L'Anglais n'est
pas si tôt descendu à terre, qu'il est saisi par
deux hommes armés, suivant les ordres de
Guy de Ponthieu. Le Comte est à cheval, il
n'est armé que d'une grande épée ; mais on
ne sait pas à quel usage pouvait être une come
renversée qui pend de la selle, la pointe en
bas. Une garde de quatre cavaliers le suit ; ils
marchent de front, armés d'épées, de lances et
de boucliers. Ces boucliers sont décorés de
quelques emblèmes ; cependant ce ne sont pas
de véritables armoiries. Ces figures, dans le
onzième siècle, servaient de devises aux guer-
riers ; mais elles n'étaient pas encore deve-
nues les enseignes héréditaires des familles,
comme elles le furent dans le siècle suivant.

ET DVXIT EVM AD BELREM ET IBI
EVM TENVIT. *Et le mena à Beaurain et l'y
retint.* Guy a cheval, et l'oiseau sur le poing,
conduit son prisonnier à Belrem⁷⁵. Ce Belrem
est Baurain-le-Château, situé sur la Canche ;
ses prisonniers le précèdent ; Harold est à
cheval, l'oiseau sur le poing ; ses moustaches
le font reconnaître ; les autres marchent à
pied, conduits par des soldats.

VBI hAROLD ET VVIDO PARABOLANT.
Où Harold et Guy parlent. Harold expose
peut-être à Guy, qu'il est un envoyé du roi
d'Angleterre, et Guy lui propose peut-être de

traiter avec lui de la rançon à payer pour sa
délivrance. Guy est assis sur une espèce de
trône, l'épée à la main, la pointe en haut ; son
prisonnier est debout devant lui ; il a aussi son
épée, mais la pointe en bas.

VBI NVNTII VVILLELMI DVCIS
VENERVNT AD VVIDONEM TVROLD.
*Où les envoyés du duc Guillau-me vinrent
(trouver) Guy Turolde.* Guillaume, duc de
Normandie, informé du sujet de l'ambassade
d'Harold, et de sa captivité, envoya prier le
comte de Ponthieu de relâcher ce prisonnier.
Guy est revêtu d'une cotte de mailles et d'une
chlamyde par-dessus ; il tient une hache
d'armes dans la main gauche. Les messagers
ont mis pied à terre, et tandis qu'ils exposent
au Comte le sujet de leur ambassade, un valet
tient leurs chevaux par la bride. C'est un nain
dont le nom, *Turolde*, est écrit sur sa tête. Dans
le Moyen-Âge on avait l'usage, dans les cours
des Seigneurs, de se servir de nains pour
l'office de valets ou de pages. Dominiquin à
Grottaferrata, a mis des nains à la suite de
l'empereur Othon⁷⁶, et Raphaël avait fait de
même dans les Histoires de Constantin.

NVNTII VVILLELMI. *Les messagers de
Guillaume.* Pour montrer que ces deux en-
voyés sont différents des deux premiers, on a
séparé les groupes par une espèce de loge
voûtée tout à jour. Les prières et les remon-
trances n'ayant pas suffi à déterminer le
Comte à se dessaisir de sa proie, Guillaume
emploie la menace. Ces deux cavaliers vien-
nent au galop, présentant la pointe de leurs
lances. Ils paraissent faire comprendre que
leur message est d'une nature moins amicale.
Un jeune homme dont le bonnet ressemble au
bonnet phrygien, est monté sur les branches
d'un arbre qui sépare cette histoire de celle
qui suit, et il regarde avec admiration la
course des deux cavaliers.

† HIC VENIT NVNTIVS AD
WILGCLMVM DVCES. † *Ici un messenger
vint (auprès du) duc Guillaume.* On a cru que
ce messenger qui parle ici à Guillaume, était un
de ses premiers envoyés, et peut-être le nain
Turolde lui-même. On n'avait pas fait attention

⁷⁵ Aujourd'hui Beaurainville, commune située dans le
département du Pas-de-Calais.

⁷⁶ "Saint Nil rencontrant l'empereur Othon", fresque de
l'église de l'abbaye de Grottaferrata peinte par Le
Dominiquin en 1608-1610.

que ce messager a des moustaches, et en conséquence qu'il est un Anglais, probablement un de ceux de la suite d'Harold, qui, lors de la prise de son maître, a réussi à s'échapper, et qui est venu trouver le duc de Normandie dans son château de Rouen, pour l'informer de l'emprisonnement de l'Ambassadeur anglais. Nous observerons ailleurs des anachronismes pareils dans l'ordre de cette histoire. Le château de Rouen ferme la scène.

HIC WIDO AD DVXIT hAROLDVM ADVVILGELMVM NORMANNORVM DVCEM. *Ici Guy amena Harold à Guillaume duc des Normands.* Le comte de Ponthieu, intimidé par les menaces de Guillaume, va lui remettre son prisonnier jusqu'à Eu⁷⁷, où le Duc est venu en personne pour le recevoir.

HIC DVX VVILGELM CVM hAROLDVO VENIT AD PALATIUM SVVM. *Ici le duc Guillaume, avec Harold, vint à son palais.* Cette action est distribuée en deux scènes. On voit dans la première le duc Guillaume lui-même escorter à son château de Rouen l'Ambassadeur du roi d'Angleterre, on voit dans la seconde le Duc dans une grande salle de son palais, donner une audience de cérémonie à cet Ambassadeur, qui est debout devant lui. Le Duc est assis sur un siège magnifique.

VBI VNVS CLERICVS ET ÆLFGYVA. *Où un clerc et Ælfgyva*⁷⁸. Le duc de Normandie promet sa fille en mariage au duc Harold. On y a ajouté la figure d'un greffier qui paraît présenter la Princesse, pour faire voir que cette promesse ne fut pas une promesse simplement verbale.

HIC VVILLEM DVX ET EXERCITVS EIVS VENERVNT AD MONTE MICHAELIS. *Ici le duc Guillaume et son armée vinrent au Mont (Saint) Michel.* Dans ces entrefaites, Conan, duc de Bretagne, avait déclaré la guerre au duc de Normandie. Celui-ci invite son nouvel hôte et sa suite à s'armer avec lui. Ils sont déjà armés de cottes de mailles ; leurs casques ont un nasal pour dé-

fendre la figure ; leurs écuyers les suivent ; ils marchent vers le mont Saint-Michel. On voit ce château sur la croupe d'une montagne.

ET HIC TRANSIERVNT FLVMEN COSNONIS — HIC hAROLD DVX TRAhCBAT EOS DE ARENA. *Et ici, ils franchirent le fleuve du Couesnon. Ici, le duc Harold les retirait du sable.* On sait que le passage de cette rivière, que les fréquentes marées remplissent d'un sable mouvant, est souvent dangereux. On voit ici des hommes et des chevaux renversés ne pouvant se dégager du sable. Harold, homme de grande taille et très fort, est dans ce danger d'un grand secours à quelques-uns de ses alliés. Il paraît que l'auteur de l'histoire n'a pas voulu omettre la moindre circonstance qui put faire relever l'étroite union d'Harold avec le duc de Normandie, pour mieux faire sentir, dans la suite, l'ingratitude de l'Anglais et sa déloyauté.

ET VENERVNT AD DOL ET CONAN FVGA VERTIT REDNES. *Et ils vinrent à Dol, et Conan prit la fuite Rennes.* Le Seigneur de Dol⁷⁹ était en guerre avec Conan, qui l'assiégeait dans sa ville. Un homme qui descend des murs par une corde, va informer Guillaume de l'état de cette place. A l'approche des Normands, Conan prend la fuite ; ce Comte et sa troupe se réfugient à Rennes (REDNES⁸⁰), résidence ordinaire de Conan, et capitale de la Bretagne.

hIC MILITES VVILLEMI DVCIS PVGNANT CONTRA DINANTES. *Ici les chevaliers du duc Guillaume combattent contre Dinan.* On donne l'assaut à la ville, située sur une éminence ; des Normands viennent mettre le feu aux palissades.

ET CVNAN CLAVES PORREXIT. *Et Conan tend les clefs.* Il paraît que ce Comte était venu au secours de Dinan, mais que, forcé par

⁷⁷ Eu, commune située dans le département de la Seine-Maritime.

⁷⁸ Ælfgyva est un personnage féminin énigmatique de la Tapisserie.

⁷⁹ Riwallon 1^{er} de Dol (1015-1065), surnommé *Capra Canuta* (Chèvre Chenue), seigneur de Combourg et avoué de Dol.

⁸⁰ Michel Brand'honneur (dans "Manoirs et châteaux dans le comté de Rennes") pense que la motte de Rennes représentée sur la tapisserie est la "tour de Rennes" ("turri Redonensi" mentionnée en 1128 dans les Actes des ducs de Bretagne (cf. d'Hubert Guillotel "Les Actes des ducs de Bretagne (944-1148)", acte n° 133. Presses universitaires de Rennes, 2014).

la valeur des Normands, il dut capituler avec Guillaume, et lui rendre l'hommage dû pour la Bretagne. Ici notre Tapisserie sert de supplément à l'Histoire. On voit Conan présenter à Guillaume les clefs de la ville au bout d'une lance.

hIC VVILLELM DEDIT hAROLDO ARMA. *Ici Guillaume donna les armes à Harold. C'est-à-dire qu'il l'arma chevalier.*

hIC VVILLELM VENIT BAGIAS. *Ici Guillaume vint à Bayeux. L'un des frères utérins de duc de Normandie était alors évêque de Bayeux*⁸¹.

VBI hAROLD SACRAMENTVM FECIT VVILLELMO DVCI. *Où Harold fit un serment au duc Guillaume. Guillaume est assis sur un trône élevé ; le Duc anglais, debout devant lui, et la tête découverte, est entre deux grandes châsses de reliques : il étend la main droite sur l'une, et la gauche sur l'autre châsse, et il paraît prononcer son serment, par lequel il reconnaît Guillaume, comme nommé par Édouard pour être son successeur au trône d'Angleterre, et promet de lui être fidèle.*

hIC hAROLD DVX REVERSVS EST AD ANGLICAM TERRAM. *Ici le duc Harold revint en Angleterre. Il passe la mer dans un vaisseau, et aborde à une place dont le nom n'est pas marqué ; peut-être sa terre de Bosham, d'où il était parti. Une femme, du haut des remparts, paraît se réjouir du retour du Seigneur. Toutes les croisées sont remplies par des gens qui regardent le vaisseau. Harold n'est pas plutôt arrivé, que, suivi de son écuyer, il monte à cheval et prend sa route vers la Cour.*

ET VENIT AD EDVWARDVM REGEM. *Et vint (trouver) le roi Édouard. Harold n'est accompagné que de son écuyer, qui tient sa hache d'armes. Le roi, assis sur son trône, paraît écouter avec intérêt le rapport de l'ambassade.*

hIC PORTA TVR CORPVS EADVWARDI REGIS AD ECCLESIAM SANCTI PETRI

APOSTOLI. *Ici le corps du roi Édouard est porté à l'église de Saint Pierre Apôtre. Voilà un autre anachronisme : l'enterrement du roi d'Angleterre précède sa maladie et sa mort. L'église où on le dépose est celle de Saint-Pierre de Westminster*⁸². On voit dans le haut une main céleste qui paraît bénir la dépouille d'Édouard. On peut remarquer la même main sur les médailles frappées à l'occasion de la mort de Constantin le Grand⁸³.

hIC EADVWARDVS REX IN LECTO ALLOQVIT FIDELES. *Ici le roi Édouard, dans son lit, parle à ses fidèles. Le Roi est à l'extrémité, il paraît prononcer avec effort ses dernières paroles.*

ET HIC DEFVNCTVS EST. *Et ici il est mort. Des gens de sa Cour soignent son cadavre.*

hIC DEDERVNT hAROLDO CORONAM REGIS. *Ici, ils donnèrent à Harold la couronne de roi. Harold, à la tête d'un parti puissant, va se mettre à la place de son beau-frère, oubliant le serment de fidélité qu'il a fait à Guillaume. On lui présente la couronne le même jour qu'Édouard le Confesseur est enterré.*

hIC RESIDET hAROLD REX ANGLORVM. *Ici siège Harold roi des Anglais. La trahison d'Harold est consommée, il est assis sur le trône d'Angleterre, et revêtu de toutes les enseignes de la royauté. D'un côté l'on voit des officiers armés qui le reconnaissent roi ; de l'autre l'archevêque de Cantorbéry, Stigand, qui l'a couronné. Une inscription fait remarquer ce dernier.*

STIGANT ARCHIEPISCOPVS. *L'archevêque Stigand. Il est paré de son costume ar-*

⁸² Édouard le Confesseur fait construire l'Abbaye de Westminster avec des dimensions plus grandes, et qu'il dédia à saint Pierre. L'abbatiale est consacrée le 28 décembre 1065, peu avant la mort du souverain le 5 janvier 1066.

⁸³ Peut-être en fait la pièce *centenionalis* datée de 337-340, décrite ainsi : "Constantin dans un quadriges au galop à droite, tendant la main droite à une autre main qui descend du ciel pour le recevoir" (cgb.fr) On se rappellera que l'empereur est baptisé sur son lit de mort, le 22 mai 337.

⁸¹ Odon de Conteville dit Odon de Bayeux (1030-1097), il est très probablement le commanditaire de la Tapisserie (cf. bayeuxmuseum.com).

chiépiscopal. Le peuple en foule, à la porte du château, prête hommage au nouveau Roi.

ISTI MIRANT STELLA. *Ceux-ci admirent l'étoile.* Les Écrivains du temps parlent de l'apparition d'une comète dans le courant du mois d'avril de la même année 1066⁸⁴. On a souvent donné ce nom à des météores ignés. Suivant les opinions de cet âge, ce fut un présage des malheurs du nouveau Roi, et de la grande révolution qui arriva depuis en Angleterre.

hAROLD. *Harold.* Dans le groupe qui suit, Harold paraît inquiet sur son trône, il se lève, il s'arme, et il a déjà une lance à la main. Il n'a d'autres assistants que son écuyer. La Tapisserie ne nous indique pas le sujet du trouble de ce Prince : est-ce la crainte du duc de Normandie qui l'agite, ou la fâcheuse nouvelle d'une invasion de Norvégiens ?⁸⁵

hIC NAVIS ANGLICA VENIT. IN TERRAM VWILLELMI DVCIS. *Ici un navire anglais vint dans la terre du duc Guillaume.* Un vaisseau partit exprès d'Angleterre pour informer le duc de Normandie de ce qui s'était passé après la mort du roi Édouard.

HIC VWILLELM DVX IVSSIT NAVES EDIFICARE. *Ici le duc Guillaume donna l'ordre de construire des navires.* Le duc de Normandie n'était pas d'humeur à laisser la trahison d'Harold impunie. L'entreprise paraissant difficile, il rassembla plusieurs fois son Conseil ; et, malgré les remontrances timides de quelques Conseillers qui ne croyaient pas que le duc de Normandie put avoir assez de moyens pour soumettre l'Angleterre, il eut recours à ses alliés français et flamands, il rassembla une armée de cinquante mille soldats, et il se prépara à passer en Angleterre. Le Duc, assis dans son Con-

seil, a déjà résolu l'entreprise, il parle à un chef des constructeurs, qui, son rabot à la main, paraît sur le point de partir pour aller exécuter les ordres de Guillaume, et construire une flotte assez nombreuse pour faire passer autant de forces en Angleterre. Les groupes qui suivent sont sans inscriptions. On voit les arbres d'une forêt ancienne tomber sous la hache des constructeurs ; on voit des hommes occupés à aplanir des planches, d'autres à construire des vaisseaux. Ces vaisseaux sont tout prêts ; il ne reste qu'à les mettre en mer. C'est le sujet de l'histoire qui suit, marquée d'une inscription.

hIC TRAhVNT NAVES AD MARE. *Ici les navires sont tirés vers la mer.*

ISTI PORTANT ARMAS AD NAVES ET hIC TRAhVNT CARRVM CVM VINO ET ARMIS. *Ceux-ci portent des armes aux navires et ici ils tirent un chariot avec du vin et des armes.* Il fallait pour une expédition aussi nombreuse, une quantité immense de provisions de guerre et de bouche : cet approvisionnement fait le sujet de cette histoire. On voit des hommes qui vont charger sur les vaisseaux une quantité considérable d'armures, de casques, de piques, d'épées et de tonneaux de vin. Les Historiens, qui comptent trois mille navires de diverses espèces, formant la flotte de Guillaume, en assignent sept cents pour les munitions de guerre.

† hIC VWILLELM DVX IN MAGNO NAVIGIO MARE TRANSIVIT ET VENIT AD PEVENCSÆ. † *Ici, le duc Guillaume, dans une grande navigation, franchit la mer et vint à Pevensey.* Le duc de Normandie demeura avec sa flotte sur l'embouchure de la Dive et dans le port de Saint-Valery⁸⁶ pendant plus d'un mois, dans l'attente d'un vent favorable ; enfin il mit à la voile le 22 septembre 1066, et aborda sans obstacle à Pevensey, dans le Sussex. La tapisserie nous présente ici une grande flotte chargée d'hommes et de chevaux. On y distingue le vaisseau principal monté par Guillaume. Le sommet de son mât est décoré d'un étendard et d'une croix. Un petit drapeau est aussi sur la poupe. Ces vaisseaux n'ont

⁸⁴ Lorsqu'elle s'approche au cours du printemps 1066, la comète (de Halley) se trouve dans des conditions idéales. Pendant quelques nuits, son noyau va briller autant que Jupiter. Quant à sa queue de gaz et de poussière, elle s'étire sur un quart de la voûte céleste ! C'est un spectacle qui fascine et impressionne les hommes à une époque où la pollution lumineuse est inexistante, impossible de ne pas la remarquer.

⁸⁵ Harald III, roi de Norvège, tente une invasion de l'Angleterre en cette année 1066. Il est tué lors de la bataille de Stamford Bridge.

⁸⁶ Aujourd'hui Saint-Valery-sur-Somme, commune située dans le département de la Somme.

tous qu'un mât, auquel une seule voile est suspendue par une vergue.

hIC EXCVNT CABALLI DE NAVIBVS. *Ici les che-vaux sortent des navires.* L'armée a déjà débarqué : les vaisseaux vides sont rangés sur le rivage. La tapisserie ne représente ici que le débarquement des chevaux. On remarque qu'on a omis dans l'histoire de ce débarquement, la chute de Guillaume, que lui-même prit pour un bon augure.⁸⁷

ET hIC MILITES FESTINAVERVNT hESTINGA VT CIBVM RAPERENTVR. *Et ici les chevaliers se hâtent vers Hastings pour y prendre de la nourriture.* On voit des cavaliers armés qui courent vers Hastings. Des piétons ont déjà amené des fermes voisines nombre de moutons et de bœufs.

HIC EST VVADARD. *Ici est Wadard.* Ce cavalier armé, surveillant les bouchers et les cuisiniers qui suivent, et dont le nom est écrit sans aucun titre, est probablement l'officier qu'on appelait autrefois le *grand Queux*. Cette omission de titre, et ce nom annoncé comme celui d'un personnage assez connu, est une preuve tirée de l'ouvrage même, propre à confirmer qu'il est contemporain de la conquête, comme la tradition nous l'apprend.

hIC COQVITVR CARO ET hIC MINISTRAVERVNT MINISTRI. *Ici on cuit la viande et ici les serviteurs servent.* Les cuisiniers apprêtent les viandes à leur manière. Un grand chaudron est au feu : plusieurs ont des broches chargées de volailles ; d'autres préparent sur des fourneaux des mets plus recherchés.

hIC FECERVNT PRANDIVM ET hIC EPISCOPVS CIBVM ET POTVM BENEDICIT. *Ici ils firent un dé-jeuner et ici l'évêque bénit la nourriture et la boisson.* On voit ici deux grandes tables, la première est ronde, et plusieurs Officiers de la Cour y font leur repas ; l'autre, plus remarquable, a la figure d'un demi-cercle ; c'est le *sigma* des Anciens et du Bas Empire⁸⁸. A cette table le

duc Guillaume et les Barons de sa suite sont assis ; un Évêque bénit la table ; un Page ou Echanson, à genoux, présente à boire.

ODO EPISCOPVS VVILLEM ROTBERT. *L'évêque Odon⁸⁹, Guillaume, Robert.* Le duc de Normandie tient Conseil à Hastings, sur les opérations de la campagne. Il est assis entre ses deux frères utérins, l'épée à la main. A sa droite est Eudes, évêque de Bayeux ; Robert, comte de Mortain, est à sa gauche. Probablement on décide dans ce Conseil, qu'il faut se camper et se fortifier à Hastings, pour y attendre l'ennemi, qui, fier de sa victoire sur les Norvégiens, marchait, plein de confiance, donner une seconde bataille.

ISTE IVSSIT VT FODERETVR CASTELLVM AD HESTINGA CEASTRA. *Ceux-ci ordonnent de faire les terrassements d'un château à Hastings.* Comme cette inscription est écrite sans intervalle après le nom de Robert, il paraît que ce comte de Mortain fut chargé de surveiller les opérations qu'on avait arrêtées dans le Conseil. C'est donc lui qui, un petit drapeau à la main, anime les ouvriers au travail. Ils bêchent la terre, et déjà le camp est palissadé. L'inscription CEASTRA, pour *Castra*, désigne le campement⁹⁰.

HIC NVNTIATVM EST VVILLELM DE HAROLD. *Ici on donne à Guillaume des nouvelles d'Harold.* Un militaire s'approche de Guillaume, et il paraît l'informer, avec mystère, de l'approche de l'ennemi.

hIC DOMVS INCENDITVR. *Ici une maison est incen-diée.* Il paraît qu'en conséquence de la nouvelle reçue, on a mis le feu à quelques bâtiments qui gênaient le développement de l'armée. Une femme conduisant son fils par la main, sort de cette maison à laquelle deux hommes mettent le feu. L'Histoire se tait sur ce fait particulier. On sait seulement, qu'après la bataille d'Hastings, lorsque la ville de Douvres fut prise et incendiée par les sol-

⁸⁷ Anecdote citée à la page 36 de cet ouvrage.

⁸⁸ Le sigma possède également une forme dite "lunaire". Cette forme provient de la simplification de la

majuscule épigraphique Σ dans l'écriture manuscrite du grec à l'époque hellénistique. Courante dans l'Antiquité tardive et au Moyen Âge, la forme lunaire est toujours utilisée dans les polices décoratives, particulièrement dans les contextes religieux. (wikipedia.org)

⁸⁹ op. cit. note 82.

⁹⁰ En latin, "castrum", donné au pluriel : "castra", désigne un camp ou le service militaire.

ats⁹¹, le duc de Normandie en fit dédommager les habitants. Peut-être que le groupe de la femme avec l'enfant, a rapport à quelque acte semblable d'humanité, fait par Guillaume à cette occasion.

HIC MILITES EXIERVNT DE hESTENGA ET VENERVNT AD PRELIVM CONTRA hAROLDVM REGĒ. *Ici les chevaliers sortirent d'Hastings et vinrent se battre contre le roi Harold.* Le duc de Normandie n'attendit pas qu'Harold vint l'attaquer dans son camp, il marcha à sa rencontre. On le voit ici tout armé et prêt à monter à cheval : les cavaliers sont déjà en marche pour chercher l'ennemi.

HIC VVILLELM DVX INTERROGAT VITAL SI VIDISSET EXERCITVM HAROLDI. *Ici le duc Guillaume demande à Vital s'il a vu l'armée d'Harold.* Le Duc, à la tête de sa cavalerie, une massue à la main, interroge un cavalier qui s'approche de lui au galop. Ce personnage paraît être le chef d'une troupe de cavalerie envoyée à la découverte. L'inscription nous fait connaître le nom de ce cavalier : il s'appelait Vital⁹². Il marque de sa main l'endroit où l'ennemi va paraître.

ISTE NVNTIAT HAROLDVM REGEM DE EXERCITV VVILLILMI DVCIS. *Celui-ci annonce au roi Harold l'armée du duc Guillaume.* Le roi d'Angleterre a aussi envoyé à la découverte ; il avait même fait passer des explorateurs déguisés dans le camp français. Guillaume leur fit tout voir, et les renvoya libres à leur maître, mais cette fois, l'un des guerriers à pied qui précèdent Harold, met la main sur son sourcil pour mieux distinguer les

objets dans le lointain, et montre par cette attitude la présence de l'ennemi.

HIC VVILLELM DVX ALLOQVITVR SVIS MILITIBVS VT PREPARARENT SE VIRILITER ET SAPIENTER AD PRELIVM CONTRA ANGLORVM EXERCITVM. *Ici le duc Guillaume harangue ses chevaliers pour qu'ils se préparent courageusement et sagement au combat contre l'armée des Anglais.* Les deux armées sont en présence. Le duc de Normandie harangue les Français, et les encourage au combat. Les Historiens du temps rapportent cette allocution. Dans l'image, Guillaume paraît être à la fin de sa harangue. Ses soldats vont charger l'ennemi ; il ne reste que le cavalier le plus près de Guillaume, qui paraît encore se tourner pour écouter ses dernières phrases.

La bataille commence : Les cavaliers lèvent leurs lances ; les archers, qui vont à pied devant eux, ont leurs arcs tendus. On voit voler une grêle de flèches. Les boucliers en sont hérissés. Plusieurs tombent morts ; le carnage est grand. La bordure d'en haut, où étaient figurés ci-devant des animaux, des monstres et des grotesques, est présentement jonchée de corps morts. C'est ainsi que des Amazones captives forment la frise d'un sarcophage où leur bataille contre les Athéniens est représentée ; c'est ainsi aussi que les cadavres des Niobides⁹³ ornent le couvercle d'un tombeau dont les bas reliefs représentent la vengeance des fils de Latone contre cette malheureuse famille.

hIC CECIDERVNT LEVVINE ET GYRÐ FRATRES hAROLDI REGIS. *Ici tombèrent Leofwine⁹⁴ et Gyrth⁹⁵ frères du roi Harold.* Celui qui est appelé ici Gyrth, est connu dans l'Histoire sous le nom de comte d'Est-Anglie. Lui et son frère Leofwine tombent dans la mêlée.

hIC CECIDERVNT SIMVL ANGLI ET FRANCI IN PRELIO. *Ici tombèrent ensemble*

⁹¹ Quand les Français arrivèrent devant Douvres, la destruction de Romney ayant terrorisé la population, les habitants retranchés dans la forteresse envoyèrent immédiatement des émissaires pour capituler. Mais, pendant les pourparlers, les Français impatients incendièrent le château et la ville, et massacrèrent un certain nombre d'habitants. Guillaume punit les responsables et fit lutter contre l'incendie.

⁹² Vassal (ou tenant) d'Odon de Bayeux dans le Kent, ce chevalier n'est mentionné dans aucune autre source contemporaine de la bataille d'Hastings. Les historiens en ont donc tiré la conclusion que sa présence, ainsi que celle de Wadard et Turolde étaient des indices que l'évêque de Bayeux avait commandité la tapisserie, et qu'il avait alors mis exagérément en avant la contribution de son évêché à la victoire de Hastings.

⁹³ Dans la mythologie grecque, les Niobides sont les enfants d'Amphion et de Niobé, fille de Tantale. Leur mère s'étant vantée d'avoir eu plus d'enfants que Lété, mère d'Apollon et Artémis, les deux dieux les massacrèrent de leurs flèches (Latone est assimilée à Lété — NdE).

⁹⁴ Leofwine Godwinson (1035-1066).

⁹⁵ Gyrth Godwinson (1032-1066).

au combat Anglais et Français. Les historiens parlent d'un fossé où les Français se culbutèrent vers la fin du jour. On y voit les Anglais sur le bord, qui reviennent à la charge. Le combat fut sanglant, et un grand nombre de combattants des deux armées y tombèrent pêle-mêle.

HIC ODO EPISCOPVS BACVLVM TENENS CONFORTAT PVEROS. *Ici l'évêque Odon tenant son bâton encourage les jeunes.* Cet accident avait ébranlé les troupes du duc de Normandie. L'évêque Eudes, à cheval, tout armé, une massue levée à la main, ranime les Français et les fait revenir au combat. Les derniers mots de l'inscription sont effacés.

HIC EST DVX VVILLELM E[...]TIVS. *Ici est le Duc Guillaume E...tius (Eustache ?).* Le Duc est là pour encourager ses troupes. Il lève son casque et se fait connaître aux siens. Comme il était blessé, peut-être que cette nouvelle avait découragé les Français. Il les rassure, et la victoire désormais n'est plus douteuse.

HIC FRANCI PVGNANT ET CECIDERVNT QVI ERANT CVM HAROLDO. *Ici les Français combattent et ceux qui étaient avec Harold tombèrent.* Ici la tapisserie représente les Français qui reviennent au combat plus vigoureusement que jamais. Les Anglais sont en déroute et taillés en pièces.

HIC HAROLD REX INTERFECTVS EST. *Ici le roi Harold fut tué.* Harold II mourut les armes à la main. On le voit ici tomber de cheval et étendu à terre. Il n'avait régné que neuf mois. Un cavalier, sans descendre de cheval, coupe la cuisse à Harold, ce qui déplût tellement au duc Guillaume, disent les Historiens, qu'il dégrada ce cavalier de la milice. La bataille d'Hastings, qui plaça Guillaume le Conquérant et sa race sur le trône d'Angleterre, fut donné le 14 octobre 1066.

ET FVGA VERTERVNT ANGLI. *Et les Anglais prirent la fuite.*

Ici finissent les broderies de Mathilde. Des savants ont été d'opinion que la tapisserie continuait jusqu'au couronnement de Guil-

laume. Cette opinion est probable, quoique rien de ce qui reste ne l'autorise.

RÉCIT DE LA CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE seconde période 1066-1070

Pendant que l'armée du roi des Anglo-Saxons et l'armée de l'envahisseur étaient en présence, quelques nouveaux vaisseaux, partis de Normandie, avaient traversé le détroit pour venir rejoindre la grande flotte mouillée dans la rade d'Hastings. Ceux qui les commandaient abordèrent par erreur, à plusieurs milles de distance vers le nord, dans un lieu qui portait le nom de Rumeney, aujourd'hui Romney. Les habitants de la côte accueillirent les Normands comme des ennemis, et il y eut un combat où les étrangers furent vaincus. Guillaume apprit leur défaite peu de jours après sa victoire, et, pour épargner un semblable malheur aux recrues qu'il attendait encore d'outre-mer, il résolut de s'assurer, avant tout, la possession des rivages du sud-est. Au lieu de s'avancer vers Londres, il rétrograda vers Hastings, et y demeura quelque temps, pour essayer si sa seule présence ne déterminerait pas la population de la contrée voisine à se soumettre volontairement. Mais personne ne venant pour demander la paix, le vainqueur se remit en route avec les restes de son armée et des troupes fraîches qui, dans l'intervalle, lui étaient arrivées de Normandie.

Il côtoya la mer, du sud au nord, dévastant tout sur son passage ; à Romney, il vengea, par le sac de la ville, la déroute de ses soldats ; de là il marcha vers Douvres, la place la plus forte de toute la côte, celle dont il avait tenté autrefois de devenir maître, sans péril et sans combat, par le serment qu'il surprit à Harold. Le fort de Douvres, récemment achevé par le fils de Godwin dans de meilleures espérances, était situé sur un rocher baigné par la mer, naturellement escarpé, et qu'on avait encore taillé de toutes parts, avec beaucoup de travail, pour le rendre uni comme un mur. Les Normands n'eurent pas besoin d'en faire le siège ; l'approche du vainqueur d'Hastings, avec toute son armée, intimida tellement ceux qui le gardaient qu'ils demandèrent à capituler. Mais pendant que les pourparlers avaient lieu à l'une des portes de la ville, les écuyers de l'armée normande s'y précipitèrent et y mirent le feu pour la piller ; beaucoup de maisons furent détruites, et les habitants reçurent l'ordre d'évacuer celles qui restaient debout.

Guillaume passa huit jours à Douvres pour y construire de nouveaux ouvrages de défense, puis, changeant de direction dans sa route, il cessa de longer la côte, et marcha sur la ville capitale.

L'armée normande s'avancait par la grande voie romaine que les Anglais nommaient *Wetlinga-street*, la même qui avait figuré tant de fois comme limite commune dans les partages de territoire entre les Saxons et les Danois. Ce chemin conduisait de Douvres à Londres par le milieu de la province de Kent ; les envahisseurs, maîtres de la ville forte, qui était la clef du pays, ne rencontrèrent personne qui leur disputât le passage. En avant de Canterbury, les habitants de cette métropole et tous ceux des bourgs voisins vinrent d'eux-mêmes demander la paix et offrir des otages. Ils jurèrent fidélité au duc Guillaume, sous la condition de rester après la conquête aussi libres qu'ils l'étaient auparavant, et le duc, qui voulait assurer sa route vers Londres, leur promit par serment tout ce qu'ils demandaient. Mais en traitant ainsi pour eux seuls et en séparant leur destinée de celle de la nation, les hommes de Kent firent une chose plus nuisible à la cause commune qu'avantageuse pour eux-mêmes, et ils ne tardèrent pas à l'éprouver. La ville de Canterbury, on ignore à quel moment, fut incendiée comme celle de Douvres, et sa cathédrale, atteinte par le feu, demeura longtemps en ruine. Pourtant, la capitulation du pays de Kent, transformée plus tard en victoire par l'imagination du peuple, donna lieu à une de ces légendes qui sont, après les grandes défaites nationales, la consolation et comme la revanche des vaincus. On raconta que Guillaume, surpris dans une embuscade, avait traité, pour sauver sa vie, avec la population en armes sous la conduite de l'archevêque Stigand et de l'abbé du principal monastère de Canterbury, et, dans le récit populaire, on joignit à cette fiction celle d'une forêt mouvante, renouvelée des vieilles traditions du Nord.

Stigand, l'ami de Godwin et d'Harold, le seul survivant de ceux qui avaient joué un grand rôle politique dans la dernière crise de la nationalité anglo-saxonne, ne se trouvait pas alors dans la province où l'on posait les armes, mais à Londres, où personne encore ne songeait à se soumettre. Les habitants de cette grande ville et les chefs qui s'y étaient réunis avaient résolu de livrer une seconde bataille,

qui, bien préparée et bien conduite, devait, selon toute apparence, être plus heureuse que la première. Mais il fallait un chef suprême, sous le commandement duquel toutes les forces et toutes les volontés fussent ralliées ; et le conseil national, qui devait nommer ce chef, tardait à rendre sa décision, agité et divisé qu'il était par des intrigues et des prétentions diverses. Aucun des frères du dernier roi, hommes capables de tenir dignement sa place, n'était revenu du combat d'Hastings ; Harold laissait des fils encore très jeunes et trop peu connus du peuple : il ne paraît point qu'on les ait proposés alors comme candidats à la royauté. Les candidats les plus puissants en renommée et en crédit étaient Edwin et Morkar, fils d'Alfgar, beaux-frères d'Harold, chefs de la Northumbrie et de la Mercie. Ils avaient pour eux le suffrage de tous les hommes du nord de l'Angleterre ; mais les citoyens de Londres, les habitants du sud, et le parti mécontent du dernier règne, leur opposaient le jeune Edgar, neveu du roi Édouard, qu'on surnommait Atheling, l'illustre, parce qu'il était de l'ancienne race royale.

Ce jeune homme, d'un caractère faible, et sans réputation acquise, n'avait pu balancer, un an auparavant, la popularité d'Harold ; il balança celle des fils d'Alfgar, et fut soutenu contre eux par Stigand lui-même et par l'archevêque d'York Ealdred⁹⁶. Parmi les autres évêques, plusieurs ne voulaient pour roi ni Edgar, ni les compétiteurs d'Edgar, et demandaient qu'on se soumit à l'homme qui venait avec une bulle du pape et un étendard de l'Église. Leur avis, tout sacerdotal, n'eut aucun poids ; faisant acte de volonté patriotique, le grand conseil arrêta son choix sur un Saxon, mais sur celui qui était le moins propre à commander dans les circonstances difficiles, sur le jeune neveu d'Édouard. Il fut proclamé roi, après beaucoup d'hésitations, durant lesquelles un temps précieux fut perdu en disputes inutiles. Son avènement ne rallia point les esprits divisés ; Edwin et Morkar, qui avaient promis de se mettre à la tête des troupes rassemblées à Londres, rétractèrent

cette promesse et se retirèrent dans leurs gouvernements du nord, emmenant avec eux les soldats de ces contrées, sur lesquels ils avaient tout crédit. Ils espéraient follement pouvoir défendre les provinces septentrionales, séparément du reste de l'Angleterre. Leur départ affaiblit et découragea ceux qui restèrent à Londres auprès du nouveau roi ; l'abattement, fruit des discordes civiles, succéda au premier élan de patriotisme excité par l'invasion étrangère.

Pendant ce temps, les troupes normandes approchaient de plus en plus, et parcouraient en divers sens les provinces de Surrey, de Hants, de Hertford et de Middlesex, pillant partout, brûlant les villages et massacrant les hommes en armes ou sans armes. Cinq cents cavaliers s'avancèrent jusqu'au faubourg méridional de Londres, engagèrent le combat avec un corps de bourgeois qui se présenta devant eux, et incendièrent, dans leur retraite, les bâtiments situés sur la rive droite de la Tamise. Jugeant, par cette épreuve, que la grande ville saxonne était disposée à se défendre, Guillaume, au lieu de s'en approcher et d'en faire le siège, se porta vers l'ouest et alla passer la Tamise au gué de Wallingford, dans la province de Berks. Il établit dans ce lieu un camp retranché, et y laissa des troupes pour intercepter les secours qui pourraient venir des provinces occidentales ; puis, se dirigeant vers le nord-est, il alla camper lui-même à Berkhamsted, dans la province de Hertford, pour interrompre également toute communication entre Londres et la contrée du nord, et prévenir le retour des fils d'Alfgar, s'ils se repentaient de leur inaction. Par cette manœuvre, la capitale se trouva cernée ; de nombreux corps d'éclaireurs en ravageaient les environs et en arrêtaient les approvisionnements, sans livrer aucun combat décisif. Plus d'une fois, les habitants de Londres en vinrent aux mains avec les Normands ; mais, par degrés, ils se fatiguèrent, et furent vaincus, moins par la force de l'ennemi que par la crainte de la famine et par la pensée décourageante qu'ils étaient isolés de tout secours.

La bourgeoisie de Londres, comme celle de la plupart des grandes villes anglo-saxonnes, formait, sous le nom de *hanse*, une corporation municipale, à laquelle appartenaient la police et le gouvernement de la cité. La municipalité, pleinement libre, était régie par ses

⁹⁶ Voir sur ce sujet, l'article de Veronica Ortenberg West-Harling, "Un prince-évêque anglo-saxon au XI^e siècle : l'archevêque d'York Ealdred" dans l'ouvrage "De la mer du Nord à la mer Baltique" sous la direction d'Alban Gautier et Sébastien Rossignol (Institut de recherches historiques du Septentrion éd., Lille 2012)

magistrats électifs, la *hanse* avait pour chef l'officier du palais qu'on nommait staller, intendant. Ce poste, à la fois civil et militaire, venait d'être rendu à l'homme qui l'avait exercé sous l'avant-dernier règne ; c'était un vieux guerrier, nommé Ansgar, que ses fatigues et ses blessures avaient paralysé des jambes, et qui se faisait porter en litière partout où son devoir l'appelait. Guillaume l'avait rencontré, en 1051, à la cour du roi Édouard ; il crut possible de le gagner à sa cause, et lui fit porter par un émissaire secret ses propositions et ses offres, qui n'étaient rien moins, en cas de succès, que la lieutenance du royaume.

On ne peut dire si Ansgar fut ébranlé par ces promesses, mais il les reçut avec réserve, et, gardant sur elles un secret absolu, il prit un parti qui devait le décharger du péril d'avoir avec l'ennemi des intelligences personnelles. De son chef ou d'accord avec les conseillers du roi, il réunit les principaux bourgeois de Londres, et, s'adressant à eux, par le nom que se donnaient mutuellement les membres de la corporation municipale : « Honorables frères, dit-il, nos ressources s'épuisent, la ville est menacée d'un assaut, et aucune armée ne vient à son secours. Voilà notre situation ; mais quand la force est à bout, quand le courage ne peut plus rien, il reste l'adresse et la ruse ; je vous conseille d'y recourir. L'ennemi ne sait pas encore toutes nos souffrances ; profitons-en, et, si vous m'en croyez, envoyez-lui de bonnes paroles par un homme qui sache le tromper, qui feigne d'apporter votre soumission, et qui, en signe de paix, donne la main si on l'exige. »

Ce conseil, dont il est difficile de juger l'à-propos et le mérite, plut aux chefs de la bourgeoisie comme venant d'un politique habile et d'un homme de guerre expérimenté. Ils se flattaient, à ce qu'il semble, d'obtenir une suspension d'hostilités, et de traîner les négociations en longueur jusqu'à l'arrivée d'un secours ; mais la chose tourna tout autrement. Le parlementaire envoyé pour jouer de ruses avec le duc Guillaume revint de son camp dupé par lui, chargé de présents et dévoué à sa cause. Lorsqu'il parut devant les magistrats et les notables de la ville pour leur rendre compte de son message, une foule émue d'anxiété l'escortait et se pressait derrière lui. Son discours étrangement audacieux fut un

éloge sans mesure du prétendant armé, où toutes les vertus royales lui étaient prêtées, et qui promettait en son nom, paix, justice et obéissance aux vœux de la nation anglaise. Ces paroles, si différentes des bruits répandus alors sur la dureté implacable du vainqueur d'Hastings, loin de provoquer le cri de trahison, furent accueillies par la foule, sinon par les magistrats eux-mêmes, avec joie et confiance. Il y eut pour le parti de la paix et du duc de Normandie un de ces entraînements populaires auxquels rien ne résiste et que le repentir suit trop tard. Peuple et magistrats furent d'accord et résolurent par acclamation qu'on devait, sans attendre rien de plus, porter au duc Guillaume les clefs de la ville.

La cour du jeune roi Edgar, sans armée, sans libre communication au-dehors, était incapable de maîtriser les dispositions de la bourgeoisie, et de la forcer à courir les hasards d'une résistance désespérée. Ce gouvernement, né au milieu du désordre, et qui, malgré sa popularité, manquait des ressources les plus ordinaires, se vit contraint de déclarer qu'il n'existait plus. Le roi lui-même, accompagné des archevêques Stigand et Ealdred, et de Wulstan, évêque de Worcester, plusieurs chefs de haut rang et les premiers d'entre les bourgeois de Londres, vinrent au camp de Berkhamsted et y firent leur soumission. Ils livrèrent des otages au duc de Normandie, lui prêtèrent le serment de fidélité ; et, en retour, le duc leur promit, sur sa foi, d'être pour eux un bon seigneur. Alors il marcha vers Londres, et, malgré ses promesses, laissa tout dévaster dans son chemin.

Sur la route de Berkhamsted à Londres, se trouvait un riche monastère, appelé l'abbaye de Saint-Alban, construit près des ruines d'une ancienne ville municipale romaine. En approchant des terres de ce couvent, Guillaume remarqua avec surprise de grands abatis d'arbres disposés pour intercepter le passage ou pour le rendre difficile. Il fit venir devant lui l'abbé de Saint-Alban⁹⁷, Frithric, l'un des hommes que le roi Harold avait le plus aimés. « Pourquoi, lui demanda le conquérant, as-tu fait couper ainsi tes bois ? — J'ai fait mon devoir, répondit le moine saxon ; et si tous ceux de mon ordre eussent agi de

⁹⁷ En 1877, l'ancienne église abbatiale Saint-Alban est consacrée cathédrale et devient Cathédrale Saint-Alban de St Albans.

même, comme ils le pouvaient et le devaient, peut-être n'aurais-tu pas pénétré aussi avant dans notre pays. » Guillaume n'alla point jusqu'à Londres ; mais, s'arrêtant à la distance de quelques milles, il fit partir un nombreux détachement de soldats chargés de lui construire, au sein de la ville, une forteresse pour sa résidence.

Pendant qu'on hâtait ces travaux, le conseil de guerre des Normands discutait, dans le camp près de Londres, les moyens d'achever promptement la conquête commencée avec tant de bonheur. Les amis familiers de Guillaume disaient que, pour rendre moins âpres à la résistance les habitants des provinces encore libres, il fallait que, préalablement à toute invasion ultérieure, le chef de la conquête prit le titre de roi des Anglais. Cette proposition était sans doute la plus agréable au duc de Normandie ; mais, toujours circospect, il feignit d'y être indifférent. Quoique la possession de la royauté fût l'objet de son entreprise, il paraît que de graves motifs l'engagèrent à se montrer moins ambitieux qu'il ne l'était d'une dignité qui, en l'attachant à la nation vaincue, devait jusqu'à un certain point séparer sa fortune de celle de ses compagnons d'armes. Guillaume s'excusa modestement, et demanda au moins quelque délai, disant qu'il n'était pas venu en Angleterre pour son intérêt seul, mais pour celui de toute sa nation et des braves qui l'avaient suivi ; que, d'ailleurs, si Dieu voulait qu'il devînt roi, le temps de prendre ce titre n'était pas arrivé pour lui, parce que trop de provinces et trop d'hommes restaient encore à soumettre.

La majorité des chefs normands inclinait à prendre à la lettre ces scrupules et cette réserve, et à décider qu'en effet il n'était pas temps de faire un roi, lorsqu'un capitaine de bandes auxiliaires, Aimery de Thouars⁹⁸, à qui la royauté de Guillaume devait porter moins d'ombrage qu'aux barons de Normandie, prit vivement la parole, et dit : « C'est trop de modestie que de s'informer si des gens de guerre veulent que leur seigneur soit roi ; on n'appelle point des soldats à une dis-

cussion de cette nature, et d'ailleurs nos débats ne servent qu'à retarder ce que nous souhaitons tous de voir s'accomplir sans délai. » Ceux d'entre les Normands qui, après les feintes excuses de Guillaume, auraient osé opiner dans le même sens que leur duc, furent d'un avis tout contraire lorsque le Poitevin eut parlé, de crainte de paraître moins fidèles et moins dévoués que lui au chef commun. Ils décidèrent donc unanimement qu'avant de pousser plus loin la conquête, le duc Guillaume se ferait couronner roi d'Angleterre avec le cérémonial ordonné par la coutume du pays. La soumission du jeune Edgar, des chefs anglais et des bourgeois de Londres était considérée par Guillaume comme une reconnaissance de son droit à la royauté. Il avait maintenant à recevoir la consécration religieuse, et il comptait que cette grande cérémonie attirerait vers lui l'esprit du peuple et l'aiderait à tout pacifier. Suivant l'ancien usage, le sacre du nouveau roi devait être fait à Londres par le premier des métropolitains, l'archevêque de Canterbury. Stigand, l'homme décoré de ce titre, et, en même temps, l'homme le plus puissant de l'Angleterre par son crédit et ses richesses, obéissant à la nécessité, s'était soumis avec les autres. Guillaume affectait envers lui de grands égards et une courtoisie particulière ; il ne lui faisait rien sentir des effets de l'interdiction portée contre lui par le pape ; il le nommait son père et il en recevait le nom de fils ; mais, sous ces paroles mutuellement affectueuses, il n'y avait d'une part et de l'autre que défiance et aversion.

Le vainqueur des Anglais voulait en même temps deux choses contradictoires : ménager l'archevêque Stigand, qu'il jugeait dangereux pour sa cause et dont l'interdiction n'était pas admise en Angleterre, et ne pas mécontenter le pape, dont l'alliance intime était une partie de sa force. Pour sortir d'embarras, il eut recours, dit un vieil historien, à l'astuce qui lui était familière. Évitant de donner son avis dans la question de discipline ecclésiastique, il se tint à l'écart et fit intervenir, à prix d'argent, de faux mandataires du Saint-Siège qui se disaient chargés de mettre opposition au sacre, s'il était célébré par Stigand. L'archevêque de Canterbury, dupe ou non de ce stratagème, fut contraint de céder sur son droit, et l'on décida que le métropolitain

⁹⁸ Aimery IV de Thouars (1024-1093). À la bataille d'Hastings du 14 octobre 1066, il y commande un corps d'armée composé de Poitevins, de Bretons et d'Angevins. Aimery IV ne voulut pas se fixer en Angleterre, il reçut en contrepartie de grandes sommes d'argent.

d'York, Ealdred, officierait à la cérémonie, l'autre métropolitain jouissant du reste de tous les honneurs dus à son rang. C'est ainsi que les choses se passèrent ; mais la masse du peuple anglais accueillit une autre version des mêmes faits, moins réelle et plus patriotique. On dit, et la tradition répéta, que Stigand, invité à sacrer le nouveau roi, avait refusé son ministère, déclarant qu'il ne voulait pas imposer les mains à un homme couvert du sang des hommes et envahisseur des droits d'autrui.

Le lieu désigné pour la cérémonie du couronnement fut l'église royale de Saint-Pierre, qu'on appelait alors et qu'on appelle encore aujourd'hui le monastère de l'Ouest⁹⁹. L'église fut préparée et ornée comme aux anciens jours où, après le vote libre des meilleurs hommes de l'Angleterre, le roi de leur choix venait s'y présenter pour recevoir l'investiture du pouvoir qu'ils lui avaient déferé. Mais cette élection nationale n'avait point eu lieu pour Guillaume ; son titre était le droit du plus fort. Il sortit de son camp près de Londres, et marcha, entre deux haies de soldats étrangers, au monastère, où l'attendaient les chefs et les prélats saxons, tristes et confus de ce qu'ils allaient faire, ou s'étourdissant eux-mêmes par la pompe et le bruit du jour, et affectant un air de liberté dans leur lâche et servile office. Toutes les avenues de l'église, les places et les rues du faubourg étaient remplies de cavaliers en armes, qui avaient ordre d'agir hostilement au moindre signe d'émeute ou de trahison. Les feudataires¹⁰⁰ normands, comtes ou barons, évêques ou abbés, et les autres chefs de l'armée, se trouvaient déjà dans l'église ou y entrèrent avec le duc.

Quand s'ouvrit la cérémonie, Geoffroy, évêque de Coutances, montant sur une estrade, demanda, en langue française, aux Normands, s'ils étaient tous d'avis que leur seigneur prit le titre de roi des Anglais, et, en même temps, l'archevêque d'York demanda aux Anglais, en langue saxonne, s'ils voulaient pour roi le duc de Normandie. Alors il s'éleva dans l'église des acclamations si bruyantes, qu'elles retentirent hors des portes jusqu'à l'oreille des cavaliers qui remplissaient les rues voisines. Ils prirent ce bruit confus pour un cri d'alarme, et, dans le pre-

mier trouble, soit par imprudence, soit par suite d'une consigne secrète, ils mirent le feu aux maisons. Plusieurs s'élancèrent dans l'église, et, à la vue de leurs épées nues et des lueurs de l'incendie, tous les assistants se dispersèrent, hommes et femmes, Normands et Saxons. Les uns couraient sans savoir, d'autres allaient au feu pour l'éteindre, d'autres, comme à Douvres, pour faire du butin dans le désordre. La cérémonie fut suspendue par ce tumulte, et il ne resta pour l'achever en toute hâte que le duc, l'archevêque Ealdred, les évêques, et quelques prêtres des deux nations. Tout tremblants, ils reçurent de celui qu'ils faisaient roi et qui, selon un ancien récit, tremblait comme eux, le serinent de traiter le peuple anglais aussi bien que le meilleur des rois que ce peuple avait librement élu.¹⁰¹

Dès le lendemain de ce jour, la ville de Londres eut lieu d'apprendre ce que valait un tel serment dans la bouche d'un étranger vainqueur : on imposa aux citoyens un énorme tribut, et cette levée d'argent, que les chroniques saxonnes qualifient de cruelle, fut faite sur les riches Anglais, à titre de don volontaire, pour le joyeux avènement du nouveau roi. Guillaume lui-même semblait ne pas croire que la bénédiction de l'archevêque Ealdred et quelques acclamations eussent fait de lui un roi d'Angleterre dans le sens légal de ce mot, et il se rangeait à sa vraie place par l'attitude de défiance et d'hostilité qu'il gardait vis-à-vis du peuple. Il n'osa point encore s'établir dans Londres ni habiter le château crénelé qu'on lui avait construit à la hâte. Il sortit pour attendre dans la campagne voisine que ses ingénieurs eussent donné plus de solidité à cet ouvrage, et jeté les fondements de deux forteresses, pour réprimer, dit un historien normand¹⁰², l'esprit mobile d'une population nombreuse et fière.

Durant les jours que le nouveau roi passa à sept milles de Londres, dans un lieu appelé Barking¹⁰³, les deux chefs saxons dont la fatale retraite avait amené la reddition de la grande ville, effrayés de la puissance que la

⁹⁹ Westminster. op. cit. note 38.

¹⁰⁰ (latin médiéval *feudatarius*, de *feudum*, fief) Possesseur d'un fief, vassal. (Larousse)

¹⁰¹ Lire à ce sujet, d'Orderic Vital (1075-1142) "Histoire de Normandie" traduit par Louis-François du Bois, tome II, page 149-150 (J.-L.-J. Brière, lib., Paris 1825)

¹⁰² Orderic Vital. op. cit.

¹⁰³ Un des districts de Londres.

possession de Londres et le titre de roi donnaient à l'envahisseur, vinrent du nord lui demander grâce et lui jurer fidélité. Mais la soumission d'Edwin et de Morkar n'entraîna point celle des provinces dont ils étaient gouverneurs, et l'armée normande ne se porta point en avant pour aller occuper ces provinces ; elle resta cantonnée autour de Londres et sur les côtes du sud et de l'est, les plus voisines de la Gaule. Le soin de partager les richesses du territoire envahi l'occupait alors presque uniquement. Des commissaires parcouraient toute l'étendue du pays où l'armée avait laissé des garnisons, et ils y faisaient un inventaire exact des propriétés de toute espèce, publiques ou particulières. Ils les enregistraient avec soin et en grand détail, car la nation normande se montrait déjà, comme on l'a vu depuis, extrêmement prodigue d'écritures, d'actes et de procès-verbaux.

On s'enquêrait des noms de tous les Anglais morts en combattant, ou qui avaient survécu à la défaite, ou que des retards involontaires avaient empêchés de se rendre sous les drapeaux. Tous les biens de ces trois classes d'hommes, terres, revenus, meubles, étaient saisis : les enfants des premiers étaient déclarés déshérités à tout jamais ; les autres étaient pareillement dépossédés sans retour ; et eux-mêmes, dit le vieux narrateur¹⁰⁴, sentaient qu'en leur laissant la vie, l'ennemi faisait beaucoup pour eux. Quant aux hommes qui n'avaient point pris les armes, ils furent aussi dépouillés de tout, comme ayant eu l'intention de les prendre : mais, par grâce, on leur laissa l'espoir qu'après des années d'obéissance et de dévouement à la puissance étrangère, non pas eux, mais leurs fils obtiendraient des maîtres du pays une portion plus ou moins grande de l'héritage paternel. Telle fut la loi de la conquête, selon le témoignage non suspect d'un homme presque contemporain et issu de la race des conquérants.

L'immense produit de cette spoliation universelle fut la solde des aventuriers de tout pays qui s'étaient enrôlés sous la bannière du duc de Normandie. Leur chef, le nouveau roi des Anglais, retint, pour sa part en choses mobilières, le trésor des anciens rois, l'orfèvrerie des églises et ce qu'on trouva de plus pré-

cieux dans les maisons des nobles et les magasins des marchands. Guillaume envoya au pape Alexandre II, avec une portion de ces richesses, l'étendard d'Harold richement brodé, comme retour d'un pareil don et comme trophée d'une victoire qu'à Rome on souhaitait vivement. Toutes les églises d'outre-mer où l'on avait prié et fait des vœux pour le succès de l'invasion reçurent, en récompense, des vases d'or, des croix du même métal, ornées de pierreries, des ornements d'une grande valeur et des sommes d'argent considérables. La Normandie, ses cathédrales, ses monastères et ses hospices d'indigents eurent de droit le meilleur lot dans cette pieuse distribution des premiers gains de la conquête.

Après la part du roi et du clergé, on fit celle des hommes de guerre, selon leur grade et les conditions de leur engagement. Ceux qui, au camp sur la Dive, avaient fait hommage pour des terres, alors à conquérir, reçurent celles des Anglais dépossédés ; les comtes et les barons eurent de vastes domaines, des châteaux, des bourgades, des villes entières ; les chevaliers et les simples vassaux eurent des fiefs proportionnés à leur grade. Quelques-uns prirent leur solde en argent ; d'autres avaient stipulé d'avance qu'ils auraient une femme saxonne, et Guillaume, dit la chronique normande, leur fit prendre, par mariage, de nobles dames, héritières de grands biens, dont les maris étaient morts dans la bataille. Un seul, parmi les hommes venus à la suite du conquérant, ne voulut rien accepter de la dépouille des vaincus. C'était un Normand, de condition noble, appelé Goubert¹⁰⁵, fils de Richard : il dit qu'il avait accompagné son seigneur en Angleterre, pour remplir les devoirs d'un vassal, mais que le bien d'autrui ne le tentait pas ; qu'il retournerait dans son pays et se contenterait de l'héritage modeste qu'il y possédait légitimement.

Le nouveau roi employa les derniers mois de l'hiver qui termina l'année 1066 à faire une sorte de promenade militaire dans les provinces alors envahies. Il est difficile de déterminer exactement le nombre de ces provinces et l'étendue de pays que les troupes étrangères occupaient et parcouraient librement. Toutefois, en examinant avec soin les récits des chroniqueurs, on trouve des

¹⁰⁴ Orderic Vital. op. cit.

¹⁰⁵ Gilbert d'Auffay (?-1087), noble normand, fils de Richard de Heugleville, seigneur de Saint-Valéry.

preuves, tout au moins négatives, que les Normands ne s'étaient point avancés dans la direction du nord-est, au-delà des rivières dont l'embouchure forme le golfe de Boston¹⁰⁶, et vers le sud-ouest, au-delà des terres montagneuses qui bordent la province de Dorset. La ville d'Oxford, située presque à distance égale de ces deux points opposés, sur la ligne droite tirée de l'un à l'autre, ne s'était point encore rendue, mais peut-être cette frontière idéale avait-elle été dépassée, soit au nord soit au midi d'Oxford. Il est également difficile de le nier ou de l'affirmer, et de fixer à un instant précis la limite d'un envahissement toujours en progrès.

L'espace de terre possédé par Guillaume effectivement, et non d'une manière nominale, en vertu de son titre de roi, fut en peu de temps hérissé de citadelles et de châteaux forts, cantonnements des troupes étrangères. Tous les indigènes y furent désarmés et contraints de jurer obéissance et fidélité au nouveau chef suprême imposé par la lance et l'épée. Ils jurèrent ; mais au fond de leur cœur, ils ne croyaient pas que le conquérant fût roi légitime ; et, à leurs yeux, le véritable roi d'Angleterre, c'était encore le jeune Edgar, tout déchu et captif qu'il était. Les moines du couvent de Peterborough, dans la province de Northampton, en donnèrent la preuve. Ayant perdu leur abbé Leofrik, revenu mortellement blessé de la bataille d'Hastings, ils choisirent pour lui succéder leur prévôt, nommé Brand ; et, comme la règle voulait que l'élection fût approuvée par le chef du pays, ils envoyèrent Brand vers Edgar. Selon la chronique du monastère, ils firent cette démarche, parce que les habitants de la contrée pensaient qu'Edgar deviendrait roi. Dès que le bruit en parvint aux oreilles du roi Guillaume, sa colère fut au comble ; il voulait châtier rudement ceux qui lui avaient fait cette offense, mais ses propres amis intervinrent, et il pardonna en acceptant une somme de quarante marcs d'or¹⁰⁷. Toutefois, la trêve ne fut pas longue entre le roi de la conquête et le couvent de Peterborough :

« Bientôt, dit le narrateur contemporain, tous les maux et toutes les douleurs ont fondu sur notre maison. Que Dieu daigne avoir pitié d'elle. »

Cette prière d'un moine saxon pouvait être celle de tout habitant des provinces conquises ; car chacun y avait largement sa part de douleurs et de misères : pour les hommes, c'était la ruine et la servitude ; pour les femmes, c'étaient les affronts et les violences, plus cruelles que tout le reste. Celles qui ne furent pas prises par mariage le furent par amours, comme on disait dans le langage des vainqueurs, et devinrent le jouet des soldats étrangers, dont le dernier et le plus vil était seigneur et maître dans la maison du vaincu. D'ignobles valets d'armes, de sales vauriens, dit un auteur du temps, disposaient, à leur fantaisie, des plus nobles filles, et ne leur laissaient qu'à pleurer et à souhaiter la mort. Ces misérables effrénés s'émerveillaient d'eux-mêmes, ils devenaient fous d'orgueil et de surprise, de se voir si puissants, d'avoir des serviteurs plus riches que n'avaient jamais été leurs pères ; tout ce qu'ils voulaient, ils se le croyaient permis. Tel fut le spectacle donné au monde par une conquête chrétienne, et tel fut le sort qui s'étendit sur les hommes de race anglaise, à mesure que la bannière aux trois lions avança sur leurs campagnes et fut arborée dans leurs villes.

Mais cette destinée, partout également dure, prit des apparences diverses, selon la diversité des lieux. Les villes ne furent point frappées comme les campagnes ; telle ville ou telle campagne le fut différemment de telle autre ; autour d'un fond commun de misères, si l'on peut s'exprimer ainsi, il y eut des formes variées et cette multiplicité d'accidents qu'offrent toujours les choses humaines.

Toute la contrée voisine d'Hastings avait souffert de telles dévastations que, vingt ans après, les domaines ruraux n'y produisaient aucun revenu. La ville de Douvres, à demi consumée par l'incendie, entra dans le partage d'Eudes, évêque de Bayeux, qui ne put, disent les vieux actes, en savoir au juste la valeur, parce qu'elle était trop dévastée. Il en distribua les maisons à ses vassaux et à ses gens ; Raoul de Courbespine¹⁰⁸ en reçut trois avec le

¹⁰⁶ Boston, ville et petit port du Lincolnshire, sur la côte est de l'Angleterre.

¹⁰⁷ C'est sous le règne du roi des Francs Philippe Ier que l'on prit l'habitude de peser l'or et l'argent à l'aide d'un poids appelé marc. Il était en usage après la conquête de Guillaume.

¹⁰⁸ "On rencontre un Raoul de Courbespine dans le *Doomsday Book* comme tenant en chef dans le comté de Kent et comme soutenant dans le même comté et

champ d'une femme pauvre ; Guillaume, fils de Geoffroy, eut aussi trois maisons dont l'une était l'ancien hôtel de la Ghilde¹⁰⁹ ou corporation municipale. Près de Colchester, dans la province d'Essex, Geoffroy de Mandeville¹¹⁰ occupa seul quarante manoirs ou habitations entourées de terres en culture ; quatorze propriétaires saxons furent dépossédés par Engelry, et trente par un certain Guillaume. Un riche Anglais se remit, pour sa sûreté, au pouvoir du Normand Gaultier, qui en fit son tributaire ; un autre Anglais devint serf de corps sur la glèbe de son propre champ.

Dans la province de Suffolk, un chef normand s'appropriâ les terres d'une Saxonne nommée Ediva la belle. La cité de Norwich passa tout entière dans le domaine privé du conquérant : elle avait payé aux rois saxons trente livres et vingt sous d'impôt ; mais Guillaume exigea par an soixante-dix livres, un cheval de prix, cent sous au profit de la reine sa femme, et, en outre, vingt livres pour le salaire de l'officier qui y commandait en son nom. Une forte citadelle fut bâtie au sein de cette ville habitée par des hommes d'origine danoise, parce que les vainqueurs craignaient qu'elle n'appelât et ne reçût du secours des Danois qui croisaient souvent près de la côte. Dans la ville de Dorchester, au lieu de cent soixante-douze maisons qu'on y avait vues du temps du roi Édouard, on n'en comptait plus que quatre-vingt-huit ; le reste était en ruine ou avait servi de matériaux pour la construction d'une forteresse ; à Warham, sur cent trente-trois maisons, soixante-trois disparurent de même ; à Bridport, vingt maisons furent tellement ruinées, qu'on cessa de les compter au nombre de celles qui payaient l'impôt. L'île de Wight, près de la côte du sud, fut conquise

par Guillaume, fils d'Osbern¹¹¹, sénéchal du roi normand, et devint une portion de ses vastes domaines en Angleterre. Il la transmit à son fils ; puis elle échut à son petit-neveu Baudouin, appelé en Normandie Baudouin de Reviers¹¹², et qu'en Angleterre on surnomma Baudouin de l'île.

Près de Winchester, dans la province de Hants, se trouvait le monastère de Hida, dont l'abbé, accompagné de douze moines et de vingt hommes d'armes, était allé à la bataille d'Hastings et n'en était point revenu. La vengeance que le conquérant exerça contre ce monastère fut mêlée d'une sorte de plaisanterie ; il prit sur les domaines du couvent douze fois la portion de terre suffisante pour solder et entretenir un homme d'armes, ou, selon le langage du temps, douze fiefs de chevaliers, avec une portion de capitaine, ou un fief de baron, comme rançon du crime des treize religieux qui avaient combattu contre lui. Un autre fait qu'on peut citer parmi les "joyeusetés" de la conquête, c'est qu'une jongleresse, appelée Adeline, figure sur le rôle de partage dressé pour la même province, comme ayant reçu fief et salaire de Roger, l'un des comtes normands¹¹³.

Dans la province de Hertford, un Anglais avait racheté sa terre par le paiement de neuf onces d'or ; et cependant, pour échapper à une dépossession violente, il fut obligé de se rendre tributaire d'un soldat appelé Vigot. Trois guerriers saxons, Thurnoth, Waltheof et Thurman, asso-ciés en fraternité d'armes, possédaient auprès de Saint-Alban un manoir qu'ils avaient reçu de l'abbaye à condition de la défendre par l'épée, s'il en était besoin. Ils remplirent fidèlement cet office jusqu'au temps de l'invasion normande ; alors, sommés de se rendre et ne le voulant pas, ils abandonnèrent leur domaine. Le sort fit tomber ce domaine dans la part de conquête d'un

dans celui de Suffolk. Ce Raoul de Courbes-pine eut des discussions avec l'archevêque Lanfranc, devant Hugues de Montfort, au sujet d'un domaine dans l'île de Frain, à l'embouchure de la Tamise." ("Mémoires et notes de M. Auguste Le Prévost pour servir à l'histoire du département de l'Eure", tome I, page 555 (Auguste Hérissey imp., Évreux 1862)

¹⁰⁹ Guilde, ghilde ou gilde (latin médiéval *gilda*, du moyen néerlandais *gilde*, corporation). Au Moyen Âge, association groupant des marchands exerçant une profession commune. (Larousse)

¹¹⁰ Geoffroy I (?- v.1100), lord de Pleshey, gardien de la Tour de Londres et shérif de Londres, du Middlesex, d'Essex et du Hertfordshire.

¹¹¹ Guillaume de Crépon (v.1027-1071), seigneur de Breteuil et de Corneilles et 1^{er} comte d'Hereford (titre éteint).

¹¹² Baudouin de Reviers (v.1095-1155), 1^{er} comte de Devon.

¹¹³ Roger de Montgomery (?-1094), seigneur de Montgomery, vicomte de l'Hiémois, et sire d'Alençon, fut l'un des seigneurs les plus riches de l'Angleterre conquise par Guillaume. Il créa l'une des seigneuries les plus puissantes et stratégiquement importantes apparues après la conquête normande. Il fut 1^{er} comte de Shrewsbury à partir de 1074.

noble baron, appelé Roger de Toëny¹¹⁴, qui eut bientôt à défendre lui-même ses possessions nouvelles contre les Saxons dépossédés. Ceux-ci, réfugiés dans les forêts voisines, y rassemblèrent une troupe de gens expropriés comme eux, et attaquant à l'improviste les Normands établis sur leurs terres, ils en tuèrent plusieurs, mirent le feu aux maisons qu'ils occupaient, mais ne réussirent point à les chasser.

Ces faits, pris au hasard entre des centaines d'autres, suffisent pour que le lecteur se figure les scènes tristes, mais variées, qu'offraient en même temps plusieurs provinces anglaises du sud et de l'est, tandis que le roi normand s'installait dans la Tour de Londres. Cette forteresse, construite à l'un des angles du mur de la ville, vers l'orient, près de la Tamise, reçut alors le nom de Tour Palatine, nom formé d'un vieux titre romain que Guillaume portait en Normandie, conjointement avec ceux de duc ou de comte. Deux autres forteresses, bâties à l'occident, et confiées à la garde des Normands Baynard et Gilbert de Montfichet, prirent chacune le nom de leurs gardiens. La bannière aux trois lions fut arborée sur le donjon de Guillaume, et sur les deux autres flottèrent celles de Baynard et de Montfichet. Mais ces capitaines avaient tous deux juré d'en faire descendre leurs drapeaux, et d'y élever celui du roi, leur seigneur, à son premier commandement, "à son commandement proféré avec colère ou sans colère, soutenu par grande ou petite force, pour cause de délit ou sans délit", comme s'énonce la formule de droit féodal. Avant de faire, au bruit des trompettes, leur entrée dans leurs tours et de les garnir de leurs hommes de service, ils avaient mis leurs mains entre les mains du roi Guillaume, et s'étaient reconnus eux-mêmes pour ses hommes de service et de foi.

Ce qu'ils jurèrent au chef de la conquête, d'autres le leur jurèrent aussi, et d'autres encore firent à ces derniers le même serment de foi et d'hommage. Ainsi la troupe des conquérants, quoiqu'éparse et disséminée sur le territoire des vaincus, resta unie par une grande chaîne de devoirs, et garda la même ordonnance qu'à son départ de Normandie ou

dans son camp près d'Hastings. Le subalterne devait foi et service à son supérieur militaire, ou à celui dont il avait reçu en fief soit des terres, soit de l'argent. Sous cette condition, les mieux partagés dans les différents gains de la conquête donnèrent une part de leur superflu à ceux qui avaient eu moins de bonheur. Les chevaliers reçurent des barons, et les simples hommes d'armes de leurs capitaines ; à leur tour les hommes d'armes donnèrent aux écuyers, les écuyers aux sergents, les sergents aux archers et aux valets. En général, les riches donnèrent aux pauvres ; mais les pauvres devinrent bientôt riches des profits croissants de l'invasion, et, parmi ces classes de combattants et de feudataires que le langage du siècle distinguait, il y eut une grande mobilité, parce que les chances de la guerre portaient rapidement les hommes des derniers rangs vers les premiers.

Tel qui avait passé la mer avec la casaque matelassée et l'arc de bois noirci du piéton, parut sur un cheval de bataille, et ceint du baudrier militaire, aux yeux des nouvelles recrues qui arrivèrent après lui. Tel était venu pauvre chevalier, qui bientôt leva bannière, comme on s'exprimait alors, et conduisit une compagnie dont le cri de ralliement était son nom. Les bouviers¹¹⁵ de Normandie et les tisserands de Flandre, avec un peu de courage et de bonheur, devenaient promptement, en Angleterre, de hauts hommes, d'illustres barons ; et leurs noms, vils ou obscurs sur l'une des rives du détroit, étaient nobles et glorieux sur l'autre.

Voulez-vous savoir, dit un vieux rôle en langue française, quels sont les noms des grands venus d'outre-mer avec le conquérant, Guillaume à la grande vigueur ? Voici leurs surnoms comme on les trouve écrits, mais sans leurs noms de baptême, qui souvent manquent ou sont changés : c'est Mandeville et Dandeville, Omfreville et Domfreville, Bouteville et Estouteville, Moyon et Boyon, Biset et Basset, Malin et Malvoisin... Tous les noms qui suivent sont pareillement rangés de façon à soulager la mémoire par la rime et l'allitération. Plusieurs listes du même genre et disposées avec le même art se sont conservées jusqu'à nos jours ; on les trouvait jadis inscrites sur de grandes pages de vélin dans

¹¹⁴ Il pourrait s'agir en fait de Raoul II de Tosny (v.1042-1102), seigneur de Conches et de Tosny, qui a combattu à Hastings avec Guillaume.

¹¹⁵ Personne qui garde ou qui conduit les bœufs. (Larousse)

les archives des églises, et décorées du titre de livres des conquéreurs. Dans l'une de ces listes, les noms sont disposés par groupes de trois : Bastard, Brassard, Baynard ; Bigot, Bagot, Talbot ; Toret, Trivet, Bouet ; Lucy, Lacy, Perey... Un autre catalogue des conquérants de l'Angleterre, longtemps gardé dans le trésor du monastère de la Bataille, contenait des noms d'une physionomie singulièrement basse et bizarre, comme Bonvilain et Boutevilain, Trousselot et Trousebout, l'Engayne et Longue-Épée, Œil-de-bœuf et Front-de-bœuf... Enfin des actes authentiques désignent comme chevaliers normands en Angleterre un Guillaume le charretier, un Hugues le tailleur, un Guillaume le tambour ; et parmi les surnoms de cette chevalerie rassemblée de tous les coins de la Gaule figurent un grand nombre de simples noms de villes et de pays : Saint-Quentin, Saint-Maur, Saint-Denis, Saint-Malo, Tournai, Verdun, Fismes, Châlons, Chaunes, Étampes, Rochefort, La Rochelle, Cahors, Champagne, Gascogne... Tels furent ceux qui apportèrent en Angleterre le titre de gentilhomme, et l'y implantèrent à main armée pour eux et pour leurs descendants.

Les valets de l'homme d'armes normand, son écuyer, son porte-lance, furent gentilshommes sur le sol anglais. Ils devinrent tout à coup nobles à côté du Saxon autrefois riche et noble lui-même, maintenant courbé sous l'épée de l'étranger, expulsé de la maison de ses aïeux, n'ayant pas où reposer sa tête. Cette noblesse naturelle et générale de tous les vainqueurs croissait en raison de l'autorité ou de l'importance personnelle de chacun d'eux. Après la noblesse du roi normand, unique entre toutes, venait celle du gouverneur de province, qui portait le titre de comte ; après la noblesse du comte venait celle de son lieutenant, appelé vice-comte ou vicomte ; ensuite celle des gens de guerre, suivant leurs grades, barons, chevaliers, écuyers ou sergents, nobles inégalement, mais tous nobles par le droit de leur victoire commune et de leur naissance étrangère.

Avant de marcher à la conquête des provinces du nord et de l'ouest, Guillaume, par des raisons difficiles à bien déterminer, voulut repasser la mer et visiter son pays natal. Peut-être avait-il hâte de se montrer à ses compatriotes, entouré de la pompe d'un roi et des

trophées de sa victoire ; peut-être aussi une passion moins noble, mêlée d'inquiétude sur l'avenir, lui faisait-elle désirer de mettre en sûreté, hors de l'Angleterre, les richesses qu'il avait enlevées aux provinces déjà conquises. Près de s'embarquer pour retourner en Normandie, il confia la lieutenance de son pouvoir royal à son frère Eudes, évêque de Bayeux, et à Guillaume, fils d'Osbern. A ces deux vice-rois furent adjoints d'autres seigneurs de marque, comme aides et comme conseillers : Hugues de Grantmesnil¹¹⁶, Hugues de Montfort¹¹⁷, Gaultier Giffard¹¹⁸ et Guillaume de Varenne¹¹⁹.

Ce fut à Pevensey que se rendit le nouveau roi, afin de s'embarquer au lieu même où il était venu aborder six mois auparavant ; plusieurs vaisseaux l'y attendaient, pavés en signe de joie et de triomphe. Un grand nombre d'Anglais s'y étaient rendus par son ordre, pour passer le détroit avec lui. On remarquait parmi eux le roi Edgar, l'archevêque Stigand, Frithric, abbé de Saint-Alban, les deux frères Edwin et Morkar, et Waltheof, fils de Siward, qui n'avait pu combattre à la journée d'Hastings. Ces hommes, et plusieurs autres que le vainqueur emmenait aussi, devaient lui servir d'otages et de garants du repos des Anglais, et il espérait d'ailleurs que, privée, par leur absence, de ses chefs les plus puissants et les plus populaires, cette nation serait moins remuante et moins hardie à se soulever.

Dans le port où pour la première fois il avait mis le pied en Angleterre, le conquérant distribua des présents de toute espèce à ceux de ses gens d'armes qui repassaient la mer, afin,

¹¹⁶ Hugues de Grandmesnil (1032-1098), seigneur de Grandmesnil, shérif du Leicestershire et constable de Leicester.

¹¹⁷ Hugues II de Montfort (?-après 1088), Seigneur de Pont-Authou et Montfort-sur-Risle, Connétable de Normandie.

¹¹⁸ Gautier 1^{er} Giffard (?-v.1084), seigneur normand, dont le fils sera comte de Buckingham.

¹¹⁹ Guillaume de Warenne ou de Varenne (?-1088), fut l'un des compagnons de Guillaume le Conquérant dans sa conquête de l'Angleterre en 1066. Important baron anglo-normand, il fut l'un des hommes les plus riches de l'Angleterre nouvellement conquise. Il fut fait 1^{er} comte de Surrey par Guillaume II le Roux peu avant sa mort. Il fut aussi le fondateur d'une dynastie qui domina le comté de Surrey jusqu'en 1347. Il est l'ancêtre des familles Warren d'Angleterre d'Irlande et d'Écosse.

dit un historien normand, que nul à son retour ne put dire qu'il n'avait pas gagné à la conquête. Guillaume, ajoute le même auteur, son chapelain et son biographe¹²⁰, apporta en Normandie plus d'or et d'argent que n'en pourrait lever celui qui serait maître du territoire entier de la Gaule. Toute la population des villes et des campagnes, depuis la mer jusqu'à Rouen, accourut sur son passage, et le salua de vives acclamations. Les monastères et le clergé séculier rivalisèrent d'efforts et de zèle pour fêter le vainqueur des Anglais, et ni moines ni prêtres ne restèrent sans récompense. Guillaume leur donna de l'or en monnaie, en vases et en lingots, et des étoffes richement brodées qu'ils étalèrent dans les églises, où elles excitaient l'admiration. L'Angleterre excellait alors dans la broderie d'or et d'argent et dans tous les ouvrages de luxe ; en outre, la navigation de ce pays, déjà fort étendue, y portait beaucoup d'objets rares et précieux inconnus en Gaule. Un parent du roi de France, nommé Raoul¹²¹, vint, avec une suite nombreuse, à la cour tenue par le roi Guillaume durant la solennité pascalle. Les Français, non moins que les Normands, considéraient avec un plaisir mêlé de surprise la vaisselle ciselée d'or et d'argent, et les coupes à boire des Saxons, faites de grandes cornes de buffle garnies de métal aux deux extrémités. Ils s'émerveillaient de la beauté et de la longue chevelure des jeunes Anglais, otages du roi normand. Ils remarquèrent, dit le narrateur contemporain, ces choses et beaucoup d'autres également nouvelles pour eux, afin de les raconter dans leurs pays.

Pendant que cet appareil de fête était déployé sur l'une des rives du détroit, sur l'autre l'insolence des vainqueurs se faisait sentir à la nation subjuguée. Les chefs qui gouvernaient les provinces conquises accablaient à l'envi les indigènes, soit gens de haut rang, soit gens du peuple, d'exactions, de tyrannies et d'outrages. L'évêque Eudes et le fils d'Osbern, orgueilleux de leur nouvelle puissance, méprisaient les plaintes des opprimés, et leur refusaient toute justice ; si leurs

hommes d'armes pillaient les maisons ou ravissaient les femmes des Anglais, ils les soutenaient et frappaient sur le malheureux qui, atteint par ces injures, osait s'en plaindre tout haut. L'excès de la souffrance poussa les habitants de la côte de l'est à tenter de s'affranchir du joug des Normands, à l'aide d'un secours étranger. Eustache, comte de Boulogne, le même qui, sous le règne d'Édouard, avait occasionné tant de tumulte en Angleterre, était alors en discorde et en inimitié avec le roi Guillaume, qui retenait son fils prisonnier. La haine du roi normand rapprocha les Anglais de cet homme qui avait été naguère un de leurs plus grands ennemis ; ils connaissaient sa puissance et son habileté à la guerre, ils voyaient en lui un allié naturel à cause de sa parenté avec le roi Édouard, et, s'il leur fallait maintenant obéir à un étranger, ils aimaient mieux que ce fût à lui qu'à tout autre.

Les habitants du pays de Kent envoyèrent donc un message à Eustache, et lui promirent de l'aider à s'emparer de Douvres, s'il voulait faire une descente et les secourir contre les Normands. Le comte de Boulogne¹²² y consentit, et, armant plusieurs vaisseaux chargés de troupes d'élite, il mit à la voile et aborda près de Douvres à la faveur d'une nuit obscure. Tous les Saxons de la contrée se levèrent en armes : Eudes de Bayeux, gouverneur de la ville, et son lieutenant, Hugues de Montfort, s'étaient rendus au-delà de la Tamise avec une partie de leurs soldats. Si le siège eût duré seulement deux jours, les habitants des provinces voisines seraient venus en grand nombre se réunir aux assiégeants ; mais Eustache et ses hommes essayèrent mal à propos d'enlever le château de Douvres par un coup de main : ils éprouvèrent une résistance inattendue, et se découragèrent après ce seul effort.

Un faux bruit de l'approche d'Eudes, qui revenait, disait-on, avec le gros de ses troupes, les frappa d'une terreur panique. Le comte de Boulogne fit sonner la retraite ; ses hommes d'armes se précipitèrent en désordre vers leurs vaisseaux, et la garnison normande, les voyant dispersés, fit une sortie pour les poursuivre. Plusieurs tombèrent, en fuyant, du

¹²⁰ Orderic Vital. op. cit.

¹²¹ Raoul IV de Vexin, (?-1074), comte de Valois, comte de Vexin et d'Amiens. La Normandie avait prit de l'importance face aux capétiens, et Raoul, isolé par le scandale de son mariage avec Anne de Kiev (c'est une autre histoire), préféra s'allier au duc.

¹²² Eustache II (?-1087), comte de Boulogne de 1047 à 1087 et comte de Lens à partir de 1054. Il fut aussi un important baron du royaume d'Angleterre.

haut des rochers escarpés sur lesquels la ville de Douvres est assise, et le comte ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. Mais la garnison, que son petit nombre rendait prudente, rentra bientôt dans la place ; les Boulonnais remirent à la voile, et les insurgés saxons se retirèrent par différents chemins. Telle fut l'issue de la première tentative faite en Angleterre pour renverser la domination normande ; Eustache de Boulogne se réconcilia peu de temps après avec le roi Guillaume ; et, oubliant ses alliés d'un jour, il brigua les honneurs et les richesses que leur ennemi pouvait donner.

Dans la province de Hereford, au-delà de la chaîne de hauteurs¹²³ qui avait autrefois protégé l'indépendance des Bretons, et qui pouvait servir de rempart à celle des Anglais, habitait, avant l'invasion, sur des terres qu'il avait reçues de la munificence du roi Édouard, un Normand appelé Richard, fils de Scrob¹²⁴. C'était un de ces hommes que les Saxons avaient exceptés de la sentence d'exil rendue en l'année 1052 contre tous les Normands vivant en Angleterre. Pour prix de ce bienfait, le fils de Scrob, au débarquement de Guillaume, devint chef d'intrigues pour la conquête, établit des intelligences avec les envahisseurs, et se mit à la tête de quelques corps de soldats originaires de la Gaule, et demeurés, depuis le règne d'Édouard, dans les châteaux voisins de Hereford. Il se cantonna avec eux dans ces châteaux, et faisant des sorties fréquentes, il entreprit de forcer les villes et les bourgades voisines à se soumettre au conquérant. Mais la population de l'ouest résista avec énergie, et, sous la conduite d'Eadric¹²⁵, fils d'Alfrik, parent de la famille de Godwin, elle se leva pour repousser les at-

taques du fils de Scrob et de ses hommes d'armes.

Le chef saxon eut l'art d'intéresser à sa cause les chefs des tribus galloises, jusque-là ennemies mortelles des habitants de l'Angleterre. Ainsi la terreur des Normands réconciliait, pour la première fois, les Cambriens et les Teutons de la Bretagne, et faisait ce que n'avait pu faire, en d'autres temps, l'invasion des païens du Nord. Soutenu par les milices du pays de Galles, Eadric prit avec succès l'offensive contre Richard, fils de Scrob, et ses soldats, auxquels les chroniques du temps donnent le nom de châtelains de Hereford. Trois mois après le départ du roi Guillaume pour la Normandie, il les chassa du territoire qu'ils occupaient, pilla leurs cantonnements, et affranchit, mais en le ravageant, tout le pays voisin. Au sud de cette contrée, sur les côtes qui bordent le long golfe où se jette la Severn¹²⁶, et au nord, sur les terres voisines des montagnes, il n'y avait encore, dans ce temps, ni postes militaires établis par les Normands, ni châteaux forts bâtis ou possédés par eux. La conquête, si l'on peut s'exprimer ainsi, n'y était point encore parvenue : ses lois n'y régnaient point, son roi n'y était nullement reconnu, non plus que dans toute la partie septentrionale de l'Angleterre, depuis le golfe de Boston jusqu'à la Tweed.

Au centre, les coureurs ennemis tenaient librement la campagne ; mais beaucoup de villes fermées ne s'étaient point rendues ; et même, dans le pays où l'invasion paraissait accomplie, les conquérants n'étaient pas sans alarmes ; car des messagers, partis des contrées où l'indépendance régnait encore, allaient secrètement de ville en ville rallier les amis du pays, et relever les courages abattus par la rapidité de la défaite. Sous les yeux de l'autorité étrangère, disparaissait chaque jour quelqu'un des hommes le plus en crédit parmi le peuple. Ils allaient quêter, chez des nations amies, du secours contre les Normands, ou ils émigraient pour toujours, aimant mieux vivre sans patrie que de rester sous leur puissance. Ceux qui, dans la première terreur, s'étaient rendus au camp de Guillaume, et lui avaient prêté le serment de paix et de soumission, étaient invités, par des adresses patriotiques, à

¹²³ Les Monts Cambriens au pays de Galles.

¹²⁴ Richard Scrob (?-avant 1086), Français venu en Angleterre avant la conquête normande de l'Angleterre.

¹²⁵ Eadric Cild ou Eadric le Sauvage (?-après 1072), anglais puissant du milieu du XI^e siècle. Eadric se révolta une première fois contre l'autorité de Guillaume le Conquérant en 1067 et s'allia avec le prince gallois Bleddyn ap Cynfyn pour ravager le Herefordshire. Quelques années plus tard, il participe à la révolte de grande ampleur contre Guillaume qui prend place dans le nord de l'Angleterre. Toujours allié avec Bleddyn, il s'empare de la ville de Shrewsbury, mais le château lui résiste. Une armée dirigée par le roi lui-même repousse les rebelles vers Chester. Pardonné par Guillaume, Eadric participe à sa campagne contre l'Écosse en 1072.

¹²⁶ Ce "long golfe" n'est autre que le Canal de Bristol qui est en fait un estuaire.

rompre leur pacte avec l'étranger, et à suivre le parti des gens de bien et des braves.

La nouvelle de cette agitation et de ces manœuvres, parvenue à Guillaume dans sa province de Gaule, le força de précipiter son retour en Angleterre. Il s'embarqua au port de Dieppe, au mois de décembre, par une nuit froide, et, à son arrivée, il mit dans les places fortes de la province de Sussex de nouveaux gouverneurs choisis en Normandie parmi les hommes auxquels il se fiait le plus. Il trouva dans Londres une fermentation sourde qui semblait présager quelque mouvement prochain : craignant que ses trois châteaux forts, avec leurs tourelles garnies de machines, ne fussent pas capables de le protéger contre une insurrection populaire, il résolut d'en prévenir ou d'en éloigner le moment, et déploya sa ruse, cette ruse de renard que la tradition anglaise lui attribue, pour assoupir l'esprit patriotique qu'il désespérait de briser. Il célébra en grande pompe, à Londres, les fêtes de Noël, et, rassemblant autour de lui plusieurs des chefs et des évêques saxons, il les accabla de fausses caresses ; il se montrait plein d'affabilité, et donnait à tout venant le baiser de bienvenue : si l'on demandait, il accordait ; si l'on conseillait, il écoutait ; tous furent dupes de ses artifices.

Après avoir ainsi gagné une partie des gens en crédit, le roi Guillaume se tourna vers le peuple ; une proclamation, écrite en langue saxonne, et adressée aux habitants de Londres, fut publiée en son nom, et lue à haute voix dans les églises et sur les places de la ville. « Apprenez tous, y disait-il, quelle est ma volonté. Je veux que, tous tant que vous êtes, vous jouissiez de vos lois nationales, comme dans les jours du roi Édouard ; que chaque fils hérite de son père, après les jours de son père, et que nul de mes hommes ne vous fasse tort. » A cette promesse, quelque peu sincère qu'elle fût, l'effervescence se calma dans Londres ; le soulagement présent rendit les esprits moins disposés à courir les chances périlleuses d'une grande opposition au pouvoir. Exemptés pour un moment des trois fléaux que la conquête avait apportés en Angleterre, les violences, les lois étrangères et l'expropriation, les habitants de la grande cité saxonne abandonnèrent la cause de ceux qui souffraient, et, calculant le gain et la perte, résolurent de se tenir en repos. On ne sait com-

bien de temps ils jouirent des concessions du vainqueur ; mais ils le laissèrent alors s'éloigner impunément de Londres, avec l'élite de ses soldats, pour aller soumettre les provinces encore libres.

Le roi normand se dirigea d'abord vers le sud-ouest, et traversant les hauteurs qui séparent les provinces de Dorset et de Devon, il marcha contre Exeter¹²⁷. C'est dans cette ville qu'après la bataille d'Hastings s'était réfugiée la mère d'Harold¹²⁸ ; elle y avait rassemblé les débris de ses richesses, qu'elle consacrait à la cause du pays pour lequel son fils était mort. Les citoyens d'Exeter étaient nombreux et pleins de zèle patriotique : l'histoire contemporaine rend d'eux ce témoignage que, jeunes ou vieux, ils haïssaient à la mort les envahisseurs d'outre-mer. Ils fortifiaient leurs tours et leurs murailles, faisaient venir des hommes d'armes de toutes les provinces voisines, et enrôlaient, à prix d'argent, les navigateurs étrangers qui se trouvaient dans leur port. Ils envoyaient aussi des messages aux habitants des autres villes pour les inviter à se confédérer avec eux, se préparant de toutes leurs forces contre le roi de race étrangère, avec lequel jusqu'à ce moment, disent les chroniques, ils n'avaient rien eu à démêler.

L'approche des troupes d'invasion fut annoncée de loin aux habitants d'Exeter, par la nouvelle de leurs ravages : car tous les lieux par où elles passaient furent entièrement dévastés. Les Normands s'arrêtèrent à la distance de quatre milles, et c'est de là que Guillaume envoya aux citoyens l'ordre de se soumettre et de lui prêter le serment de fidélité. « Nous ne jurons point fidélité, répondirent-ils, à celui qui se prétend roi, et ne le recevrons point dans nos murs ; mais, s'il veut recevoir, comme tribut, l'impôt que nous donnions à nos rois, nous consentirons à le lui payer. — Je veux des sujets, répliqua Guillaume, et n'ai point pour habitude de les prendre à de telles conditions. » Les troupes normandes approchèrent, ayant pour avant-garde un bataillon d'hommes de race anglaise, qui s'étaient réunis aux étrangers par force, ou par misère, ou par envie de s'enrichir en pillant leurs compatriotes. L'on ne sait par suite de quelle intrigue les chefs et les magistrats d'Exeter vinrent, avant le pre-

¹²⁷ Ville à l'est de la Cornouaille, dans le Devon.

¹²⁸ Gytha Thorkelsdóttir, op. cit. note 69.

mier assaut, trouver le roi, lui livrer des otages et lui demander la paix. Mais à leur retour, les citoyens, loin de remplir l'engagement qui venait d'être conclu, tinrent les portes de la ville fermées, et se préparèrent de nouveau à combattre.

Guillaume investit la ville d'Exeter, et faisant avancer à la vue des remparts l'un des otages qu'il avait reçus, il lui fit crever les yeux. Le siège dura dix-huit jours ; une grande partie de l'armée normande y périt ; de nouveaux renforts survinrent au conquérant, et ses mineurs sapèrent les murs ; mais l'opiniâtreté des citoyens se montrait invincible. Ils eussent peut-être lassé Guillaume, si les hommes qui les commandaient n'avaient été lâches une seconde fois. Quelques historiens racontent que les habitants d'Exeter se rendirent au camp du roi, en appareil de suppliants, avec le clergé revêtu de ses habits et portant les livres saints. La chronique saxonne contemporaine ne prononce que ces seuls mots, tristes par leur brièveté même : « Les citoyens rendirent la ville parce que les chefs les trompèrent. »

Un grand nombre de femmes, échappées aux violences qui suivirent la reddition d'Exeter, se réfugièrent avec la mère du dernier roi de race anglaise dans une des îles de la Severn, puis dans la ville de Bath, que l'ennemi ne possédait pas encore ; de là elles gagnèrent la côte de l'ouest, et, faute d'un chemin plus direct, s'y embarquèrent pour la Flandre. Quarante-huit maisons avaient été détruites dans le siège : leurs débris servirent aux Normands à bâtir un château fort qu'ils nommèrent Rougemont, parce qu'il était situé sur une colline de terre rougeâtre. Ce château fut donné en garde à Baudouin de Meules¹²⁹, fils du comte Gilbert de Brionne, qui eut pour son partage, comme conquérant, et pour son salaire, comme vicomte de la province de Devon, vingt maisons à Exeter et cent cinquante-neuf manoirs dans la province.

Il s'était formé, dans cette campagne, une alliance défensive entre les Anglo-Saxons et les vieux Bretons de la Cornouaille. Après la prise d'Exeter, ces deux populations, devenues amies, furent enveloppées dans la même ruine, et le territoire de l'une et de l'autre fut partagé par les vainqueurs. L'un des premiers noms inscrits sur les rôles de ce partage fut

celui de la femme du conquérant, Mathilde¹³⁰, fille de Baudouin V, comte de Flandre, que les Normands appelaient la Reine, titre inconnu aux Anglais, qui n'employaient dans leur langage que les noms de dame ou d'épouse. Mathilde obtint, pour sa part de conquête, toutes les terres d'un riche Saxon appelé Brihtric¹³¹. Cet homme, si l'on en croit de vieux récits, ne lui était point inconnu, et, dans un de ses voyages en Flandre, comme ambassadeur du roi Édouard, il avait encouru les ressentiments de la fille du comte Baudouin en refusant de l'épouser. Ce fut Mathilde elle-même qui demanda au roi, son mari, de lui adjuger, avec tous ses biens, l'Anglais qui l'avait dédaignée, et elle satisfait à la fois sa vengeance et son avarice, en s'appropriant les terres et en faisant emprisonner l'homme dans une forteresse.

C'est probablement à la suite de cette première invasion dans l'ouest que furent conquises et partagées les côtes de Somerset et de Gloucester. Quelques faits prouvent que cette conquête et ce partage ne se firent point sans résistance. Selon la tradition du pays, le monastère de Winchcomb perdit alors une grande partie de ses possessions, parce que les moines de ce lieu, qui étaient au nombre de trois cents, avaient pris les armes, pour résister au roi Guillaume. Leur abbé, Godric, fut saisi par les soldats normands et emprisonné à Gloucester, et le couvent, odieux aux vainqueurs, fut donné en garde à Æthelwig¹³², chef de l'abbaye d'Evesham, que les annales contemporaines surnomment Æthelwig le Circonspect, l'un de ces hommes que les esprits timides louaient de ne point tramer de rébellion, et d'avoir dans le cœur la crainte de Dieu et du roi institué par lui. Dès la première défaite de la nation anglaise, Æthelwig avait juré fidélité sincère à l'étranger pour qui Dieu se déclarait. Quand la conquête vint à s'étendre sur le pays de l'ouest, il se fit par

¹³⁰ Mathilde de Flandre (v.1031-1083), épouse de Guillaume le Conquérant, duchesse de Normandie et reine d'Angleterre. Mère de deux futurs rois : Guillaume II d'Angleterre et Henri I^{er} d'Angleterre.

¹³¹ Brihtric (v.1030-1087), surnommé Meaw de par l'extrême blan-cheur de son teint, fils d'Algar seigneur de Gloucester. Il fut traîné à Winchester, et mourut dans un cachot.

¹³² Æthelwig fait partie des rares Anglais auxquels le nouveau roi Guillaume le Conquérant accorde sa confiance.

¹²⁹ Autrement dit Baldwin FitzGilbert (?-v.1090), riche normand, baron féodal d'Okehampton.

ruse une part dans l'expropriation de ses compatriotes ; il leur vendait à prix d'or sa protection contre les Normands, et quand il les avait pour débiteurs, tout ce qu'ils possédaient, meubles et terres, passaient entre ses mains. Le roi Guillaume l'aimait et l'honorait beaucoup ; il gouverna, selon le gré du conquérant, les moines rebelles de Winchcomb, jusqu'à ce qu'un étranger vint d'outre-mer pour remplir encore mieux cet office.

Ainsi le domaine de l'indépendance anglaise allait se rétrécissant dans l'ouest ; mais les vastes provinces du nord offraient encore un asile, une retraite et des champs de bataille pour les amis du pays. Là se rendaient ceux qui n'avaient plus ni terre ni famille, ceux dont les frères étaient morts, dont les filles avaient été ravies, ceux enfin qui aimaient mieux, disent les vieilles annales, traîner une vie dure et pénible, que de subir un esclavage inconnu à leurs pères. Ils marchaient de forêt en forêt, de lieu désert en lieu désert, jusqu'à la dernière ligne des forteresses bâties par les Normands. Quand ils avaient franchi cette enceinte de la servitude, ils retrouvaient la vieille Angleterre et s'embrassaient en liberté. Le repentir amena bientôt vers eux les chefs qui, désespérant les premiers de la cause commune, avaient donné le premier exemple de la soumission volontaire. Ils s'échappèrent du palais où le conquérant les retenait captifs sous de fausses apparences d'affection, les appelant ses grands amis, ses amis particuliers, et faisant de leur présence à sa cour une accusation pour le peuple, qui refusait de reconnaître un roi qu'entouraient ses chefs nationaux. C'est ainsi qu'Edwin et Morkar partirent pour la contrée du nord. Leurs compatriotes, dit un narrateur voisin de ce temps, les aimaient d'une affection sans bornes ; beaucoup d'hommes se révoltèrent avec eux ; les prêtres et les moines faisaient pour eux de fréquentes prières, et les vœux des pauvres les accompagnaient.

Aussitôt que les fils d'Alfgar furent arrivés dans leurs anciens gouvernements de Mercie et de Northumbrie, de grands signes de mouvement patriotique se manifestèrent dans ces deux pays, depuis Oxford jusqu'aux rives de la Tweed. Aucun Normand n'avait encore passé l'Humber, et un petit nombre d'entre eux avaient pénétré au cœur de la Mercie. Ce pays communiquait librement, par sa frontière

du nord-ouest, avec la population galloise, qui, oubliant ses anciens griefs contre les Saxons, fit cause commune avec eux contre les nouveaux envahisseurs. Le bruit se répandit que les chefs anglais et gallois avaient tenu ensemble de grands conseils sur les montagnes, et que, d'un accord unanime, ils avaient résolu de délivrer leur île de la domination normande ; envoyaient partout des émissaires pour exciter l'indignation et la révolte. C'était au-delà du cours de l'Humber que devait se former le grand camp de l'indépendance ; on lui donnait la cité d'York pour premier boulevard, et pour dernières défenses les lacs et les marais du nord. Beaucoup d'hommes avaient fait serment de ne plus dormir à l'abri d'un toit jusqu'au jour de la délivrance ; ils couchaient en plein air ou sous des tentes, et les Normands leur donnaient le nom de sauvages.

On ne peut savoir combien de projets d'affranchissement, bien ou mal conçus, furent formés et détruits dans ce temps ; ce qui n'éclata pas en lutte ouverte fut le secret de la chancellerie du roi Guillaume. Les auteurs normands contemporains parlent, mais en termes vagues, de mauvaises conspirations ; l'un d'eux fait remonter à l'absence du roi un complot dont le but était, selon lui, d'attaquer à l'improviste les soldats des garnisons normandes, le mercredi des Cendres, jour où ils se rendaient tous à l'église, nu-pieds et sans armes. L'historien dit que cette machination fut découverte, et que les coupables, se dérobant par une prompte fuite à la vengeance du grand vainqueur, gagnèrent le pays situé au nord de l'Humber.

Vers ce pays se dirigeait alors, de toutes les provinces conquises, l'émigration des proscrits et des mécontents. Bientôt un nouveau fugitif, et le plus noble de tous, prit la même route ; c'était le jeune Edgar, roi légitime d'Angleterre, suivant le droit national, par l'élection du peuple et la consécration de l'Église. Il partit avec sa mère Agathe, ses deux sœurs Marguerite et Christine, un chef appelé Merlesweyn, et d'autres hommes de haut rang. Cherchant pour les princesses un refuge inviolable, et pour la royauté saxonne un secours étranger, ils ne firent que traverser le Northumberland. Ils passèrent la limite septentrionale qui, depuis la défaite du roi Ecg-

frith¹³³ par les Pictes et les Scots, séparait l'Angleterre de l'ancienne Albanie¹³⁴ ; nommée en ce temps-là, com-me aujourd'hui, le pays des Scots ou l'Écosse.

Les invasions des pirates danois, qui s'étendirent aussi bien au nord qu'au sud de la Tweed, n'avaient point changé cette frontière. Le seul résultat politique de la domination exercée quelque temps par les Danois sur le peuple mêlé de Galls¹³⁵, de Bretons et de Saxons, qui habitait entre le Forth et la Tweed, fut d'ajouter à ce mélange de différentes races d'hommes un nouvel accroissement de population germanique. De là vint qu'au sud du Forth, et surtout vers l'est, l'idiome prépondérant fut un dialecte teuto-nique, parsemé de mots galliques et bretons, et plus rapproché, dans ses formes grammaticales, du danois que de l'anglo-saxon. Vers le temps où ce changement s'opérait par degrés au sud de l'Albanie, dans le nord, une révolution plus rapidement accomplie réunit en un seul État, et sous la même autorité, les Pictes de la côte orientale et les Scots des montagnes de l'ouest, jusque-là séparés comme nations et régis par des chefs indépendants l'un de l'autre. Leur rapprochement ne se fit pas sans quelque violence ; car ces deux peuples, quoique vraisemblablement de même origine, quoique parlant un langage peu différent, et naturellement portés à se confédérer contre un adversaire commun, étaient rivaux en temps de paix.

Les Scots, chasseurs des montagnes, menant une vie plus rude et plus active que leurs voisins de la plaine, se croyaient plus nobles qu'eux, et les appelaient, par dérision, *mangeurs de pain*. Malgré ce mépris apparent pour le blé, les chefs des Scots avaient l'ambition d'étendre sur les plaines, où croissaient des moissons, le pouvoir qu'ils exerçaient sur le pays des rochers et des lacs. Ils poursuivirent longtemps ce projet par la force et par l'intrigue ; mais la nation des Pictes leur résista jusqu'à l'époque où elle fut affaiblie par les incursions et les victoires des Da-

nois. Kenneth¹³⁶, fils d'Alpin¹³⁷, roi de l'Albanie occidentale, saisissant l'occasion, descendit alors sur les terres des Pictes pour en faire la conquête. *Les mangeurs de pain* furent vaincus, et la plus grande partie d'entre eux se soumit à l'autorité de Kenneth ; les autres tentèrent, en se retirant au nord, de conserver un roi de leur nation et de leur choix ; mais ils n'y réussirent point, et Kenneth, roi des Scots ou Écossais, devint chef de l'Albanie entière, qui depuis lors fut appelée Écosse.

La nation des Pictes perdit son nom en s'incorporant avec les Scots ; mais il ne paraît pas que cette fusion ait eu lieu à des conditions inégales, comme il serait sans doute arrivé si les vainqueurs et les vaincus eussent été de race différente. Les vaincus n'eurent à subir su aucun esclavage, aucune dégradation politique ; et la servitude de la glèbe, fruit ordinaire des conquêtes étrangères dans le Moyen Âge, ne s'établit point en Écosse. Bientôt il n'y eut plus au nord du Forth qu'un seul peuple, et ce fut de bonne heure une tentative infructueuse que de rechercher les traces de l'idiome qu'avaient parlé les Pictes au temps de leur indépendance. Les rois des vainqueurs, désertant leur pays natal, vinrent habiter parmi les vaincus à Dumferline¹³⁸ et à Scone¹³⁹. Ils transportèrent avec eux la pierre consacrée sur laquelle, d'après l'usage antique, ils devaient se placer le jour de leur couronnement, pour prêter serment au peuple, et à laquelle une ancienne superstition nationale attachait le destin de la race des Scots.

Au temps de l'invasion des Normands en Angleterre, il ne restait plus la moindre trace de l'ancienne séparation des Galls de l'île de Bretagne en deux populations distinctes ; la seule division nationale qui se remarquât dans le royaume d'Écosse était celle des hommes parlant la langue gaélique, qu'on appelait aussi erse, c'est-à-dire irlandaise, et des hommes issus de colonies teutoniques ou scandinaves, dont l'idiome était à la fois intelligible pour les Danois et les Anglais. Cette population, la

¹³³ Ecgrith (v.645–685) est roi de Northumbrie.

¹³⁴ Alba est l'ancien nom gaélique de l'Écosse. L'étymologie du nom est peut-être reliée au latin *albus*, d'où le terme Albion qui est l'ancien nom celtique de la Grande-Bretagne, latinisé *Albanie*.

¹³⁵ Peuple de langue gaélique qui occupa l'ouest et le nord-ouest des îles Britanniques. (Larousse)

¹³⁶ Kenneth 1^{er} d'Écosse (v.810-858), considéré comme le fondateur de la monarchie écossaise.

¹³⁷ Alpin II de Dalriada (778-v.834), roi de Dál Riata (ou Dal Riada), royaume scot situé sur la côte nord-est de l'Irlande et la côte ouest de l'Écosse.

¹³⁸ Dunfermline (en écossais, Dùn Phàrlain), ancienne ville écossaise.

¹³⁹ Scone (en écossais : Sgàin), village d'Écosse.

plus voisine de l'Angleterre, bien qu'appelée écossaise par les Anglais, avait beaucoup plus d'affinité avec ce dernier peuple — à cause de la ressemblance des langues et de la communauté d'origine — qu'avec les Écossais de race gaélique. Ces derniers, qui joignaient à une fierté un peu sauvage des habitudes d'indépendance provenant de leur organisation en clans ou en tribus séparées, étaient souvent en querelle avec la population mêlée des plaines du sud, et même avec les rois d'Écosse. Les rois trouvaient presque toujours les Écossais méridionaux disposés à les servir dans leurs projets contre la liberté des clans ; et ainsi l'inimitié instinctive de ces deux races d'hommes, fruit de la diversité d'origine et de langage, tournait au profit du despotisme royal. Cette expérience, faite plus d'une fois par les successeurs de Kenneth, fils d'Alpin, excita en eux une grande affection pour les habitants des basses terres d'Écosse, et en général pour les hommes d'origine anglaise ; ils préféraient ces étrangers aux hommes issus des mêmes ancêtres qu'eux ; ils favorisaient de tout leur pouvoir les Écossais de nom aux dépens des Écossais de race, et recevaient avec une bienveillance empressée tous les émigrants d'Angleterre.

C'est par suite de ce penchant politique que le roi d'Écosse Malcolm¹⁴⁰, surnommé Canmore, accueillit comme des hôtes bienvenus le jeune Edgar, sa mère, ses sœurs et ses amis. Il salua Edgar comme le véritable et légitime roi des Anglais, lui offrit un asile sûr et des secours pour relever sa fortune. Il donna aux chefs dépossédés, qui accompagnaient leur roi, des domaines, que peut-être il enleva despotiquement à ses sujets de race bretonne et gaélique ; et, comme il était encore sans épouse, il prit pour femme une des sœurs d'Edgar, la plus jeune, appelée Marguerite¹⁴¹. Marguerite ne savait point la langue gaélique ; elle eut souvent besoin d'interprète pour parler aux chefs des tribus du nord et de l'ouest, et aux évêques de ces contrées ; alors c'était le roi Malcolm, son mari, qui se char-

geait de cette fonction. Malcolm s'énonçait également bien, dans les deux idiomes ; mais peu de temps après son règne, les rois d'Écosse dédaignèrent de parler et d'apprendre la langue des anciens Scots, celle du peuple dont eux-mêmes descendaient et dont le pays tirait son nom.

La nouvelle de l'alliance formée entre les Saxons et le roi d'Écosse, et des rassemblements hostiles qui se faisaient au nord de l'Angleterre, détermina Guillaume ne pas attendre une attaque et à prendre vivement l'offensive. Son premier fait d'armes, dans cette nouvelle expédition, fut le siège de la ville d'Oxford. Les citoyens résistèrent au roi étranger, et l'insultèrent même du haut de leurs murs ; mais une partie du rempart de la ville s'écroula, sapée par les Normands, qui entrèrent d'assaut par cette brèche et se vengèrent des habitants par le massacre et l'incendie. Sur sept cent vingt maisons, plus de quatre cents furent détruites. Les religieux du couvent de Sainte-Frideswide, suivant l'exemple des moines de Winchcomb, prirent les armes pour défendre leur monastère, et en furent tous expulsés après la victoire des Normands. La ville de Warwick fut prise ensuite, puis celle de Leicester, qui fut détruite presque de fond en comble, puis celle de Derby, où le tiers des maisons fut renversé. Après le siège et la prise de Nottingham, une forte citadelle y fut bâtie, et confiée à la garde du Normand Guillaume Peverel¹⁴². Ce Guillaume eut, pour sa part de conquête, cinquante-cinq manoirs dans la province de Nottingham, et, dans la ville même, quarante-huit maisons de marchands, douze maisons de gens de guerre et huit maisons de cultivateurs anglais. Il établit sa demeure dans la contrée de Derby, sur un rocher à pic, au haut duquel son château paraissait suspendu en l'air, comme le nid d'un oiseau de proie.

De Nottingham, les troupes normandes se dirigèrent, à l'est, sur Lincoln, qu'elles forcèrent de capituler et de livrer des otages. Cent soixante-six maisons y furent détruites, pour servir d'emplacement aux forteresses et aux autres retranchements dont la garnison étrangère s'entoura avec plus de soin qu'ailleurs ; car dans cette ville, dont la population était

¹⁴⁰ Malcolm III, (v.1031-1093), roi d'Écosse de 1058 à 1093.

¹⁴¹ Marguerite d'Écosse (v.1046-1093), princesse anglo-saxonne de la maison de Wessex qui devient reine d'Écosse en épousant le roi Malcolm III vers 1070. Elle lui donne huit enfants, dont trois futurs rois d'Écosse. C'est la sainte patronne de l'Écosse.

¹⁴² Guillaume Peverel de Nottingham (?-1113), dit "fils bâtard" de Guillaume le Conquérant et d'Adeline de Lancastre.

d'origine danoise, les conquérants redoutaient, comme à Norwich¹⁴³, une attaque des Danois d'outre-mer. Parmi les otages de Lincoln, emprisonnés dans les forteresses normandes pour garantie du repos de la province, se trouvait un jeune homme appelé Turgot¹⁴⁴, Danois de race, qui parvint à se faire ouvrir les portes en gagnant ses gardiens à prix d'argent. Il alla secrètement au port de Grimsby, à l'embouchure de l'Humber, trouver des marchands norvégiens dont le vaisseau était près de mettre à la voile. Par un hasard fâcheux, ce vaisseau avait été retenu pour le passage de certains ambassadeurs que le conquérant envoyait dans le Nord, afin de dissuader les rois de ce pays de prendre intérêt à la cause des Saxons et de leur prêter secours. Les Norvégiens n'hésitèrent point à sauver le jeune fugitif, et le cachèrent au fond de leur navire, si bien que les inspecteurs normands de la côte, qui en firent la visite au moment du départ, ne s'aperçurent de rien. Les ambassadeurs s'embarquèrent, et quand on eut perdu la terre de vue, l'otage se montra tout à coup, à leur grand étonnement. Ils voulurent que les matelots retournassent à terre, afin, disaient-ils, de rendre au roi son fugitif ; mais les Norvégiens, se moquant d'eux, répondaient : « Le vent est trop bon, le vaisseau va trop bien ; ce serait dommage de perdre l'occasion. » La querelle s'échauffant de part et d'autre, on en vint à prendre les armes ; mais la force était du côté des matelots, et à mesure que le navire avançait en pleine mer, les Normands devinrent plus traitables.

Partis de la ville de Lincoln, que, par une espèce d'euphonie française, ils appelaient *Nicole*, les soldats de l'invasion marchèrent sur York. Dans le lieu où se rapprochent les rivières dont la jonction forme le grand fleuve de l'Humber, ils rencontrèrent l'armée confédérée des Anglo-Saxons et des Gallois. Là, de même qu'à la bataille d'Hastings, par la supériorité de leur nombre et de leur armure, ils chassèrent l'ennemi de ses positions vainement défendues pied à pied. Un grand nombre

d'Anglais et de Gallois périrent ; le reste s'enfuit vers York pour y chercher un refuge ; mais les Normands qui les poursuivaient arrivèrent avec eux sous les murs de la ville, où s'acheva la déroute des insurgés et de leurs auxiliaires. Frappés de crainte à la vue de ce désastre et au bruit de la présence du roi, les habitants d'York lui ouvrirent leurs portes et lui en présentèrent les clefs avec des otages. Les débris de l'armée patriotique, ou, si l'on veut parler comme les vainqueurs, de la troupe des séditieux et des brigands, descendirent sur des bateaux le fleuve de l'Humber ; ils remontèrent ensuite, au nord, vers le pays des Écossais ou vers les territoires anglais voisins de l'Écosse. Là se fit le ralliement des vaincus d'York ; là se retirèrent, dit un vieux chroniqueur, Edwin et Morkar, les nobles chefs, ainsi que d'autres hommes de grande distinction, des évêques, des clercs, des gens de tout état, tristes de voir leur cause la plus faible, mais ne se résignant point à l'esclavage.

Les vainqueurs bâtirent une citadelle au sein de la ville d'York¹⁴⁵, qui devint ainsi une place forte normande, et le boulevard de la conquête au nord. Ses tours, garnies de cinq cents chevaliers et d'un nombre au moins quadruple d'écuyers et de servants d'armes, menacèrent le pays des Northumbriens. Cependant l'invasion ne continua point alors sur ce pays, et il est même douteux que la province d'York ait été occupée dans sa largeur, depuis l'Océan jusqu'aux montagnes de l'ouest. La capitale, soumise avant son territoire, était le poste avancé des conquérants, et un poste encore périlleux ; ils y travaillaient jour et nuit à tracer leurs lignes de défense ; ils forçaient le pauvre Saxon, devenu leur homme de corvée, à creuser des fossés et à construire des retranchements pour ses ennemis. Craignant d'être assiégés à leur tour, ils rassemblaient de toutes parts et entassaient dans leur cantonnement des munitions et des vivres.

Dans cette ville nouvellement réduite, à la tête d'une population pour laquelle commençait l'épreuve du gouvernement étranger, il y avait un homme qui, seul entre tous, semblait devoir être exempt de l'oppression et des avanies de la conquête. C'était l'archevêque

¹⁴³ Villes au nord-est de Londres. La ville était un centre commercial florissant pour l'Est-Anglie quand elle fut attaquée et brûlée par Sven 1^{er} de Danemark en 1004.

¹⁴⁴ Turgot de Durham (v.1050-1115), il revient en Angleterre vers 1074. Il devient archidiacre et prieur de Durham, puis évêque de St Andrews en 1107.

¹⁴⁵ Le château d'York était une simple motte castrale en bois située au confluent de l'Ouse et de la Foss.

d'York, Ealdred, qui, après avoir concouru à l'élection du roi Edgar et s'être soumis avec lui, avait prêté son ministère au sacre du roi Guillaume et lui gardait depuis lors une inviolable fidélité. Il était, parmi les évêques d'Angleterre, le chef du parti de l'obéissance et de la paix, et la reddition d'York sans combat avait été, en partie du moins, l'œuvre de son influence. Il croyait qu'un droit supérieur à toute considération humaine était né, pour Guillaume, de la consécration religieuse, et trouvait que si le nouveau roi ne remplissait pas envers la nation les promesses de son sacre, il les tenait mieux envers l'Église, ménageant, sauf le cas de rébellion flagrante, les personnes et les biens ecclésiastiques. Ealdred se flattait qu'un jour le respect pour le clergé amènerait, la paix aidant, plus de modération à l'égard du peuple, et cette pensée le fortifiait contre les murmures de ceux qui regrettaient d'avoir posé les armes et rendu la ville par ses conseils. Une expérience personnelle vint dissiper ses illusions et lui montrer ce qu'était la conquête, ce que, de plus en plus, elle devait être pour tous les Saxons, clercs ou laïques.

A l'une des grandes fêtes de l'année, temps où il était d'usage en Angleterre que chaque évêque, selon sa richesse, donnât de grands repas et tint, pour ainsi dire, table ouverte, il arriva que l'archevêque Ealdred fit venir de ses domaines voisins de la ville un convoi de provisions pour son usage. Ses domestiques s'acheminaient vers York, menant des chevaux et des chariots chargés de blé et d'autres denrées ; ils rencontrèrent, aux portes de la ville, le vicomte¹⁴⁶, lieutenant du gouverneur normand, escorté d'une compagnie d'hommes d'armes : « Qui êtes-vous, leur demanda le vicomte, et à qui portez-vous ces provisions ? — Nous sommes, répondirent-ils, les serviteurs de l'archevêque, et ces choses sont pour l'usage de sa maison. » Sans se soucier du nom de l'archevêque ni des plaintes de ses domestiques, le vicomte ordonna aux gens qui l'accompagnaient de faire prendre aux voitures le chemin du château d'York, et de déposer le blé et les autres denrées dans les magasins normands. A cette nouvelle, l'archevêque Ealdred s'empressa d'envoyer une députation de clercs de son église et de citoyens

de la ville, prier l'officier royal de lui faire rendre ce qui lui appartenait ; mais le vicomte répondit avec hauteur qu'il ne rendrait rien de ce qu'il avait trouvé bon de prendre. Sur son refus sèchement réitéré, les envoyés lui dirent que si l'archevêque n'obtenait pas justice, il se verrait contraint d'agir pontificalement ; et à ces mots, le Normand, redoublant d'insolence, éclata en menaces contre l'archevêque saxon et renvoya ses députés avec toute sorte d'insultes. Ceux-ci rapportèrent à l'archevêque ce qu'ils avaient entendu et souffert, et Ealdred en fut atterré ; l'ami du conquérant se sentait frappé par la conquête, et ce coup imprévu soulevait chez lui une indignation que cette âme calme et prudente n'avait point éprouvée jusqu'alors.

Jeté hors de lui-même par un ressentiment personnel mêlé de remords patriotique, l'archevêque fit remonter jusqu'au roi, qu'il avait couronné de sa main, la responsabilité de ces injures, et rompit dans sa conscience le pacte qu'il avait fait avec lui. Il partit d'York à l'instant même pour aller trouver le conquérant, et se présenta devant lui, revêtu de ses ornements pontificaux. Guillaume, le voyant, se leva pour lui offrir, selon l'usage du temps, le baiser de paix ; mais le prélat saxon n'avança pas et dit : « Écoute, roi Guillaume : tu étais étranger, et, Dieu voulant punir l'orgueil de notre nation, tu obtins, par sa permission, quoiqu'au prix de beaucoup de sang, le royaume d'Angleterre ; alors je t'ai consacré roi et, en te bénissant, j'ai posé la couronne sur ta tête. Mais aujourd'hui que tu l'as mérité, je te maudis comme persécuteur de l'Église de Dieu, oppresseur de ses ministres et violateur des promesses que tu m'as faites avec serment devant l'autel de saint Pierre. » Intrépide au milieu des plus grands dangers, Guillaume était, comme tous les esprits de son siècle, accessible aux terreurs soudaines d'une forte impression religieuse. Il fut troublé de ce spectacle et de ces paroles étranges pour lui, et se jetant aux pieds de l'archevêque, il lui demanda par quelle faute il avait pu encourir une telle sentence. En même temps, les seigneurs normands qui l'entouraient, saisis d'une tout autre émotion, adressèrent à l'archevêque des paroles de colère, le menaçant de la mort ou de l'exil pour l'affront qu'il faisait à un si grand prince, et

¹⁴⁶ Sans doute Guillaume Malet (v.1043-1082), seigneur de Graville, baron d'Eye, vicomte d'York.

lui ordonnant de relever aussitôt le roi agenouillé devant lui.

Mais Ealdred, puisant dans sa fierté blessée et dans la dignité de son ministère une force qui lui était nouvelle, resta calme et serein devant les invectives et les menaces : « Laissez-le, dit-il aux Normands, laissez-le s'humilier ; ce n'est pas devant moi qu'il se prosterne, c'est devant l'apôtre Pierre que je représente et dont il sent le pouvoir. » Puis, mettant fin à cette scène pénible ; il prit la main du roi, qui se releva et qui, apprenant la cause de son apparition imprévue, promit de lui faire rendre sans délai tout ce qu'on lui avait enlevé. L'archevêque Ealdred se remit en chemin pour sa ville métropolitaine, emportant des lettres qui contenaient l'ordre du roi et un blâme sévère pour le vicomte, qui s'était permis d'agir envers lui comme envers tout autre Anglais. Il avait obtenu réparation, il était satisfait pour le présent, mais il ne croyait plus à l'avenir. Il voyait que son espérance de paix sous la conquête n'était qu'un songe ; que, d'une part, ses compatriotes, abhorrant le joug étranger, n'auraient avec les Normands que des trêves passagères, et que, de l'autre, l'esprit de violence et l'orgueil de la victoire montaient, chez les vainqueurs, à un excès que le roi lui-même serait incapable de contenir. Sous le poids d'une amère tristesse, où le repentir, à ce qu'il semble, se joignait au découragement, il fut pris d'une maladie lente qui par degrés mina ses forces. Un an après, lorsque les Saxons, ralliés de nouveau et soutenus par un secours danois, s'avancèrent pour attaquer la ville d'York, le chagrin d'Ealdred et sa langueur redoublèrent ; il pria Dieu, dit un ancien récit, de lui faire la grâce de ne pas voir la destruction de son église et la ruine de son pays, et mourut comme il l'avait demandé.

La guerre durait encore aux extrémités de l'Angleterre, l'agitation était partout ; on s'attendait à ce que les fugitifs d'York reviendraient, par terre ou par mer, tenter quelque nouvel effort. L'ennui de cette lutte sans terme visible commença dès lors à se faire sentir aux soldats et même aux chefs de l'armée d'invasion. Plusieurs, se croyant assez riches, résolurent de renoncer aux fatigues ; d'autres trouvèrent que les terres des Anglais ne valaient pas les peines et les dangers au prix desquels on les obtenait ; d'autres

voulaient revoir leurs femmes qui les accablaient de messages et les conjuraient de revenir près d'elles et de leurs enfants. Le roi Guillaume fut vivement alarmé de ces dispositions ; il offrit pour réchauffer le zèle plus qu'il n'avait encore donné, et promit, pour le temps où la conquête serait achevée, des terres, de l'argent, des honneurs en abondance. Il fit répandre l'accusation de lâcheté contre ceux qui demandaient leur retraite et abandonnaient leur seigneur en péril, au milieu des étrangers. Des railleries amères et indécentes furent dirigées contre les femmes normandes qui s'empressaient de rappeler auprès d'elles leurs maris et leurs protecteurs. Mais, malgré cela, Hugues de Grandmesnil¹⁴⁷, son beau-frère Onfroy, sire de Tilly¹⁴⁸, gardien du fort d'Hastings, et un grand nombre d'autres partirent, laissant leurs terres et leurs honneurs, pour aller, comme disaient de plus fidèles qu'eux à la cause du conquérant, se mettre sous le servage de femmes impudiques au mépris de leur devoir comme vassaux. Ce départ fit une grande impression sur l'esprit du roi. Prévoyant pour l'avenir de plus grandes difficultés qu'il n'en avait éprouvé jusque-là, il renvoya en Normandie la reine Mathilde pour l'éloigner du trouble et pour être lui-même tout entier aux soins de la guerre. De nouveaux événements ne tardèrent pas à justifier ses inquiétudes.

Edmond, l'un des trois fils du roi Harold, vint d'Irlande, où tous s'étaient réfugiés soit après la bataille d'Hastings, soit après la prise d'Exeter, et amena au secours des Anglais plusieurs vaisseaux et une petite armée. Il entra dans l'embouchure de l'Avon, et mit le siège devant Bristol ; mais, ne pouvant s'en emparer, il remonta sur ses navires, côtoya le rivage du sud-ouest, et alla débarquer dans la province de Somerset. A son approche, tous les habitants du pays se soulevèrent contre les Normands, et l'insurrection s'étendit aux provinces de Devon et de Dorset. L'alliance des Bretons de la Cornouaille avec leurs voisins saxons se renouvela, et ils attaquèrent ensemble le corps de troupes étrangères qui stationnait dans ces contrées. On envoya pour renfort aux Normands les Anglais auxiliaires,

¹⁴⁷ Hugues de Grandmesnil (1032-1098), seigneur de Grandmesnil, shérif du Leicestershire et constable de Leicester.

¹⁴⁸ Neveu d'Hugues de Grandmesnil.

qui avaient trouvé plus aisé de se joindre à l'ennemi que de lui résister ; et, comme au siège d'Exeter, ils furent placés à l'avant-garde, pour essuyer les premiers coups. Ils étaient conduits par Ednoth¹⁴⁹, ancien grand officier du roi Harold, dont Guillaume voulait se défaire en l'envoyant contre les insurgés : car c'était sa politique, dit un vieil historien, de mettre les Saxons aux prises les uns avec les autres, voyant pour lui-même un grand débarras, de quelque côté que fût la victoire. Ednoth périt avec beaucoup des siens ; l'insurrection subsista, et le fils d'Harold, quoiqu'il eût l'avantage, retourna en Irlande pour y prendre l'aîné de ses deux frères et en ramener de nouvelles troupes.

Godwin et Edmond, naviguant ensemble et doublant le long promontoire qui porte le nom de Land's-End, ou Fin-du-Pays, entrèrent, cette fois, par l'embouchure de la rivière de Tavy, au sud de la province de Devon. Ils s'aventurèrent imprudemment sur ce territoire, où les Normands, cantonnés dans les provinces du sud, avaient rassemblé toutes leurs forces pour opposer une barrière à l'insurrection de l'ouest. Deux chefs, dont l'un était Brient, fils d'Eudes¹⁵⁰ de Penthievre, les attaquèrent à l'improviste et leur tuèrent plus de deux mille hommes, anglais ou irlandais. Les fils du dernier roi saxon remontèrent sur leurs vaisseaux et mirent à la voile, ayant perdu toute espérance. Pour achever de détruire les révoltés de Dorset et de Somerset, l'évêque de Coutances, Geoffroy¹⁵¹, vint avec les garnisons de Londres, de Winchester et de Salisbury. Il parcourut ces deux provinces, à la poursuite des hommes armés ou suspects d'avoir pris les armes ; tout ce qui résista fut mis à mort, et les prisonniers, sinon tous, du moins en partie, furent mutilés pour servir d'exemple.

Cette déroute et la retraite des auxiliaires venus d'Irlande n'abattirent point entièrement l'effervescence des populations de l'ouest. Le mouvement commencé au sud s'était prolongé sur toute la frontière du territoire gallois ;

les habitants de la contrée voisine de Chester, contrée encore libre de toute invasion, descendirent jusqu'à Shrewsbury, et, se joignant aux bandes armées d'Eadric, qu'on surnommait le Sauvage, ils refoulèrent les Normands vers l'est. Les deux chefs, Brient et Guillaume, qui avaient battu les fils d'Harold et réduit les hommes de Devon et de Cornouaille, s'avancèrent alors du côté du sud, et le roi lui-même, parti de Lincoln, vint du côté de l'orient, avec l'élite de ses gens d'armes. Il rencontra près de Stafford, au pied des montagnes, le plus grand corps d'armée des insurgés, et le détruisit dans un seul combat. Les autres capitaines normands marchèrent sur Shrewsbury ; et cette ville ainsi que les campagnes qui l'avoisinent retombèrent sous la loi de l'étranger ; les habitants rendirent leurs armes ; quelques braves seulement, qui voulurent les garder, se retirèrent sur les dunes de la mer ou sur la cime des montagnes. Ils continuèrent de guerroyer, péniblement et sans avantages, contre les petits corps isolés, dressant, à l'entrée des bois et dans les vallées étroites, des embûches pour le soldat égaré ou le coureur aventureux, ou le messager qui portait l'ordre des chefs ; mais les grandes routes, les cités, les bourgs, s'ouvrirent aux bataillons ennemis. La terreur remplaça l'espoir dans le cœur des vaincus : ils s'évitèrent au lieu de s'unir, et tout le pays du sud-ouest rentra encore une fois dans le silence.

Au nord, la cité d'York était toujours l'extrême limite de la conquête ; les soldats normands qui occupaient cette ville ne cherchaient point à s'avancer au-delà, et même leurs excursions sur la contrée au sud d'York n'étaient point sans danger pour eux. Hugues, fils de Baudry¹⁵², n'osait descendre jusqu'à Selby¹⁵³ et passer la rivière d'Ouse sans se faire suivre d'une force imposante. Les soldats normands n'étaient plus en sûreté dès qu'ils s'éloignaient des rangs et quittaient leurs armes ; car des bandes d'insurgés, aussitôt ralliées que dissoutes, harcelaient continuellement les corps de troupes en marche, et même la garnison d'York. Guillaume Malet, collègue du fils de Baudry dans le commandement de cette garnison, alla jusqu'à déclara-

¹⁴⁹ Eadnoth the Constable (?-1068), intendant d'Harold II.

¹⁵⁰ Eudes 1^{er} de Penthievre (999-1079), comte de Penthievre.

¹⁵¹ Geoffroy de Montbray (?-1093), baron anglo-normand, l'un des plus proches conseillers de Guillaume le Conquérant et Commissaire du *Domesday Book*.

¹⁵² Impossible de trouver la source de ce nom. NdE

¹⁵³ Selby est une ville du Nord de l'Angleterre. Située à 20 km au sud de York.

rer, dans ses dépêches, que sans de prompts secours il ne répondait plus de son poste. Cette nouvelle, portée au quartier du roi Guillaume, y causa une grande alarme. Le roi lui-même partit en hâte, et arriva devant la ville d'York, au moment où les citoyens, ligüés avec les gens du plat pays, assiégeaient la forteresse normande. Il les attaqua vivement avec des forces supérieures, en tua un grand nombre et fit beaucoup de prisonniers, n'épargnant personne, disent les chroniques, mettant la ville au pillage et laissant profaner l'église métropolitaine. Durant huit jours passés à York, il y jeta les fondements d'un second château fort, dont il confia les travaux et la garde à son confident le plus intime, Guillaume, fils d'Osbern, son sénéchal et son maréchal pour la Normandie et l'Angleterre.

Après son départ, les Anglais se rallièrent encore, et firent à la fois le siège des deux châteaux ; mais ils furent repoussés avec perte, et les Normands achevèrent en paix leurs nouveaux ouvrages de défense. Assuré de la possession d'York, le conquérant reprit l'offensive, et tenta de reculer jusqu'à Durham les limites du pays subjugué ; ce fut un certain Robert de Comines¹⁵⁴, qu'il chargea de cette expédition hasardeuse. Robert partit avec le titre anticipé de comte du Northumberland. Son armée était peu considérable ; mais sa confiance en lui-même était grande, et s'accrut au-delà de toute mesure quand il se vit presque au terme de sa route sans avoir trouvé de résistance. Déjà il apercevait les murailles de Durham, lorsque Eghelwin, l'évêque saxon de la ville, vint à sa rencontre et l'avertit d'être sur ses gardes, parce que les gens du pays avaient résolu de mourir tous plutôt que de se soumettre au pouvoir d'un étranger : « Que m'importe ce qu'ils disent ? répondit Robert de Comines ; ils ne m'attaqueront pas, aucun d'eux ne l'oserait. » Les Normands entrèrent dans Durham et y massacrèrent quelques hommes inoffensifs, comme pour défier les Anglais ; les soldats campèrent sur les places, et leur chef prit pour quartier la maison de l'évêque.

La nuit vint, et alors les habitants des rives de la Tyne allumèrent, sur toutes les hauteurs, des feux — qui leur servaient de signaux —

ils se rassemblèrent en grand nombre et firent diligence vers Durham. Au point du jour, ils étaient arrivés devant les portes, qu'ils forcèrent, et les Normands furent assaillis de toutes parts, au milieu des rues, dont ils ignoraient les détours. Ils cherchèrent à se rallier dans la maison épiscopale, où était le logement de leur comte ; ils y firent des barricades, et la défendirent quelque temps, tirant leurs flèches d'en haut sur les Saxons. Mais ceux-ci terminèrent le combat en mettant le feu à la maison, qui fut brûlée tout entière avec les hommes qui s'y étaient renfermés. Robert de Comines fut du nombre. Il avait amené avec lui sept cents cavaliers complètement armés ; mais on ne sait pas au juste combien de gens de service et de fantassins les accompagnaient. Cette terrible défaite produisit une telle impression sur les Normands, que des troupes nombreuses, envoyées pour tirer vengeance du massacre, s'avancèrent jusqu'à Eلفertun, aujourd'hui Northallerton, à égale distance d'York et de Durham, et qu'arrivées à ce point, elles reculèrent, saisies d'une terreur panique. Le bruit courut qu'elles s'étaient trouvées dans une obscurité complète et contraintes de retourner en arrière par la puissance d'un saint nommé Cuthbert¹⁵⁵, qui était le patron du pays et dont le corps reposait à Durham.

Les Northumbriens, qui remportèrent cette grande victoire, étaient fils d'anciens colons danois, et il n'avait point cessé d'exister entre eux et la population du Danemark des relations d'amitié réciproque, fruits de leur commune origine. Du moment qu'ils se virent menacés par l'invasion normande, ils adressèrent aux Danois des demandes de secours, au nom de l'ancienne fraternité de leurs ancêtres, et de semblables sollicitations parvinrent aussi aux rois de Danemark de la part des habitants anglo-danois d'York, de Lincoln et de Norwich. Une foule de réfugiés saxons plaidaient la cause de leur pays auprès des peuples septentrionaux, les pressaient avec instance d'entreprendre la guerre contre les Normands qui opprimaient une nation de la grande famille teutonique, après avoir tué son roi, proche parent de plusieurs rois du Nord.

¹⁵⁴ Robert de Comines (?-1069), noble flamand qui fut très brièvement comte de Northumbrie (fin 1068-janvier 1069).

¹⁵⁵ Cuthbert (v.635-687), moine et évêque anglo-saxon considéré comme l'un des plus importants saints du Nord de l'Angleterre tout au long du Moyen Âge.

Guillaume, qui, de sa vie, n'avait su prononcer un seul mot de la langue septentrionale que ses aïeux avaient jadis parlée, prévint, dès le commencement, cette alliance naturelle des Anglais avec les Danois, et c'est ce qui lui fit bâtir de nombreuses forteresses sur les côtes orientales de l'Angleterre. Il envoya plusieurs fois à Sven¹⁵⁶, roi de Danemark, des ambassadeurs accrédités, des négociateurs habiles, des évêques à la parole insinuante, avec de riches présents, pour lui persuader de demeurer en paix. Mais l'homme du Nord ne se laissa point séduire, et ne consentit point, disent les chroniques danoises, à laisser le peuple anglais en servitude sous un peuple de race et de langue étrangères. Sven rassembla sa flotte et ses soldats. Deux cent quarante vaisseaux partirent pour la Bretagne, conduits par ses deux fils Harald¹⁵⁷ et Knut¹⁵⁸. A la nouvelle de leur départ, les Anglais comptaient avec impatience les jours qui devaient s'écouler jusqu'à l'arrivée de ces enfants de la Baltique, autrefois si terribles pour eux, et prononçaient avec amour des noms que leurs pères avaient maudits. L'on attendait aussi des troupes enrôlées à prix d'argent sur les côtes de l'ancienne Saxe et de la Frise¹⁵⁹, et les Saxons réfugiés en Écosse promettaient quelques secours. Encouragés par leur victoire, les habitants du Northumberland faisaient de fréquentes incursions, au sud de leur pays, sur les cantonnements des étrangers. Le gouverneur de l'un des châteaux d'York fut tué dans une de ces rencontres.

Ce fut dans l'intervalle des deux fêtes de la vierge Marie, en automne, qu'un des fils du roi Sven et cinq autres chefs danois de haut rang, abordèrent en Angleterre. Ils tentèrent hardiment une descente sur la partie des côtes la mieux gardée, celle du sud-est ; mais, successivement repoussés de Douvres, de Sandwich et de Norwich, ils remontèrent vers le nord et entrèrent dans le golfe de l'Humber, comme faisaient jadis leurs aïeux, mais sous de tout autres auspices. Dès que le bruit de

leur approche se fut répandu dans les lieux aux alentours, de toutes parts les chefs de race anglaise, tous les Anglais en masse, vinrent des bourgs et des campagnes faire amitié avec les Danois et se joindre à eux. Le jeune roi Edgar, Merlsweyn, Gospatrick¹⁶⁰, Siward Beorn¹⁶¹, et beaucoup d'autres réfugiés, accoururent promptement de l'Écosse. On vit arriver aussi Waltheof¹⁶², fils de Siward, échappé, comme Edwin et son frère, du palais du roi Guillaume : il était encore très jeune, et se faisait remarquer, de même qu'autrefois son père, par une taille élevée et une grande vigueur de corps.

Les Saxons se placèrent à l'avant-garde, les Danois formèrent le corps d'armée, et c'est dans cet ordre qu'ils marchèrent sur York, les uns à cheval, les autres à pied, tous pleins de joie, dit la chronique contemporaine. Des messagers les devancèrent pour avertir les citoyens que leur délivrance approchait, et bientôt la ville d'York fut investie de toutes parts. Dans le huitième jour du siège, les Normands qui gardaient les deux châteaux, craignant que les maisons voisines ne fournissent aux assaillants des matériaux pour combler les fossés, mirent le feu à ces maisons. L'incendie gagna rapidement, et ce fut à la lueur des flammes que les insurgés et leurs auxiliaires, aidés par les habitants, pénétrèrent dans la ville et forcèrent les étrangers de se renfermer dans l'enceinte de leurs citadelles ; le même jour, les deux citadelles furent emportées d'assaut. Dans ce combat décisif périrent, comme s'exprime la chronique saxonne, bien des centaines d'hommes de France. Waltheof, placé en embuscade à l'une des portes des châteaux, tua de sa propre main, à coups de hache, beaucoup de Normands qui cherchaient à s'enfuir. Il poursuivit, avec ses compagnons, cent chevaliers jusque dans un petit bois voisin, et pour s'épargner la peine d'une plus longue course, il fit mettre le feu au bois, où les cent chevaliers furent tous brûlés. Un Da-

¹⁵⁶ Sven II de Danemark (v.1020–1076).

¹⁵⁷ Harald III, surnommé Hen (v.1040–1080), roi de Danemark de 1076 à sa mort.

¹⁵⁸ Knut IV de Danemark (v.1040–1086), roi de Danemark de 1080 à 1086.

¹⁵⁹ La Frise est une région historique du Nord-Ouest de l'Europe, sur le littoral de la mer du Nord, qui s'étend du Nord des Pays-Bas et au Nord-Ouest de l'Allemagne.

¹⁶⁰ Gospatrick de Northumbrie (?–1075) comte de Northumbrie.

¹⁶¹ Peut-être en fait Siward Barn, grand propriétaire terrien un des principaux résistants à l'autorité de Guillaume le Conquérant.

¹⁶² Waltheof Siwardson (v.1050–1076), dernier comte anglo-saxon d'Angleterre. Il fut comte de Huntingdon, de Northampton et comte de Northumbrie, fils de Siward (mort en 1055), comte d'York puis de toute la Northumbrie.

nois, guerrier et poète, célébra ce fait d'armes dans un chant où il louait le chef saxon d'être terrible comme Odin, et d'avoir servi aux loups d'Angleterre un repas de cadavres normands¹⁶³.

Les vainqueurs firent grâce de la vie aux deux commandants d'York, Gilbert de Gand¹⁶⁴ et Guillaume Malet, à la femme et aux enfants de ce dernier, et à un petit nombre d'autres qui furent emmenés sur la flotte danoise. Ils renversèrent de fond en comble, peut-être imprudemment, les fortifications bâties par l'étranger, afin d'effacer tout vestige de son passage. Le jeune Edgar, redevenu roi dans York, conclut, suivant l'ancienne coutume saxonne, un pacte d'alliance avec les citoyens ; et ainsi fut relevée, pour quelques moments, la royauté nationale des Anglo-Saxons. Son domaine et le pouvoir d'Edgar s'étendait de la Tweed à l'Humber ; mais Guillaume, et avec lui l'esclavage, régnait encore sur tout le pays du sud, sur les plus belles provinces et les plus grandes villes.

L'hiver approchait ; les navires des Danois furent mis en station dans le golfe de l'Humber, aux bouches de l'Ouse et de la Trent. Leur armée et celle des Saxons libres attendaient le retour de la belle saison pour s'avancer vers le midi, faire rétrograder les conquérants, et confondre le roi Guillaume, comme s'exprime un vieil historien. Guillaume ne fut pas sans alarmes ; la nouvelle de la prise d'York et de la déroute complète des siens l'avait transporté de douleur et de colère ; il avait juré de ne point quitter sa lance qu'il n'eût tué tous les Northumbriens ; mais, modérant son emportement, il voulut d'abord essayer la ruse, et envoya des messagers habiles au commandant supérieur de la flotte danoise. Il promit à ce chef de lui faire tenir en secret une grande somme d'argent, et de lui laisser prendre librement des vivres pour son armée sur toute la côte orientale, s'il voulait, la fin de l'hiver, mettre à la voile et s'éloigner sans combat. Tenté par l'avarice, le Danois fut infidèle à sa mission et traître envers les alliés de son pays ; à son grand dés-

honneur, disent les chroniques, il promit tout ce que demandait le roi Guillaume¹⁶⁵.

Guillaume ne se borna point à cette seule précaution : après avoir enlevé sans bruit aux Saxons libres leur principale force, il se tourna vers les Saxons de la contrée soumise, fit droit à quelques-unes de leurs plaintes, modéra l'insolence de ses hommes de guerre et de ses agents, amollit par de minces concessions l'esprit faible du grand nombre, donna quelques bonnes paroles, et, en retour, se fit prêter de nouveaux serments et livrer de nouveaux otages. Alors il marcha sur York à grandes journées, avec ses meilleures troupes. Les défenseurs de la ville apprirent en même temps l'approche de la cavalerie normande et le départ des vaisseaux danois. Tout délaissés qu'ils étaient, et déçus de leurs meilleures espérances, ils résistèrent encore, et se firent tuer par milliers sur les brèches de leurs murailles. Le combat fut long et la victoire chèrement achetée. Le roi Edgar se vit contraint de fuir, et ceux qui purent s'échapper comme lui gagnèrent par différents chemins la contrée voisine de l'Écosse.

Pour la seconde fois maître d'York, le conquérant ne s'y arrêta point ; il fit continuer vers le nord la marche rapide de ses bataillons. Les étrangers se précipitèrent sur la terre de Northumbrie avec la frénésie de la vengeance ; ils incendièrent les champs en culture comme les maisons, et massacrèrent les troupeaux de même que les hommes. Cette dévastation fut opérée avec une sorte d'étude et sur un plan régulier, afin que les braves du nord, trouvant leur pays inhabitable, fussent contraints de l'abandonner et de se disperser en d'autres lieux. Ils se retirèrent, soit dans les montagnes qui tenaient leur nom de l'asile qu'y avaient jadis trouvé les Cambriens, soit à l'extrémité des côtes de l'est, dans des marécages impraticables et sur les dunes de l'Océan. Là ils se firent brigands et pirates contre l'étranger, et furent accusés, dans les proclamations du conquérant, de violer la paix publique et de se livrer à un genre de vie infâme. Les Normands entrèrent pour la seconde fois dans Durham, et leur sommeil n'y fut point troublé, comme l'avait été celui de Robert de Comines.

¹⁶³ Contés apparemment (?) dans les "Chronique anglo-saxonne", manuscrits qui courent de long en long du IX^e au XII^e siècle.

¹⁶⁴ Gilbert de Gant (v.1040-1095).

¹⁶⁵ Lire à ce sujet l'excellent ouvrage "Abregé de l'Histoire d'Angleterre", de Rapin Thoiras, tome 1, pages 156 et 157 (Hollande, 1730).

Avant leur entrée dans cette ville, qui était pour eux la clef de tout le pays septentrional, l'évêque de Durham, Æthelwine¹⁶⁶, le même qui avait donné à Robert des avertissements si mal reçus, s'était réuni aux principaux habitants pour fuir ensemble et chercher un refuge aux extrémités du pays. Emportant avec eux les reliques de saint Cuthbert, comme un trésor national et comme leur sauvegarde contre l'ennemi, ils gagnèrent, à l'embouchure de la Tweed, l'île de Lindisfarne, qui, deux fois le jour, à la marée montante, est tout entière baignée par les eaux, et deux fois, quand la mer est basse, se trouve rejointe à la terre ferme. La grande église de Durham, abandonnée de son clergé, devint l'asile des Saxons blessés, malades ou pauvres qui n'avaient pas eu le moyen de s'enfuir ; ils y couchaient sur la pierre au nombre de plusieurs centaines, épuisés de misère et de faim.

L'armée conquérante, dont les corps détachés couvraient espace de cent milles, traversa dans tous les sens ce territoire, pour la première fois envahi par elle, et les traces de son passage s'y imprimèrent profondément. De vieux historiens témoignent que, depuis l'Humber jusqu'à la Tyne, il ne resta pas une pièce de terre en culture, pas un seul Village habité. Les monastères qui avaient échappé aux ravages des païens danois, celui de Saint-Pierre auprès de la Wear, celui de Whitby, qu'habitaient des religieuses, furent profanés et incendiés. Au sud du cours de l'Humber, selon les mêmes narrateurs, le ravage ne fut pas moins terrible. Ils disent qu'entre York et la mer orientale, tout être vivant fut mis à mort, depuis l'homme jusqu'à la bête, tout, excepté ceux qui se réfugièrent à Beverley, dans le monastère qui renfermait la tombe de saint Jean l'archevêque¹⁶⁷. C'était un saint de race anglo-saxonne, et, à l'approche des conquérants, un grand nombre d'hommes et de femmes accoururent, avec ce qu'ils avaient de plus précieux, autour de l'église dédiée à leur bienheureux compatriote, afin que, se souvenant qu'il était né Saxon, il les protégeât, eux et leurs biens, contre la fureur de l'étranger.

Le camp des Normands était alors à sept milles de Beverley, et le bruit s'y répandit que l'église de Saint-Jean était le refuge des riches et le dépôt des richesses du pays. Quelques éclaireurs aventureux se détachèrent, sous la conduite d'un certain Toustain¹⁶⁸, pour courir les premiers au pillage. Ils entrèrent à Beverley sans résistance, marchèrent vers le cimetière où se pressait la foule effrayée, et franchirent les barrières sans s'inquiéter du saint anglo-saxon plus que de ceux qui l'invoquaient. Toustain, le chef de la bande, parcourant des yeux les groupes d'Anglais, aperçut un vieillard richement vêtu et portant des bracelets d'or, suivant la mode de sa nation. Il galopa contre lui l'épée nue ; le vieillard effrayé s'enfuit dans l'église, et Toustain l'y poursuivit ; mais à peine eut-il passé les portes, que son cheval, glissant sur le pavé, s'abattit et le froissa dans sa chute. A la vue de leur capitaine à demi mort, les autres Normands tournèrent bride, et, l'imagination frappée, ils coururent pleins d'effroi au camp raconter ce terrible exemple du pouvoir de saint Jean de Beverley. Au passage de l'armée, nul n'osa s'exposer de nouveau à la vengeance du saint, et le domaine de son église, si l'on en croit la légende, resta seul couvert d'habitations et de fruits au milieu du pays dévasté.

Guillaume, poursuivant les débris des Saxons libres, alla jusqu'au pied de la grande muraille romaine, dont les restes se prolongent encore de l'est à l'ouest, depuis l'embouchure de la Tyne jusqu'au golfe de Solway. Il retourna ensuite vers York, où il fit apporter de Winchester la couronne d'or, le sceptre doré, le manteau doublé de fourrure et tous les autres insignes de la royauté anglaise ; il les étala en grande pompe durant les fêtes de la Nativité, comme pour faire un défi aux hommes qui avaient combattu, quelques mois auparavant, pour le roi Edgar et leur pays. Il n'y avait plus personne capable de répondre à cette provocation ; un dernier rassemblement de braves fut dispersé sur les bords de la Tyne ; et telle fut, dans la contrée du nord, la fin de la résistance, la fin de la liberté selon les Anglais, celle de la rébellion selon les Normands.

Sur les deux rives de l'Humber, la cavalerie du roi étranger, ses comtes, ses baillis, purent

¹⁶⁶ Æthelwine (?-après 1071), dernier évêque de Durham d'origine anglo-saxonne.

¹⁶⁷ Jean de Beverley (?-721), évêque anglo-saxon d'York, considéré comme la première personne connue qui ait instruit des sourds.

¹⁶⁸ Peut-être Toustain Crespin ou Guillaume Toustain (?).

désormais voyager librement par les chemins et par les villes. La famine, comme une fidèle compagne de la conquête, suivit leurs pas : dès l'année 1067, elle avait désolé quelques provinces, les seules qui alors eussent été envahies ; mais, en 1070, elle s'étendit sur l'Angleterre entière, et se montra dans toute son horreur sur les terres nouvellement conquises. Les habitants de la province d'York et du territoire au nord d'York, après s'être nourris de la chair des chevaux morts que l'armée normande laissait sur les routes, mangèrent de la chair humaine ; plus de cent mille personnes de tout âge périrent de misère dans cette contrée. C'était un affreux spectacle, dit un vieil annaliste, que de voir sur les chemins, sur les places publiques, aux portes des maisons, les cadavres humains rongés de vers, car il ne restait personne pour leur donner la sépulture.

Cette détresse n'était que pour les indigènes, et le soldat étranger vivait dans l'abondance ; il y avait pour lui, au sein de ses forteresses, de vastes amas de vivres et de blé, et on lui en envoyait d'outre-mer au prix de l'or enlevé aux Anglais. Bien plus, la famine l'aidait à dompter entièrement les vaincus, et parfois, pour les restes du repas d'un valet de l'armée normande, le Saxon naguère illustre parmi les siens, maintenant flétri par la faim, venait se vendre, lui et toute sa famille, en servitude perpétuelle. L'acte de vente s'inscrivait sur les pages blanches de quelque missel, où l'on peut retrouver aujourd'hui, à demi effacés, et servant de thème à la sagacité des antiquaires, ces monuments des misères d'un autre âge.

Le territoire situé d'un côté au nord, et de l'autre au sud de l'Humber, tout ravagé qu'il était, fut divisé entre les conquérants avec le même ordre qui avait présidé aux partages des terres méridionales. On fit plusieurs lots des maisons ou plutôt des ruines d'York ; car dans les deux sièges qu'avait soufferts cette ville, elle avait été tellement dévastée, que, plusieurs siècles après, les fondements des anciens faubourgs se voyaient en rase campagne, à un mille de distance. Le roi Guillaume prit la plus grande partie des habitations qui restaient debout ; les chefs normands se partagèrent le reste, avec les églises, les boutiques des marchands, et jusqu'aux bancs du marché à la viande, dont ils percurent le loyer. Guillaume de Varenne eut vingt-huit

villages dans la seule province d'York, et Guillaume de Percy¹⁶⁹ plus de quatre-vingts manoirs. La plupart de ces domaines, dans le rôle dressé quinze ans plus tard, portent pour qualification ces simples mots : *terre en friche*. Tel fonds qui, au temps du roi Édouard, avait produit 60 livres de rente, en produisait moins de cinq entre les mains de son possesseur étranger ; et sur tel domaine où deux Anglais d'un rang élevé avaient vécu à l'aise, on ne trouva plus, après la conquête, que deux pauvres laboureurs esclaves, rendant à peine à leur seigneur normand la dixième partie du revenu des anciens cultivateurs libres.

De grands espaces de pays au nord d'York furent le partage du Bas-Breton Allan, que les Normands appelaient Alain¹⁷⁰, et que ses compatriotes, dans leur langage celtique, surnommaient Fergan, c'est-à-dire le Roux. Cet Alain construisit un château fort et des ouvrages de défense auprès de son principal manoir, appelé Gilling, sur une colline escarpée qu'entourait presque de toutes parts la rivière rapide de Swale. Cette forteresse, dit un vieux récit, était destinée à le protéger, lui et les siens, contre les attaques des Anglais déshérités. Comme la plupart des autres capitaines de l'armée conquérante, il baptisa d'un nom français le château qui devint sa demeure, et l'appela Richemont, à cause de sa situation élevée, qui dominait le pays d'alentour.

Toute l'île formée par l'Océan et les rivières, à la pointe la plus orientale du Yorkshire devint la propriété d'Eudes de Champagne, qui avait pour épouse une des sœurs maternelles du conquérant. Peu de temps après, la femme d'Eudes lui ayant donné un fils, il représenta au roi que son île était peu fertile, qu'elle ne produisait que de l'avoine, et il le pria de lui octroyer une terre capable de porter du blé, pour qu'on pût en nourrir l'enfant. Le roi Guillaume, disent les anciens actes, lui fit don du bourg entier de Bytham, dans la province de Lincoln.

Non loin de cette même île d'Holderness, sur les bords de l'Humber, Gamel, fils de Quétel,

¹⁶⁹ Guillaume de Percy (?-v.1099), lord de Topcliffes, Baron de Percy.

¹⁷⁰ op. cit. note 54

qui était de Meaux en France¹⁷¹ avec une troupe d'hommes nés dans la même ville, prit une certaine étendue de terre où il établit sa demeure et celle de tous ses compagnons. Ces hommes, voulant attacher à leur nouvelle habitation un souvenir de leur ville natale, lui donnèrent le nom de Meaux, et ce nom fut pendant plusieurs siècles celui d'une abbaye fondée au même lieu¹⁷². Gamel, chef des aventuriers de Meaux et possesseur du principal manoir de leur petite colonie, s'entendit avec les chefs normands qui occupaient les terres voisines pour que les limites de leurs possessions respectives fussent invariablement déterminées. Il eut plusieurs conférences ou plusieurs parlements, comme on disait alors, avec Basin, Sivard, Francon et Robert d'Estouteville. Tous, de commun accord, mesurèrent leurs portions de terre et y établirent des bornes, afin, dit le vieux récit, que leur postérité ne trouvât rien à débattre et que la paix qui existait entre eux se transmette à leurs héritiers.

Le grand domaine de Pontefract¹⁷³, lieu où les troupes normandes avaient passé à gué la rivière d'Aire, fut le partage de Gautier de Lacy¹⁷⁴, lequel, suivant l'exemple de presque tous les autres capitaines normands, y construisit un château fort. Il paraît que ce Gautier franchit le premier, avec ses bandes, les montagnes à l'ouest d'York, et qu'il envahit la contrée voisine de Lancaster, qui formait alors une portion de la province de Chester. Toujours est-il certain qu'il s'appropriâ, dans cette contrée, une terre immense, dont le chef-lieu était Blackburn, et qui s'étendait, vers le sud et vers l'est, jusqu'aux frontières du Yorkshire. Pour former ce grand domaine, il expulsa, suivant une vieille tradition, tous les propriétaires anglais de Blackburn, de Rochdale, de Tollington et du voisinage. Avant la conquête, disait la tradition, tous ces propriétaires étaient libres, égaux en droits et indépendants les uns des autres ; mais après

l'invasion des Normands, il n'y eut plus, dans tout le pays, qu'un seul seigneur et des fermiers à bail.

Le roi Guillaume, avec ses corps d'élite, ne s'était avancé que jusqu'à Hexham ; ce furent ses capitaines qui, pénétrant plus loin, conquièrent le reste du pays de Northumbrie vers le nord et vers l'ouest. Robert de Bruis eut par conquête, disent les vieux actes, un grand nombre de manoirs et le péage du port d'Hartlepool, dans la province de Durham. Enfin, pour citer un dernier trait de ces prises de possession territoriale, Robert d'Omfreville¹⁷⁵ obtint la forêt de Riddesdale, qui appartenait à Mildred, fils d'Akman ; il reçut, comme signe d'investiture, l'épée que le roi Guillaume portait à son entrée dans le Northumberland, et jura sur cette épée de s'en servir pour purger le territoire de loups et d'ennemis de la conquête.

Quand les Northumbriens, après avoir expulsé Tostig, frère d'Harold, dans une insurrection nationale, eurent choisi pour chef Morkar, frère d'Edwin, Morkar avait mis, de leur aveu, à la tête du pays situé au-delà de la Tyne, le jeune Osulf¹⁷⁶, fils d'Eadulf. Osulf garda son commandement jusqu'au jour où les Normands eurent passé la Tyne ; alors il fut contraint de fuir comme les autres dans les forêts et les montagnes. On mit à sa place un noble saxon appelé Copsi, que les habitants de la Northumbrie avaient chassé avec Tostig dont il était parent, qui avait à se venger d'eux, et que, pour cette raison peut-être, le roi Guillaume leur imposa comme chef. C'était un des hommes d'Angleterre les plus soumis à la conquête, et il avait, entre tous, le singulier renom de plaire aux Normands. Copsi, installé dans son poste sous la protection d'une force étrangère, se croyait en sûreté malgré la répugnance et la haine de ses compatriotes ; mais, au bout d'un mois, il fut assailli à l'improviste par une troupe de déshéri-

¹⁷¹ Meaux est aussi un hameau de l'est du Yorkshire. Gamel et sa troupe, avaient en effet combattu aux côtés de Guillaume le Conquérant ; en remerciement, il leur avait octroyé ces terres.

¹⁷² L'abbaye de Meaux est fondée en 1150 par Guillaume le Gros, comte d'Aumale et d'York en compensation d'un pèlerinage en Terre sainte.

¹⁷³ Pontefract est située dans le district de Wakefield, dans le comté du Yorkshire de l'Ouest.

¹⁷⁴ Gautier de Lacy (1046-1085), lord de Weobley.

¹⁷⁵ Robert de Bruis ou Robert de Brus (supposé être décédé en 1094), est un personnage qui a peut-être existé mais dont la biographie a été certainement composée a posteriori afin de légitimer les prétentions de la Maison Bruce au trône d'Écosse en enjolivant son histoire.

¹⁷⁶ Osulf est brièvement comte de Northumbrie en 1067, l'année où il trouve la mort aux mains d'un bandit sans que les sources ne précisent s'il s'agit d'un accident ou d'un assassinat.

tés, conduite par ce même Osulf dont il avait reçu la dépouille. Il était assis à un banquet, dans un bourg de son gouvernement, lorsque les Saxons tombèrent sur lui et sur ceux qui l'entouraient, le tuèrent, et se dispersèrent aussitôt.

Ces traits d'audace et de vengeance, dont les historiens ne citent qu'un petit nombre, durent certainement se reproduire en beaucoup de lieux ; mais, quelque nombreux qu'ils fussent, ils ne pouvaient sauver l'Angleterre. Une force immense, régulièrement conduite et régulièrement distribuée, se jouait des efforts vertueux, mais impuissants, des amis de l'indépendance. Les plus braves et les plus grands, ceux dont le nom ralliait beaucoup d'hommes, perdirent courage et se séparèrent, les uns pour retourner dans l'exil, les autres pour capituler de nouveau. Le roi Edgar, avec Merlesweyn et Siward Barn, gagna un des ports de la côte orientale et s'y embarqua pour l'Écosse ; Waltheof¹⁷⁷, Gospatrick, Morkar et Edwin firent leur paix avec le conquérant. Ce fut sur les bords de la Tees qu'eut lieu cette réconciliation fatale à la cause saxonne. Le roi Guillaume établit, durant quinze jours, son camp sur les rives de ce fleuve, et là il reçut les serments de Gospatrick et de Waltheof. Le premier, qui était absent et qui se soumit par message, obtint le gouvernement de la Northumbrie, vacant par la mort de Copsi, avec le titre de comte. Waltheof mit sa main nue dans la main du roi, et devint comte des deux provinces d'Huntingdon et de Northampton qu'il avait gouvernées sous le règne d'Édouard et perdues par sa révolte contre Guillaume. Il épousa Judith, l'une des nièces du conquérant ; mais, comme le montrera la suite de cette histoire, le lit de la femme étrangère fut plus dur pour le chef saxon que la terre nue où il avait craint de dormir en gardant sa foi à son pays.

Après la conquête des terres du nord, celle des provinces du nord-ouest, voisines du territoire gallois, paraît s'être bientôt accomplie. Eadric, surnommé le Sauvage, n'arrêta plus les bandes normandes qui débordaient de tous côtés, et cessa de troubler par ses incursions leurs établissements, jusqu'ici précaires, aux

environs du retranchement d'Offa¹⁷⁸. Enfin, Raoul de Mortimer¹⁷⁹ fit prisonnier le chef de partisans, et, sur l'avis de son conseil de guerre, le dépouilla de tous ses biens, pour avoir refusé, dit un ancien récit, d'obéir à la conquête. L'armée normande qui réduisit la population des marelles galloises ne s'arrêta pas à la tranchée d'Offa ; mais, passant cette frontière, à l'ouest de Shrewsbury, elle pénétra sur le territoire des Cambriens. Ce fut le commencement de l'invasion du pays de Galles que, depuis lors, poursuivirent sans relâche les conquérants de l'Angleterre. La première forteresse normande élevée sur les terres galloises fut bâtie à seize milles de Shrewsbury, par un chef nommé Baudouin. Les habitants du lieu l'appelaient, en langue cambrienne, Tre-Faldwin¹⁸⁰, ou le château de Baudouin ; mais le nom que les Normands lui conservèrent fut celui de Montgomery, par égard pour Roger de Montgomery¹⁸¹, comte de la province et de tout le pays conquis sur les Gallois.

La ville de Shrewsbury, fortifiée d'une citadelle bâtie sur l'emplacement de cinquante et une maisons, fut rangée dans le domaine du roi Guillaume. Il y fit percevoir les impôts pour le compte de son échiquier — c'est ainsi que les Normands appelaient ce que les Romains avaient nommé le fisc. Les agents du conquérant n'exigèrent pas de plus grandes taxes que la ville n'en avait payé dans le temps de l'indépendance anglaise ; mais une réclamation authentique des habitants montre de quelle valeur était pour eux cette modération apparente. « Les habitants anglais de Shrewsbury — ce sont les paroles du rôle — disent qu'il leur est bien lourd de payer intégralement l'impôt qu'ils payaient dans les

¹⁷⁸ La digue d'Offa est la frontière traditionnelle entre l'Angleterre et le Pays de Galles, composé principalement d'un grand mur de terre dont la construction est en grande partie attribuée au roi Offa, qui régna sur la Mercie de 757 à 796.

¹⁷⁹ Raoul de Mortimer (?-après 1104), seigneur de Saint-Victor-en-Caux en Normandie et de Wigmore.

¹⁸⁰ Baldwin, le premier châtelain de Montgomery, qui a donné à la ville son nom gallois de Tre Faldwin, la ville de Baldwin.

¹⁸¹ Roger de Montgommery (?-1094), seigneur de Montgommery, vicomte de l'Hiémois, et sire d'Alençon, fut l'un des seigneurs les plus riches de l'Angleterre nouvellement conquise par Guillaume le Conquérant. Il fut 1^{er} comte de Shrewsbury à partir de 1074.

¹⁷⁷ Waltheof, comte de Northumbrie (?-1076) était le dernier des comtes anglo-saxons et le seul aristocrate anglais à être exécuté sous le règne de Guillaume.

jours du roi Édouard, et d'être taxés pour autant de maisons qu'il en existait alors ; car cinquante et une maisons ont été rasées pour le château du comte ; cinquante autres sont dévastées au point d'être inhabitables ; quarante-trois Français occupent des maisons qui payaient dans le temps d'Édouard, et, de plus, le comte a donné à l'abbaye qu'il a fondée trente-neuf bourgeois qui autrefois contribuaient avec les autres. »

Ces monastères, fondés par les Normands dans les villes ou les campagnes de l'Angleterre, se peuplaient de moines venus d'outre-mer à la suite des troupes étrangères. Chaque nouveau ban de soldats était escorté d'un nouveau ban de clercs, qui venaient au pays des Anglais pour *gaingner*, comme on disait alors. Dans l'année 1068, l'abbé de Saint-Riquier en Ponthieu, s'embarquant au port de Wissant pour aller en Angleterre, rencontra plus d'une centaine de religieux de tous les ordres, avec une foule de militaires et de marchands, qui tous attendaient, comme lui, le moment de passer le détroit. Des bénédictins de Sées en Normandie, pauvres et manquant de tout, vinrent s'établir dans une vaste habitation que leur donna Roger de Montgomery, et y reçurent, pour leur table, la dîme de toute la venaison prise dans la province de Shrops¹⁸². Des moines de Saint-Florent, à Saumur, émigrèrent pour venir occuper deux églises échues, par conquête, à l'Angevin Guillaume de Braose¹⁸³. Dans la province de Stafford, près de Stone, sur la Trent, se trouvait un oratoire dont les dépendances fournissaient le vivre et le logement à deux nonnes et à un prêtre saxon. Tous les trois furent tués par un certain Enisant, soldat de l'armée conquérante, et cet Enisant, dit la vieille tradition mise en vers, tua le prêtre et les deux nonnes, afin que sa sœur, qu'il amenait avec lui, eût leur église.

Depuis que la conquête prospérait, ce n'était pas seulement de jeunes soldats et de vieux chefs de guerre, mais des familles entières, hommes, femmes et enfants, qui émigraient de presque tous les coins de la Gaule pour chercher fortune en Angleterre ; ce pays était devenu, pour les gens d'outre-mer, comme ces terres nouvellement découvertes que l'on

va coloniser, et qui appartiennent à tout venant. Robert d'Oilly¹⁸⁴ et Roger d'Ivry¹⁸⁵ vinrent à la conquête comme frères ligüés et fédérés par la foi et le serment ; ils portaient des vêtements pareils et des armes pareilles ; ils partagèrent également les terres anglaises qu'ils conquièrent. Eudes et Picot, Robert Marmion¹⁸⁶ et Walter de Somerville¹⁸⁷ firent de même. Richard de Courcy¹⁸⁸ et Amaury de Saint-Florent jurèrent leur fraternité d'armes dans l'église de Notre-Dame à Rouen ; ils firent vœu de servir ensemble, de vivre et de mourir ensemble, de partager ensemble leur solde et tout ce qu'ils gagneraient par leur bonne fortune et leur épée. D'autres, au moment du départ, se défirent de tous les biens qu'ils possédaient dans leur pays natal, comme étant peu de chose au prix de ce qu'ils espéraient conquérir. C'est ainsi élue Geoffroy de Chaumont, fils de Gédoin, vicomte de Blois, fit don à sa nièce Denise des terres et des rentes qu'il avait à Blois, à Chaumont et à Tours. Il partit pour la conquête, dit l'histoire contemporaine, et revint ensuite à Chaumont avec de grandes sommes d'or et d'argent, et des titres qui lui assuraient la possession de vastes domaines.

Il ne restait à envahir que la contrée voisine de Chester, et cette ville était la seule des grandes cités d'Angleterre qui n'eût point entendu retentir les pas des chevaux de l'étranger. Après avoir passé l'hiver dans le nord, le roi Guillaume entreprit, en personne, cette dernière expédition ; mais, au moment de partir d'York, de grands murmures s'élevèrent dans son armée. La réduction du Northumberland avait fatigué les vainqueurs, et ils prévoyaient, dans l'invasion des bords de la mer de l'ouest et de la rivière de Dee, de plus grandes fatigues encore. Des récits décourageants sur la difficulté des lieux en plein hiver et l'opiniâtreté invincible des habitants de ces territoires circulaient parmi les soldats. Le mal du pays se fit sentir aux Angevins et aux Bretons auxiliaires, comme, dans l'année

¹⁸⁴ Robert d'Oilly (?-v.1091), constable royal.

¹⁸⁵ Roger d'Ivry (?-1079), comte d'Ivry, échanson de Guillaume le Conquérant.

¹⁸⁶ Robert de Fontenay de Marmion (v.1040-v.1106), seigneur de Scrivesby et Tamworth.

¹⁸⁷ Walter de Somerville (v.1030-entre 1076 et 1100), seigneur de Wychnor, Baron de Somerville.

¹⁸⁸ Richard de Courcy (?-v.1098), noble normand et propriétaire terrien en Angleterre.

¹⁸² Autre nom du comté de Shropshire.

¹⁸³ Guillaume de Braose (?-v.1096), Seigneur de Bramber.

précédente, il avait attaqué les Normands. Eux, à leur tour, se plaignirent tout haut de la dureté du service et demandèrent en grand nombre leur congé pour repasser la mer.

Guillaume ne pouvant réussir à vaincre l'obstination de ceux qui refusaient de le suivre, fit semblant de la mépriser. Il promit à qui lui serait fidèle du repos après la victoire, et de grands biens pour salaire de ses peines ; ensuite il traversa, par des chemins presque impraticables pour les chevaux, la chaîne de montagnes qui s'étend, du nord au sud, dans toute la longueur de l'Angleterre, entra eu vainqueur dans la ville de Chester, et, selon sa coutume, y bâtit une forteresse. Il fit de même à Stafford ; à Salisbury, dans son retour vers le sud, il distribua largement des récompenses à ses gens de guerre. Puis il se rendit à Winchester dans sa citadelle royale, la plus forte de toutes, et qui était son palais de printemps, comme celle de Gloucester était son palais d'hiver, et son palais d'été la Tour de Londres ou le couvent de Westminster, près de Londres.

Le corps de troupes que commandait un Flamand nommé Gerbod¹⁸⁹ resta pour la garde ou la défense de la nouvelle province conquise ; Gerbod fut le premier capitaine qui porta le titre de comte de Chester. Pour soutenir ce titre et maintenir son poste, il fut exposé à de grands périls, tant de la part des Anglais que de celle des Gallois, qui le harcelèrent longtemps. Il s'ennuya de ces fatigues et repartit pour son pays¹⁹⁰. Alors le roi Guillaume donna le comté de Chester à Hugues d'Avranches¹⁹¹ fils de Richard Goz, et qu'on surnommait Hugues le Loup, sans doute car il portait une tête de loup peinte sur son écu. Hugues le Loup et ses lieutenants passèrent la rivière de Dee, qui formait, à l'extrémité de la tranchée d'Offa, la limite septentrionale des terres galloises. Ils conquièrent le pays de

Flint, qui devint une partie du comté normand de Chester, et bâtirent un fort à Rhuddlan. L'un de ces lieutenants, Robert d'Avranches, changea son nom en celui de Robert de Rhuddlan¹⁹², et, par une fantaisie contraire, Robert de Malpas, gouverneur d'un autre château fort bâti sur une colline élevée, donna son propre nom à ce lieu¹⁹³, qui le porte encore aujourd'hui. Tous, dit un ancien historien, firent une guerre terrible sur la frontière et versèrent à flots le sang des Gallois. Ils leur livrèrent un combat meurtrier près des marais de Rhuddlan, lieu déjà noté comme funeste dans la mémoire du peuple cambrien, à cause d'une grande bataille perdue contre les Saxons vers la fin du huitième siècle¹⁹⁴. Un singulier monument de ces deux désastres nationaux subsistait encore, il y a peu d'années, dans le pays de Galles ; c'était un air triste, sans paroles, mais qu'on avait coutume d'appliquer à beaucoup de sujets mélancoliques : on l'appelait l'air des marais de Rhuddlan¹⁹⁵.

De vieux récits disent que, quand Hugues le Loup se fut installé, avec le titre de comte, dans la province de Chester, il fit venir de Normandie l'un de ses anciens amis, appelé Neel ou Lenoir, et que Lenoir amena avec lui cinq frères : Houdard, Édouard, Volmer, Horsuin et Volfan. Hugues leur distribua des terres dans son comté ; il donna à Lenoir le bourg d'Halton, près de la rivière de Mersey, et l'institua son connétable et son maréchal héréditaire, c'est-à-dire que toutes les fois que le comte de Chester irait en guerre, Lenoir et ses héritiers, en allant, devaient marcher à la tête de l'armée, et se trouver les derniers au retour. Ils eurent pour lot, dans le partage du butin fait sur les Gallois, toutes les bêtes à quatre membres ayant le poil de diverses couleurs. En temps de paix, ils eurent droit de

¹⁸⁹ Gerbod le Flamand (v.1030-après 1071), comte de Chester.

¹⁹⁰ En fait, certains historiens indiquent plutôt qu'il s'est enfui à Rome pour demander pardon pour le péché d'avoir tué Arnulf III, comte de Flandre, son seigneur lige pendant la bataille de Cassel en février 1071. Le pape Grégoire VII l'envoya à Hugh, abbé de Cluny. Gerbod est resté à Cluny devenant un moine distingué au sein de sa communauté ecclésiastique.

¹⁹¹ Hugues d'Avranches (v.1047-1101), vicomte d'Avranches et comte de Chester, fut l'un des grands barons anglo-normands d'Angleterre.

¹⁹² Robert de Rhuddlan (?-1093), aventurier normand qui devint seigneur d'une grande partie du nord-est du Pays de Galles et pendant une période seigneur de tout le nord du Pays de Galles.

¹⁹³ Sans doute Malpas dans le comté traditionnel de Cheshire (au sud de Liverpool).

¹⁹⁴ En 796, lorsque les forces d'Offa a écrasé le Pays de Galles.

¹⁹⁵ "Morfa Rhuddlan" Le marais de Rhuddlan, la plupart du temps drainé une grande mer de marais (morfa) autour de Rhuddlan, à l'embouchure de la rivière Clwyd. La complainte de "Morfa Rhuddlan" est l'une des plus anciennes pièces conservées de musique galloise.

justice, pour tous les délits, dans le district d'Halton, et firent leur profit des amendes ; leurs serviteurs jouissaient du privilège d'acheter avant qui que ce fût dans la ville de Chester, à moins que les serviteurs du comte ne se fussent présentés les premiers. Outre ces prérogatives, Lenoir le connétable obtint, pour lui et pour ses héritiers, l'intendance des chemins et des rues, aux foires de Chester, le péage des marchés sur toute la terre d'Halton, tous les animaux trouvés errants dans ce district, et enfin le droit d'étalage ou la liberté de vendre en toute franchise, sans taxe et sans péage, toute espèce de marchandises, excepté le sel et les chevaux.

Houdard, le premier des cinq frères, devint à peu près pour Lenoir ce que celui-ci était pour le comte Hugues ; il fut sénéchal héréditaire de la connétablie d'Halton. Lenoir, son seigneur, lui donna, pour son service et son hommage, les terres de Weston et d'Ashton. Il eut, comme profits de guerre, tous les taureaux conquis sur les Gallois, et le meilleur bœuf pour récompense de l'homme d'armes qui portait sa bannière. Édouard, le second frère, reçut du connétable deux journées de terre à Weston ; deux autres frères, Wolmer et Horsuin, reçurent ensemble un domaine dans le village de Runcone ; et le cinquième, appelé Wolfan, qui était prêtre, obtint, l'église de Runcone.

Ces détails bizarres sont en eux-mêmes peu mémorables ; mais ils peuvent aider le lecteur à se figurer les scènes variées de la conquête, et à revêtir de leur couleur originale les faits de plus grande importance. Tous les arrangements d'intérêt, tous les partages de possessions et d'offices qui eurent lieu dans la province de Chester, entre le gouverneur normand, le premier lieutenant de ce gouverneur et les cinq compagnons du lieutenant, donnent une idée vraie et naïve des transactions du même genre qui se faisaient, en même temps, dans toutes les provinces de l'Angleterre. Quand désormais le lecteur rencontrera les titres de comte, de connétable, de sénéchal ; quand il trouvera cités, les droits de juridiction, de marché, de péage, les profits de guerre ou de justice, qu'il se rappelle Hugues d'Avranches, Lenoir son ami, et les cinq frères qui, vinrent avec Lenoir. Alors quelque réalité lui apparaîtra sous ces formules du temps passé, qui, envisagées abstractivement,

n'ont pour nous, à la distance où nous sommes, qu'un sens vague et incertain.

Il faut pénétrer jusqu'aux hommes, à travers l'espace des temps ; il faut se les représenter vivant et agissant sur le sol où la poussière de leurs os ne se retrouverait pas aujourd'hui ; et c'est à dessein que beaucoup de faits locaux, que beaucoup de noms ignorés ont été placés dans ce récit. Que l'imagination du lecteur s'y attache : qu'elle repeuple la vieille Angleterre de ses envahisseurs et de ses vaincus du onzième siècle ; qu'elle se figure leurs situations, leurs intérêts, leurs langages divers, la joie et l'insolence des uns, la misère et la terreur des autres, tout le mouvement qui accompagne la guerre à mort de deux grandes masses d'hommes. Il y a sept cents ans¹⁹⁶ que ces hommes ne sont plus ; mais qu'importe à l'imagination guidée par l'étude ? Pour elle, il n'y a point de passé, et l'avenir même est du présent.

¹⁹⁶ À la date de cette édition-ci, cela fera bientôt... 1 000 ans ! NdE

BIBLIOGRAPHIE

L'ouvrage principal ayant servi à cette édition :

“La conquête de l'Angleterre par les Normands” tome I et II Augustin Thierry, Furnes & C^{ie} éd., Paris 1851.

Une édition moderne est disponible (parmi d'autres) :

“Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands” HardPress Publishing éd., Whitestrand, Ireland, 502 pages, 32,65 euros relié.

et “Notice historique sur la tapisserie brodée par la reine Mathilde” Non signé, Imprimerie des sciences et arts, Paris 1803.

L'hommage d'Ernest Renan est tiré de :

“Essais de morale et de critique”

Ernest Renan, Michel Lévy frères, éd. Paris 1859.

On peut s'émerveiller en compulsant sur internet, dans le site de la Bibliothèque Nationale de France, “Gallica.fr” différents ouvrages :

“Chronique des Ducs de Normandie” tome I

Benoît de Sainte-Maure, Imprimerie royale, Paris 1836.

“Le roman de Rou et des ducs de Normandie” tome I

Frédéric Pluquet d'après Robert Wace,

Édouard frères éd., Paris 1827.

“Historiae ecclesiasticae” tome v, “Notice sur Orderic Vital” en début de volume, par Léopold Delisle.

Auguste Le Prevost, Renouard éd. Paris 1855.

On peut aussi sur “google book” (option livres sur google), trouver intéressant de lire :

“Collection des mémoires relatifs à l'Histoire de France, Histoire de Normandie, par Orderic Vital, tome II” François Guizot, J.-L.-J. Brière, éd., Paris 1825.

“Chroniques de Normandie” Francisque Michel, Édouard Frère éd., Paris 1839.

Enfin, sur internet, on découvrira avec un intérêt curieux, le très fameux ouvrage qui est une relique extraordinaire du temps et qui a été mis en ligne :

“Doomsday book” sur www.domesdaybook.co.uk/

ÉDITION POPULAIRE ANARCHISTE

Une épopée historique qui a changé la face du monde, écrit par le premier historien "humaniste" de la littérature française. Un texte bouleversant et sans concession.

"[...] Pendant ce temps, les troupes normandes approchaient de plus en plus, et parcouraient en divers sens les provinces de Surrey, de Hants, de Hertford et de Middlesex, pillant partout, brûlant les villages et massacrant les hommes en armes ou sans armes. Cinq cents cavaliers s'avancèrent jusqu'au faubourg méridional de Londres, engagèrent le combat avec un corps de bourgeois qui se présenta devant eux, et incendièrent, dans leur retraite, les bâtiments situés sur la rive droite de la Tamise. Jugeant, par cette épreuve, que la grande ville saxonne était disposée à se défendre, Guillaume, au lieu de s'en approcher et d'en faire le siège, se porta vers l'ouest et alla passer la Tamise au gué de Wallingford, dans la province de Berks. Il établit dans ce lieu un camp retranché, et y laissa des troupes pour intercepter les secours qui pourraient venir des provinces occidentales ; puis, se dirigeant vers le nord-est, il alla camper lui-même à Berkhamsted, dans la province de Hertford, pour interrompre également toute communication entre Londres et la contrée du nord, et prévenir le retour des fils d'Alfgar, s'ils se repentaient de leur inaction. Par cette manœuvre, la capitale se trouva cernée ; de nombreux corps d'éclaireurs en ravageaient les environs et en arrêtaient les approvisionnements, sans livrer aucun combat décisif. Plus d'une fois, les habitants de Londres en vinrent aux mains avec les Normands ; mais, par degrés, ils se fatiguèrent, et furent vaincus, moins par la force de l'ennemi que par la crainte de la famine et par la pensée décourageante qu'ils étaient isolés de tout secours [...]"

L'ouvrage présent est proposé sans illustrations.

On pourra acquérir, hors cette édition, le dépliant :

"Tapisserie de Bayeux" de 8,08 mètres soit un "accordéon" de quarante-deux parties de 19 cm sur 7 cm + une de 10 cm sur 7 cm.



Partage gratuit - libre de droits